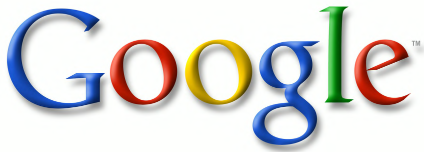
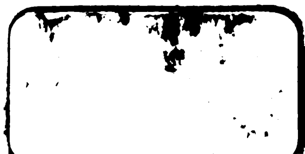




LE

LIVRE DE JOB,

TRADUIT

EN VERS FRANÇAIS,

PAR

L.-F. BAOUR LORMIAN,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.



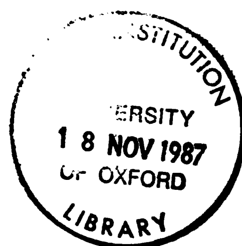
PARIS.

LALLEMAND-LÉPINE, ÉDITEUR,

52, RUE RICHELIEU.



M.D.CCC.XLVII.


STITUTION
ERSITY
1 8 NOV 1987
OXFORD
LIBRARY

PRÉFACE HISTORIQUE.

Au nombre des livres que les temps nous ont transmis, parmi ceux dont l'existence intéresse la religion, les sciences, l'histoire, la littérature et les arts, il en est plusieurs qui appellent particulièrement l'attention des peuples, depuis les époques les plus reculées jusqu'à nos jours.

Ces écrits privilégiés sont rares ; la place principale, dans leur choix d'élite, est donnée au plus ancien, sans doute, à la BIBLE !!!... ce volume par excellence ! lu, relu et commenté sans cesse ; investi du respect universel, et qui même obtient celui des hommes et des nations dont il ne compose pas le code unique de culte, de morale et de haut enseignement.

Les diverses parties, dont la réunion forme l'ensemble de la Bible, et nous donnons ce nom à la collection des livres reconnus canoniques par l'au-

torité de l'Eglise et des saints Pères, ne sont point des œuvres toutes humaines, car elles furent écrites en tout ou en partie sous l'inspiration du Saint-Esprit. Cette position exceptionnelle les rend le juste objet d'une curiosité louable, d'un intérêt général et d'une vénération universelle.

La Bible, dans ses deux grandes divisions, si tranchées entre elles (l'Ancien et le Nouveau Testament), et néanmoins si bien coordonnées, qu'elles forment pour nous autres chrétiens un tout complet, renferme deux législations fort séparées; celle de Moïse, le culte de figure et de crainte; celle de Notre Seigneur Jésus-Christ, le culte de redemption et d'amour. La Bible, d'ailleurs, n'a rien perdu de cette importance majeure qui lui fut acquise, du jour où le législateur des Hébreux en écrivit les premières pages, au fracas du tonnerre, au son des trompettes, sur le sommet enflammé du mont Sinaï, où Dieu lui-même dictait ses commandements.

Les Saints-Evangiles, les Actes, les Épîtres des apôtres et des disciples de Notre Seigneur Jésus-Christ; l'Apocalypse de saint Jean; en un mot, le *Nouveau Testament*, ou la deuxième division de la Bible, touche plus intimement ceux qui vivent comme nous dans la communion de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, ou dans les autres branches du christianisme séparées du trône primitif.

La première partie de la Bible, l'*Ancien Testa-*

ment, s'adresse à une multitude plus nombreuse dans son ensemble ; car, à part encore l'universalité du christianisme, elle est la règle de conduite de la descendance directe des patriarches Abraham, Isaac et Jacob. Ici également, des hommes animés du souffle divin écrivirent, pour les familles des chefs des douze tribus, les pages éloquentes et sublimes de l'histoire de la création de l'univers, histoire qui, ouverte d'une manière aussi brillante, va finir presqu'à la veille de la naissance de l'Homme-Dieu, venu pour racheter les mortels de la faute de leurs premiers parents. Là encore on rencontre ces préceptes admirables de haute sagesse, ces exemples significatifs, et qui doivent porter tout à la réflexion. Là sont ces prophéties tellement claires et précises, qu'elles humilient l'orgueil humain en le confondant.

Ce ne furent point des hommes vulgaires que le Saint-Esprit choisit pour parler en son nom, et pour nous apprendre ce qu'il jugeait à propos de nous faire connaître de l'histoire des temps primitifs !

On rencontre dans la Bible, à part la sublimité du fond des choses, et un style également élevé et simple, naïf et pompeux, nombreux et concis ; on y rencontre, disons-nous, pour toutes les situations de la vie humaine, ce qui la portera à réfléchir et à se consoler : exemples, modèles, avertissements, châtiments terribles, récompenses complètes. Il n'est point de douleur qui n'y trouve son

égale ou sa supérieure; d'ambition qui ne puisse y voir les détails d'une existence pareille à la sienne, et une chute définitive qui la préparera par avance à celle qui l'atteindra un jour; de vertu qui ne s'y admire dans un miroir; de mauvaise action qui ne s'y mette par force en face d'une punition épouvantable, tombée sur un forfait pareil au sien.

Tout, dans la lecture réfléchie et méditée de la Bible, pénètre les cœurs pieux, ou qui cherchent à l'être, de reconnaissance et de tendresse envers l'auteur premier de ces œuvres divines.

Oui, nous le répétons sans crainte d'être démenti, des hommes vénérables, de saints patriarches furent choisis à toutes les époques pour devenir les interprêtes du Saint-Esprit, pour nous transmettre ce qui devenait nécessaire à l'avantage de plusieurs, comme à l'édification et au salut de tous.

Là, nous signalons d'abord Moïse, l'écrivain, le législateur suprême; Moïse, qui eut le bonheur de s'approcher du *Seigneur Dieu*; de le voir presque, du moins de l'entendre parler. *Car*, dit l'un des écrivains canoniques : *Moïse s'entretint familièrement avec son divin maître*, COMME UN AMI PARLE A SON AMI.

Le célèbre Job, à la misère si complète, à la patience si continue, à la soumission si entière, à la foi surtout si parfaite; Job, le frappant exemple du juste abandonné à la malice des mauvaises puissances, au jugement calomniateur des hommes superficiels; Job, enfin, le modèle de nos saints martyrs;

lui, à l'avance voué à tant d'épreuves, à tant de souffrances corporelles, morales, et résumant toutes les infortunes.

Le roi David, ce monarque célèbre d'Israël, choisi dans une condition obscure, pour remplacer un prince maudit, le malheureux et coupable Saül; David, à qui nous devons la meilleure partie des psaumes, ces chants lyriques d'une si haute portée, ces hymnes touchantes et prophétiques, qui furent adoptés tour à tour par les Hébreux, lesquels, à toutes les phases de leur existence, les firent chanter à Jérusalem, ou par les enfants de Lévi dans le temple unique, ou par leurs rabins, dans les synagogues, dès le moment de leur dispersion. Plus tard, la chrétienté tout entière, et dans un but pareil à celui des Israélites, s'en servit pour être soit la base des prières ou suppliques religieuses, lorsque l'on demande à Dieu des grâces publiques et particulières, soit en signe de reconnaissance de services et de bienfaits obtenus.

Salomon, autre souverain cher au Ciel, avant ses fautes commises par l'entraînement des passions, et à la suite de la pénitence amère qu'il en fit, dans l'abondance prolongée de ses regrets et de ses larmes.

On rencontre également dans ces poètes bibliques, historiens étranges des choses à venir, les prophètes! ces hommes de miracle perpétué; ces hommes, dont la parole antérieure aux évènements,

et néanmoins jamais démentie, trace d'une manière impérieuse, et certes longtemps à l'avance, les destinées futures des Juifs et de leurs ennemis. Parole bien étonnante, puisqu'elle raconte souvent l'histoire des peuples encore à naître, ou des monarchies qui ne seront fondées qu'après une longue suite de temps écoulés. Parole qui néanmoins apprend au monde, épouvanté de son assurance impérieuse, l'histoire de la naissance de ces nations, de leur développement, de leur grandeur et de leur chute.

Que cette prévision journalière est terrifiante d'autorité!... et entre autres dans la bouche du célèbre Isaïe, centenaire, et sorti du sang royal de Juda. Le voyez-vous, pour ainsi dire, prendre Cyrus comme par la main, quatre siècles avant que la mère de ce héros le fasse naître; le dégager des ténèbres qui le cacheront si longtemps aux regards des hommes; le promener victorieux et grand en Asie et en Afrique, et finir même par lui imposer le nom propre qu'il portera! Oui, elle l'appelle déjà Cyrus, cette parole divine! elle lui donne cette dénomination humaine! et ses ancêtres ne règnent pas encore! Eux régner? Eh! leur famille n'existe même pas!!!

Au reste, elle fait pour lui ce qu'elle fera pour Alexandre, qu'elle amènera de la Macédoine à Jérusalem, en passant par Sidon et Tyr, pour ne l'abandonner qu'à l'heure de sa mort. Elle fera de

même à l'égard des quatre monarchies vues par Ezéchiel; elle les présentera fondées, existantes, déclinant, et disparaissant enfin.

Quels étaient donc ces prophètes? N'ont-ils pas aussi proclamé l'existence du Messie? ne l'ont-ils pas présenté dans son origine royale, dans le récit des faits de ses ancêtres, depuis Adam jusqu'à lui? N'ont-ils pas décrit les moindres circonstances de son apparition première, de tous ses actes publics? de sa vie sainte? de son supplice douloureux? de sa mort rédemptrice? de son ensevelissement? des mystères qui suivirent? de sa descente aux enfers, et même de sa résurrection? Ne l'ont-ils pas accompagné jusque dans ce ciel, d'où il était descendu?

Le Christ n'a-t-il pas aussi voulu prendre sa place au rang de ces hommes inspirés? il a daigné joindre sa voix à la leur, pour faire connaître les secrets d'une autre vie; les récompenses, les peines qui nous attendent selon nos œuvres d'ici-bas. N'a-t-il pas annoncé aux Juifs, en punition de leurs fautes, leur dispersion universelle, et perpétuée irrévocablement, jusqu'à la consommation des siècles! dispersion miraculeuse, dont sont témoins encore les peuples modernes; dispersion qui devrait épouvanter ceux qui, eux aussi, par leur conduite criminelle, irritent journellement le Seigneur, et que la colère frappe tôt ou tard nécessairement.

D'une autre part, si les prophètes, si une portion

majeure des écrivains de la Bible nous sont connus, plusieurs demeurent ignorés dans leur nom et dans les actes de leur vie, sans que cette ignorance où nous sommes de ces choses matérielles ôte rien de l'authenticité, de l'importance de leurs œuvres. Ainsi, l'Esprit saint a voulu peut-être confondre encore mieux notre orgueil humain, en nous imposant des guides ignorés.

Dans cette dernière classe on range les livres des *Juges*, des *Rois*, ceux de *Judith*, de *Tobie*, d'*Esther*, peut-être même certains parmi ceux de pure morale. Nous signalerons ici, dans la même série, et d'une façon plus particulière, l'ouvrage si connu néanmoins sous ce titre : LE LIVRE DE JOB; livre extraordinaire, curieux dans son fond comme dans sa forme. Livre si attendrissant! d'une sublimité si relevée! consolateur enfin, surtout par son dénouement.

Ce livre, poème aux temps antiques, mais poème composé, comme devaient en écrire les Voyants, à des époques tellement reculées des nôtres, n'en reste pas moins une histoire simple, touchante, instructive et morale. Il nous fournit un grand exemple du respect et de la confiance que l'on doit avoir dans les promesses divines; de la fermeté inébranlable au milieu des souffrances les plus atroces, et sans que la moindre manque à l'âme et au corps; de résignation héroïque dans le malheur; de cette abnégation sans bornes que doivent posséder tous ceux frappés de la mauvaise fortune.

Nous envisagerons le LIVRE DE JOB sous trois points de vue principaux.

1° Comme histoire faisant partie de nos livres sacrés, ce qui impose l'obligation de l'examiner avec cette attention respectueuse, due à tout écrit inspiré.

2° Comme œuvre littéraire, poème des jours primitifs, production antérieure aux premières poésies grecques : celles-ci les plus anciennes du monde connu, puisqu'il ne nous est rien resté des travaux littéraires des peuples habitant l'Asie occidentale et l'Egypte, terres primordiales de la lumière et de la civilisation; car la leur dut être fort antérieure à celle du Péloponèse, de l'Attique et de la grande Grèce.

3° Comme ouvrage religieux et de morale épurée : ce ne sera pas la portion de notre tâche la moins pénible à compléter.

Nous terminerons par instruire le public de l'histoire anecdotique de cette traduction; nous dirons à quel âge elle fut entreprise, comment elle fut faite: les obstacles que lui opposa la cécité complète de l'auteur; tout ce qu'il fallut que celui-ci eût de persistance, pour suivre pas à pas son modèle. Nous apprendrons comment, tout en restant traducteur ardu et exact, à la manière d'un érudit des siècles précédents, il a trouvé le secret d'être original, en employant le mouvement, l'action, la grâce triste et néanmoins passionnée, l'énergie, enfin, d'un style en général trop peu mis en usage maintenant. Malgré

toutefois la sympathie que lui voue une nation idolâtre de ses anciens chefs-d'œuvre, sympathie dont l'élite de la France et de l'Europe donne aux représentations actuelles d'Athalie, une preuve si éclatante et si décisive.

L'auteur de la traduction du LIVRE DE JOB, naturellement grave et mélancolique, a toujours, par préférence de génie ou d'instinct naturel, recherché les sujets religieux et austères, non qu'il ait en entier repoussé ceux plus légers et plus amusants peut-être, qu'il a toujours traités avec autant de bon goût que de bonheur. Il a trouvé constamment, dans une imagination essentiellement poétique, les ressources que sa langue maternelle prête aux hommes qui l'ont étudiée : à ceux qui la manient sans l'appauvrir par un purisme méticuleux, ou qui ne veulent point l'enrichir par un néologisme ridicule, outrageant à la fois la raison, la poésie et la grammaire.

Nous allons, dans cette préface, nous arrêter quelque peu à bien faire connaître le patient et pieux personnage, héros et peut-être aussi auteur du livre paré de son nom. Puisse ce devoir mériter l'attention, et notre préface être lue et méditée ; si toutefois, à cette époque entièrement positive, on ajoute au temps perdu à lire une œuvre littéraire quelconque, la perte énorme que demanderaient les moindres réflexions. Cependant il nous semble utile de ne rien écarter de ce qui jette des lumières sur une production aussi vénérable, traduite avec

une fidélité scrupuleuse, dans la langue que parlaient, il y aura bientôt deux siècles révolus, Corneille et Bossuet, Racine et Fénélon; langue aujourd'hui un peu oubliée, et mise à l'écart souvent par ceux qui ne veulent point l'apprendre, et par ceux qui redoutent qu'elle ne les gène dans leurs écrits extravagants.

HISTOIRE DE JOB ET DE SON LIVRE.

La destinée de certains hommes est étrange! voués à l'infortune, atteints en leur personne, en leur vie extérieure, la fatalité singulière qui s'attache à eux ne se contente pas de les frapper de maux physiques, et de les poursuivre dans toutes leurs entreprises; elle va plus loin. Elle ne se fait faute de les accabler dans leur famille, dans leur position sociale, leur richesse ou leur médiocrité : rien n'y manque! Leurs amis les abandonnent tout aussi bien que s'ils étaient leurs parents proches; leurs obligés les évitent, attendu que la reconnaissance du bienfait doit irrésistiblement les amener à l'ingratitude. Leur femme, leurs enfants sont pires que ceux-là, et même la société prend à tâche de les repousser. On conteste leur vertu, leur abnégation personnelle; de chaque qualité, on fait un vice, de chaque mouvement du cœur, un calcul d'avidité. Enfin, très souvent, cette fatalité capricieuse va jusqu'à leur enlever leur nom et leur

existence. Elle efface l'un, elle nie l'autre, et réduit à devenir un être de raison, un mithe ou une fable... celui qui a vécu et qui surtout a bien fait !

Ainsi on en a agi envers Hercule, ce protecteur de sa patrie; on l'a divisé en tant de héros particuliers à divers pays, que maintenant on hésite à revêtir un seul d'entre eux de la gloire de tant de belles actions.

Homère a été traité avec une dureté pareille. Au lieu de reconnaître en lui le père illustre de la poésie profane, la fatalité que nous signalons l'a amoindri, l'a séparé en autant de Rapsodes qu'on en a trouvés qui, chacun de son côté, chantait un fragment important de l'*Iliade* ou de l'*Odyssée*. De sorte que, grâce à de vénérables rêveurs allemands, eux certes fort peu poètes! Homère est devenu une foule de chantres distincts, très séparés, et non l'auguste vieillard de Mélos! le divin *Melésigènes*! l'aveugle par excellence! car il semble, à part de très rares exceptions, que la cécité du corps est chez les grands poëtes une des conditions de la vive lumière qui éclaire l'âme.

Ossian, lui aussi, eut sa part de cette bizarrerie de la destinée; en dépit de Macpherson, on s'obstine à ne voir en lui qu'une foule de scaldes, de bardes, de chanteurs écossais, norvégiens, gaelliques ou irlandais.

En des temps beaucoup plus rapprochés de nous, Clémence Isaure, la célèbre restauratrice des jeux

floraux, n'est-elle pas aussi disparue dans ce nuage malveillant? bien que sa cité natale possède encore les terres (don d^ sa munificence!); que les magistrats de Toulouse aient affirmé souvent qu'ils avaient lu son testament; malgré son épitaphe existante, sa statue relevée visiblement de son tombeau, la romance de Florian et tant d'écrits, où l'on prouve sa réalité.

Eh bien! pareil à ces exemples unis à bon nombre d'autres, que nous passerons sous silence, persuadé, avec La Fontaine, que :

Le secret d'ennuyer est celui de tout dire!

le grand patriarche Job, tant éprouvé pendant sa vie, en lui et hors lui, toujours de manière à tenter sa foi, victorieuse de ces épreuves cruelles, Job n'a pas été non plus mis à couvert de cette manie de détruire un homme. Plus d'un auteur, poussé par une malveillance irrésistible, a osé avancer que Job n'a jamais existé; que son nom n'est qu'une racine hébraïque, d'où l'on peut tirer les contrastes les plus opposés les uns aux autres; que son histoire est une imposture, ses malheurs, ses lamentations, ses querelles avec ses amis, une simple narration épique ou tragique (dom Calmet a trouvé cette dernière épithète); que Moïse composa ce roman pour amuser l ennui des Hébreux pendant les quarante années de leur pérégrination aventureuse dans le désert situé entre l'Arabie, la mer Rouge et la terre de Chanaan.

A ceux qui ne voulaient pas que Moïse eût écrit ce livre, que lui donnent en général les rabbins, on proposa pour tenir le rang d'auteur du *Livre de Job* ses trois amis ensemble, ou chacun d'eux à part : le jeune Eliu même, puis le roi Salomon, le prophète Isaïe et jusqu'à Esdras ; ce qui serait par trop reculer l'époque de la création de cet ouvrage.

Ces opinions, et nombre d'autres plus singulières, ont confondu deux choses très séparées : l'œuvre et le héros. Il faut donc s'occuper de prouver ou de nier l'existence de Job, puis de chercher qui a écrit son livre et en quel temps on l'a fait.

Nous allons tâcher succinctement d'éclaircir les deux points avant de passer aux autres. Voici comment nous les posons successivement : 1° *Job a-t-il ou non existé ? 2° à qui doit-on le poème ou l'invention des faits et gestes du saint personnage ?*

Job a-t-il ou non existé ?

Des hommes anti-religieux, ou trop frivoles pour s'occuper à rencontrer la vérité au fond des choses, ont pu seuls nier la réalité de ce saint personnage, et celle non moins authentique de ses calamités. La lecture réfléchie de l'Écriture-Sainte suffira toujours à prouver qu'il n'y a rien de mensonger dans ce qu'on nous en rapporte. L'Ancien et le Nouveau Testament vont nous en fournir des preuves patentes et irréfragables.

Ezéchiel, l'un des quatre grands prophètes, et as-

surément l'un des plus célèbres parmi ces hommes inspirés, cite Job en compagnie de Noé et de Daniel, au chapitre XIV, verset 14, de ses prophéties; il dit expressément :

« 13. Fils de l'homme, lorsqu'un pays aura pé» ché contre moi, et qu'il se sera endurci dans le » violement de mes préceptes, j'étendrai ma main » sur ce pays-là, je briserai la force du pain, et j'y » enverrai la famine, et j'y ferai mourir les hom» mes avec les bêtes.

» 14. Que si ces trois hommes, Noé, Daniel et » Job, se trouvent au milieu de ce pays-là, ils déli» vreront leur âme par leur propre justice, dit le » Seigneur des armées (*). »

Dans le livre de Tobie, admis au nombre des Canoniques, on lit, chapitre II :

» 12. Dieu permit que cette tentation lui arrivât » (Tobie, son aveuglement), afin que sa patience » servît d'exemple à la postérité, comme celle du » saint homme Job (**). »

Tobie, poursuivant, continue à dire, au verset 13 du même chapitre :

« Comme des rois insultaient au bienheureux

(*) 13. Fili hominis, terra cùm peccaverit mihi, ut prevaricetur prevaricans, extendam manum meam super eam et conteram virgam panis ejus, et immittam in eam famem, et interficiam de ea hominem et jumentum.

14. Et si fuerint tres viri istis in medio ejus, Noe, Daniel et Job, ipsi, justicia sua, ait Dominum exercituum.

(**) Hanc autem tentationem ideo permisit Dominus et venire illis, ut posteris daretur exemplum patientiæ ejus sicut et sancti Job.

» Job, ainsi ses parents et ses alliés, le raillaient
» de sa manière de vie en disant (*). »

Le Nouveau Testament, qui dans son ensemble est pour nous autres chrétiens une autorité irrécusable, donne aussi la preuve de l'existence de Job. C'est l'un des apôtres (saint Jacques le majeur) qui, dans ses épîtres, au chapitre v, dit :

« 11. Prenez, mes frères, pour exemple de pa-
» tience dans les afflictions, les prophètes qui ont
» parlé au nom du Seigneur.

» 12. Vous voyez que nous les appelons bien-
» heureux, de ce qu'ils ont tant souffert. Vous avez
» appris quelle a été la patience de Job, et vous avez
» vu la fin du Seigneur; car le Seigneur est plein
» de compassion et de miséricorde (**). »

De telles citations, parties d'aussi haut, ne peuvent laisser aucun doute sur la réalité de l'existence de Job. Des écrivains, positivement inspirés, dans ce nombre un prophète et un apôtre, donnant, ainsi que l'historien de Tobie, le saint homme Job comme un modèle à suivre, ont sans doute tranché la question; assurément aucun de ces vénérables personnages n'aurait voulu donner en exemple réel

(*) Nam sicut beato Job insultabant reges, ita istis parentes et cognati ejus irridebant vitam ejus dicentes.

(**) 11. Exemplum accipite, fratres, exitus mali laboris et patientiæ prophetas, qui locuti sunt in nomine Domini.

12. Ecce beatificamus, eos qui sustinerunt sufferentiam. Job audisti : et finem Domini vidistis, quoniam misericors Dominus est, et miserator.

de conduite patiente, une fable que leur lumière, et mieux encore l'inspiration divine, leur aurait fait savoir n'être qu'un mensonge romanesque. Lequel d'entre eux aurait voulu recommander, soit aux Juifs pieux, soit aux nouveaux Chrétiens, ceux-ci alors dans toute leur pureté première, un fantôme, un être chimérique, qui leur servirait toutefois de règle de conduite dans les souffrances du corps, et dans les afflictions de l'âme.

Un auteur moderne, mais certes bien connu par le succès obtenu et continué jusqu'à notre temps de sa traduction de tous les livres de la Bible, M. de Sacy, dit très bien à ce sujet, dans sa préface des chapitres de Job :

« Il est contre toute apparence que le Saint-
» Esprit, voulant proposer aux hommes l'exemple
» de la patience la plus prodigieuse d'un juste, qui
» devait être la figure de Jésus-Christ, ait em-
» prunté pour cela une histoire feinte, comme s'il
» n'avait pas été en son pouvoir d'affirmer divine-
» ment la constance de l'un de ses serviteurs, pour
» en former un modèle très accompli de cette
» vertu. Et on peut dire que ça aurait été un moyen
» indigne de sa profonde sagesse, de nous inviter
» à la patience dans les grandes afflictions, par la
» vue d'une patience feinte d'un homme qui ne fut
» jamais.

» Car qu'y aurait-il de surprenant et de prodi-
» gieux dans une histoire de cette nature, si elle
» était une simple fiction, puisqu'il n'y a rien de

» plus facile que de se former les plus parfaites
» idées de la vertu? Mais le cœur de l'homme ne
» se touche pas aisément par ces idées, lorsqu'il les
» croit fausses ; et l'on ne voit pas comment Dieu
» aurait proposé si souvent dans les Ecritures un
» exemple de patience qui n'aurait été que dans la
» simple spéculation. »

(*Job, traduc. franç. Paris*, 1688. *Préface, page* 5 *et suiv.*)

L'existence de Job doit donc être pleinement démontrée et hors de toute controverse, tant ont de force les preuves morales venant à l'appui de cette opinion. Non, nous le répétons, avec tous les écrivains bibliques, l'auteur de toute vérité, le Saint-Esprit, n'a pu présenter, en forme de modèle, un conte qui devrait néanmoins servir d'exemple à tous les opprimés. D'ailleurs, ce conte, présenté sous forme de réalité, serait une tromperie véritable ; on ne trouve rien de pareil dans nos livres saints. Ceux qui y parlent, ont toujours grand soin de faire savoir aux lecteurs s'ils se servent de fictions, de fables, de paraboles instructives, lorsqu'ils veulent frapper vivement les esprits ; et ils séparent ces sortes de maximes en actions, des narrations positives et des faits entièrement historiques.

Si le livre de Job était, en tout ou en partie, une composition poétique ou romanesque, pourquoi les histoires de Judith, de Tobie, d'Esther, seraient-elles plus vraies? Sont-elles appuyées sur des preuves d'un autre genre? non, assurément ; leur ori-

gine à toutes est commune; l'Église les a examinées avec foi, et avec le désir de trouver la vérité; et dans ses assemblées solennelles, elle en a formé son saint Canon; dès-lors il faut toutes les admettre.

En se prêtant à la fantaisie de présenter la plupart des livres saints sous forme fabuleuse, et uniquement composés pour nous édifier en nous délassant, on aiderait à la tentative employée d'abord par quelques Juifs, et plus tard par certains sectaires chrétiens. Ceux-là et ceux-ci ont tour à tour nié telle partie du Canon, suivant que, dans tel livre, ils rencontraient tant de choses positives et qui condamnaient divinement leurs erreurs. Ainsi, pour nous abstenir de nombreuses citations, nous dirons que la nécessité de repousser les autorités irréfragables qui attestaient le purgatoire et, par conséquent, l'utilité des prières pour les morts, a porté plusieurs hérétiques à nier l'inspiration des livres de Job et de Tobie.

QUI FUT L'HISTORIEN DES FAITS CONTENUS AU LIVRE DE JOB?

Des personnages célèbres, tous choisis dans les diverses époques bibliques, furent successivement désignés par divers écrivains rabbiniques ou chrétiens, comme les auteurs de cet important ouvrage. Les Hébreux, anciens et modernes, sont naturellement portés à croire que Moïse fut le narrateur des misères de Job. Les rabbins ont surchargé le Talmud, et leurs autres commentaires des Saintes Écri-

tures de fables absurdes et ridicules touchant cet illustre malheureux ; ils ont ajouté à ses infortunes ; ils en ont fait, comme d'Adam, une manière de géant, un roi investi d'une puissance vaste ; ils ont su les noms de sa femme, de ses fils, de ses filles et même de ses brus, le lieu précis de sa demeure. Les prodiges qui ne sont point consignés dans le livre que nous possédons, rien de ce qui le concerne ne leur est demeuré inconnu. Mais lorsque la saine critique et le flambeau de la vérité religieuse viennent à examiner, à éclairer ces extravagances, elles s'évanouissent, et il ne reste presque rien de toutes ces assertions auxquelles on puisse ajouter foi, en dehors de ce que renferme le livre même de Job.

Moïse, à entendre ces rêveurs, aurait inventé ce personnage et ses malheurs, afin de distraire leurs ancêtres des ennuis de la solitude du désert. Origène combat vivement cette opinion et non sans justes motifs. Moïse, assure-t-il, a écrit uniquement les divers livres qui composent le Pentateuque (*) ; si Job eût été son ouvrage, on l'eût ajouté à ce recueil, et on ne l'a jamais fait ; d'ailleurs, dit encore Origène, le style de Moïse diffère en toutes ses parties du style de l'auteur de Job. La simplicité sublime est le cachet de celui du législateur des Hébreux, tandis que souvent, l'enflure, l'hyperbole et

(*) On donne ce nom aux cinq premiers livres de la Bible : la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres et le Deutéronome.

l'exagération outrée se rencontrent dans l'œuvre du second, où l'on signale une foule de mots, d'expressions, de tournures de phrases chaldéennes, syriaques et arabes.

Ceux qui pourtant veulent impérieusement trouver, dans le frère d'Aaron, l'auteur de notre poème, ne se rendent pas à ces raisons; dans leur nombre il y en a qui vont jusqu'à dire que Moïse était encore en Égypte lorsqu'il eut la première connaissance du livre de Job, œuvre alors informe et sans doute écrite dans la langue que parlaient les Pharaons et les peuples de Memphis et de Thèbes. En avançant un tel fait, ces critiques n'ont-ils pas vu qu'ils donneraient à ce livre une antiquité prodigieuse. Moïse crut que cette production romanesque serait propre à récréer ses concitoyens dans les courts intervalles de relâche que leur laissaient les pénibles travaux dont on les surchargeait. Il se mit à la traduire en hébreu, non pas servilement et mot à mot, mais en homme déjà inspiré (c'était néanmoins avant l'époque de sa mission divine), en poète supérieur, qui, s'abstenant de toucher au fond des choses, se réserve de disposer à son gré des détails. En conséquence de cette manière de voir, il aurait librement traduit ce poème; de plus, il y aurait ajouté des faits très importants, d'abord tout ce qui concerne la vie à venir, puis le récit des deux scènes si singulières qui se passent dans le ciel, et qui sont les causes des longues infortunes du saint patriarche, enfin le récit de sa ré-

conciliation avec le Seigneur, la peinture de sa nouvelle fortune et généralement toute la partie historique, renfermée dans le XLII chapitre.

« Moïse seul, dit l'auteur du commentaire sur Job, imprimé inconvenablement sous le nom d'Origène qui, certes, ne pensait pas ainsi, avait pu savoir de Dieu même le récit des deux colloques du Seigneur et de Satan. » (Job, chap. I et II.) Ce commentateur, qui s'exprime ainsi à la page 277, ajoute « que dans la primitive Église, on réservait
» la lecture faite aux fidèles du livre de Job, soit
» pour les jours de jeûne, soit pour ceux où l'on
» célébrait la passion de *Notre Seigneur Jésus-*
» *Christ*, dont Job était la figure. »

Un autre commentaire, également attribué à Origène, et qui assurément n'est pas non plus son œuvre, puisqu'il contredit aussi l'opinion bien connue de cet écrivain, insiste pour donner à Moïse le livre de Job. Dom Calmet avoue, à ce sujet, que cette opinion est la plus universelle. Toutefois il ne l'adopte pas, et il en émet une qui touche à la nôtre, ainsi que nous le dirons plus bas.

Moïse rayé de la liste des auteurs de Job, le roi Salomon a été l'un de ceux auxquels on a plus particulièrement tenté d'attribuer cet ouvrage. Ceux qui avancent cette opinion, la fondent sur une multitude de sentences, de proverbes, de croyances, de termes, de formes de langage, que l'on trouve également des deux côtés. Par exemple, et pour n'en citer qu'un petit nombre, on pré-

sente également les géants, comme habitants de l'enfer, soit au chap. XIII, v. 5 de Job, soit au chap. XVIII, v. 28 des Proverbes de Salomon. Pour dépeindre la création de la terre et de la mer, des expressions pareilles se rencontrent dans Job (ch. XXXVIII, v. 4 et 8), dans les Proverbes du sage roi (ch. VIII, v. 26-27, ch. XXX, v. 4). Le magnifique éloge de la sagesse, auquel arrive par un début si poétique et si curieux l'auteur de Job, dans tout son ch. XXVIII, se retrouve aux Proverbes (ch. VIII.). Salomon (ch. XXVI, v. 6) et Job (ch. XV, v. 16, et ch. XXXIV) disent, en termes pareils, que : *L'impie boit l'iniquité comme il boit de l'eau.* Vingt autres rapprochements, non moins frappants, pourraient être faits, qui démontreraient visiblement que l'un des deux auteurs a eu connaissance de l'œuvre de l'autre ; mais lequel est antérieur ?.. Comme nous plaçons Job à une époque qui lui rend Salomon postérieur de plusieurs siècles, nous sommes persuadé que le roi, fils de David, ayant eu connaissance du livre de Job dans sa vaste érudition, en aura extrait ce qui lui aura paru le plus propre à passer dans son travail. En effet, des proverbes, des maximes, des sentences recueillis, sont, non le fruit des méditations d'un seul homme, mais celui de l'expérience de plusieurs. Ceci paraîtra évident à ceux qui adopteront notre manière de voir touchant l'époque où ont vécu le patriarche et l'auteur de son livre.

Au demeurant, on ne s'est pas arrêté non plus

uniquement à ces deux grands personnages, Moïse et Salomon, pour désigner un père à l'écrit dont nous parlons. Eux écartés, on est passé aux prophètes; on a signalé Isaïe plus que les autres; on a parlé même d'Esdras. Les trois amis de Job, Sophar de Nahamat, Baldad de Suhs, Eliphas de Theman, soit sous forme collective, soit chacun à part, ont été désignés parmi les biographes de l'illustre infortuné; ce seraient eux qui auraient écrit le récit des malheurs dont ils avaient appris l'histoire, des douleurs qu'ils avaient vues et des discours auxquels ils auraient pris une part si active. Le jeune Eliu, fils de Barrachel, de la tribu de Ram, n'a pas non plus été oublié, tant on désirait trouver le véritable auteur de ce livre, ou tant on avait envie de lui en donner un.

Une autre opinion, qui paraît être celle de saint Grégoire-le-Grand, et l'on sait combien cet auguste pontife s'est occupé spécialement de notre héros, veut que Job ait lui-même écrit l'histoire de ses malheurs et le récit de ses démêlés avec ses amis. Mais comment aurait-il connu la cause des premiers et pu transcrire, en ses deux premiers chapitres, les colloques qui eurent lieu dans le ciel, entre le Seigneur et Satan, et dont les conséquences furent si terribles pour lui? Aurait-il pu également indiquer la durée si exacte de sa vie? à moins que la révélation divine ne l'eût éclairé en ces faits, comme dans le reste.

Spinosa avait été jusqu'à prétendre, certaine-

ment pendant la durée d'un de ses actes de délire, que Job était un païen, qui, devenu tour à tour riche et pauvre, puissant et humilié, se trouva enfin, par des circonstances fortuites, rétabli dans toute sa splendeur, même encore augmentée. Ces vicissitudes de la fortune donnèrent à plusieurs beaux esprits l'occasion de disputer sur la Providence; l'auteur du livre de Job, assistant à ces discussions, les rédigea, non en propres paroles, mais uniquement d'après le sens, en y ajoutant les ornements et les fantaisies agréables, que lui fournissait son génie; instruit du rôle joué par Momus, dans l'olympe païen, pendant les assemblées des dieux, il imagina d'amener Satan dans son poème, et de lui faire prendre le rôle du dieu mensonger de la raillerie.

Il suffit d'exposer ce système pour le discréditer.

Enfin, des commentateurs, des critiques, des biographes anciens et modernes, ont épuisé les conjectures, pour arriver à découvrir l'auteur de ce fameux ouvrage. Grotius dit que Job a vécu et n'est pas un être de raison; qu'il habita l'Ausite, et cela dans le temps précis que les Hébreux erraient dans les déserts du Sinaï et de l'Horeb; qu'il était Iduméen d'origine; mais il ne lui fait pas écrire le livre qui porte son nom.

Grotius donne ce livre à un Juif, vivant après les rois David et Salomon, lequel aurait écrit cette œuvre magnifique, pour consoler les Iduméens, captifs

dans Babylone. Dom Calmet, qui rapporte aussi cette opinion, la fait suivre d'une réflexion très judicieuse. « Si le but de l'auteur était de raffermir
» les Iduméens dans le culte du Seigneur et dans
» la patience au milieu de leurs maux, il faudrait
» dire aussi que l'écrivain de ce livre était un Idu-
» méen, qui vivait sur la fin du règne de Nabucho-
» donosor, puisque la captivité prétendue des Idu-
» méens ne peut être arrivée qu'après la cinquième
» année du règne de ce prince. (*Vide Joseph. Anti.*, lib. X, chap. II, pag. 345.) Dom Calmet (*Préface sur le Livre de Job*, page VII, éd. in-4°, 1722).

Toutes ces assertions ne sont point vraies; aucun prophète, aucun historien juif ne comprend les Iduméens parmi les peuples amenés esclaves en Assyrie. Des preuves convaincantes de cette erreur se trouvent dans les citations que nous avons faites plus haut des textes d'Ezéchiel et de Tobie; celui-ci était déjà à Ninive avant le règne de Nabuchodonosor, et les prophéties du Voyant avaient précédé cette captivité fatale.

Non, aucun des auteurs que nous avons cités, non plus que ceux que nous passons sous silence, n'ont écrit le livre de Job. Tout ce qu'on rencontre dans ce livre le prouve. Job lui-même n'a pas été son historien; l'usage des mémoires ne remonte pas aussi avant; il nous semble que le grec Xénophon est le premier qui ait mêlé le récit de ses propres aventures au point d'histoire dont il entretient son lecteur.

Qui donc a écrit cette œuvre admirable?

On l'ignore ; probablement nous ne le saurons jamais. Ce que l'on peut conjecturer de plus raisonnable à ce sujet, se borne aux deux points suivants :

Job a certainement vécu, non point aux temps divers où jusque-là l'on place l'époque de son existence, mais un peu de temps après l'accomplissement de la mission divine de Moïse, dans cette époque où Josué et les premiers juges gouvernaient le peuple hébreu.

Son biographe, selon l'expression actuelle, a dû le connaître, ou connaître ses amis, ses parents, ses fils, ou être venu au monde peu de temps après sa mort. Nous penchons à croire qu'il aura reçu du patriarche même les instructions précises qui lui ont permis de donner à son livre ce cachet éminent de réalité, et qu'inspiré à son tour, peut-être étant un de ces prophètes aux noms inconnus qui précédèrent ceux qu'on trouve aux premiers livres des Rois, le Saint-Esprit lui aura fait connaître les faits passés hors de la terre, et dont le récit ouvre si merveilleusement cette histoire. Au reste, en ce qui touche les colloques du Dieu de vérité avec le père du mensonge, nous nous abstenons de prononcer, admettant humblement, sur ce point, ce que l'Église catholique ordonne de croire.

Ce qui nous porte à fixer d'une manière aussi précise l'époque de la vie terrestre de Job, et de celle de son historien, qui pourrait bien être le fa-

meux Samuel, auquel nous nous étonnons que l'on n'ait pas songé, en cherchant des auteurs au livre de Job, ce qui, disons-nous, nous décide à préciser cette double époque, si rapprochée l'une de l'autre, c'est l'étude réfléchie que nous avons faite nous-même de cette œuvre si étonnante. Nous le traduisions également en vers, pendant que notre illustre ami entreprenait le même travail, avec une supériorité si incontestable. Ayant voué à l'obscurité du manuscrit notre ouvrage de trois années, et cela d'après le conseil de nos lumières et de notre prudence, nous avons au moins acquis, pendant ce laps de temps, des clartés provenant de l'analyse profonde et de l'investigation auxquelles nous nous sommes opiniâtrément livré.

Nous avons remarqué, en conséquence d'une foule d'observations toutes solidement établies, que l'auteur du livre de Job n'appartient à aucune des douze tribus issues d'Abraham. Job, non plus, n'était pas Juif; rien dans sa biographie, nul mot dans ses luttes avec ses amis, ne le rattache au sang d'Israël. On ne peut signaler dans ce volume aucune connaissance des trois chefs de cette nation, alors nouvelle, pas plus que des douze fils de Jacob. Les lois civiles et religieuses de Moïse, la circoncision même, n'y ont pas un retentissement d'écho.

On n'y parle pas davantage du Tabernacle, de l'Autel des Parfums, de celui des Sacrifices, du Chandelier à sept branches; l'Arche n'y est aucunement désignée, bien que peut-être y pourrait-on,

en cherchant arduement, trouver des vestiges du passage du Jourdain; le droit pontifical de la tribu de Lévi y est pleinement méconnu. Tout annonce au contraire que Job, comme tous les adorateurs unitaires de Dieu, à ces époques reculées et rapprochées des temps primitifs, suivait uniquement la religion naturelle, transmise d'Adam héréditairement à Noé, puis enseignée par celui-ci à ses fils, maintenue d'une façon plus particulière par Sem, l'aîné d'entre eux, et qu'il enseigna à ses descendants, aux habitants de cette portion de l'Asie, berceau de la seconde race humaine.

Job était, dans sa famille, le chef (le roi), le pontife suprême; il offrait au Seigneur des sacrifices, indépendamment de toute autre autorité. Ainsi le faisait, avant lui, Abraham, autre monarque de famille, et cela, en présence, et sans relever en rien de Melchisédec, roi et prêtre de Salem, auquel il ne rendait d'autre hommage que le respect dû à la vieillesse et les égards que mérite un ami vénérable. Job ignore la loi divine qui transmit à Aaron et à sa descendance le droit exclusif de sacrifier, droit borné lui-même, puisqu'il ne pouvait avoir lieu que sur le seul autel du Tabernacle ou du Temple, après l'édification de ce dernier, droit frappant déjà de mort les usurpateurs, même dans le désert, et qui, du temps du roi Onias, restait encore dans toute sa force.

Job, au XXXIe chapitre de son histoire, et aux versets 26 et suivants, se réjouit expressément de n'a-

voir rendu aucun hommage au soleil et à la lune, sans désigner d'autres divinités. Il avance, dans plusieurs chapitres, notamment au xxve, que les astres, que les étoiles (car il semble distinguer les planètes des soleils fixes) ne sont point purs devant le Seigneur. Il revient diverses fois aux merveilles du firmament. Il se montre habile astronome, selon, néanmoins, la science de l'époque. Il parle expressément de la résurrection des corps et de l'âme; des fautes commises par les Anges, de leur révolte dans le ciel; de Satan, que l'on reconnaît forcément dans le monstre auquel il donne le nom de Léviathan; celui-là certainement est un être double; toutes choses connues sans doute de Moïse, mais qu'il a passées sous silence, du moins en partie.

Il faut conclure de ceci, surtout lorsque l'on sait que dès le désert les Israélites adoraient déjà les idoles des pays circonvoisins, que Job et l'auteur de l'histoire de ses malheurs vivaient chez un peuple astronome, entièrement adorateur de l'armée céleste, peuple assez éloigné du pays de Chanaan, pour ne pas en avoir adopté le culte, et pour non plus ne s'être pas rangé sous l'obéissance de la législation de Moïse, mais néanmoins assez proche du même lieu, pour que le bruit de deux ou trois grands miracles, parmi ceux qui signalèrent le départ des Hébreux de l'Égypte et leur arrivée en Chanaan, fût venu les frapper chez lui.

Job (nous personnifions désormais par ce nom et

le héros et le biographe, tous les deux confondus ainsi), Job, disons-nous, parle, en plusieurs chapitres, du déluge, notamment au XXXIIe et au XXXVIe; il rappelle aussi la chute de la tour de Babel, la pluie de feu qui dévora Sodome et Gomorrhe. Au XXIIe chapitre, il cite les plaies d'Égypte, et le passage de la mer Rouge au XXXVIe; mais c'est là qu'il arrête ses souvenirs du passé. Or, comme il ne dit rien des évènements postérieurs; qu'il ne signale aucun acte des judicatures de Gédéon, de Débora, de Jephté, et rien des prodiges opérés par la force de Samson; qu'il ne nomme ni Samuel, ni Saül, ni David, ni Salomon, et qu'il laisse sous un voile épais l'histoire, les mœurs, les coutumes, les usages judaïques, sans même parler des miracles qui affermirent les Hébreux dans la possession de la Terre-Sainte, il faut nécessairement que Job ait vécu peu de temps après le passage du Jourdain, il nomme néanmoins ce fleuve, et dans une époque assez rapprochée, pour que les merveilles de son franchissement, pour que celles non moins importantes qui accompagnèrent le généralat suprême de Josué, n'aient pas eu encore le temps de venir jusqu'à lui.

De toutes ces choses, il faut conclure:

1° Que Job a dû être contemporain du premier des Juges, ou tout au plus du second ou du troisième;

2° Qu'il n'était ni Juif ni rallié à la religion Mosaïque;

3° Qu'il gardait le culte Divin, remontant par Noé à Adam, culte pratiqué principalement dans les races descendues de Sem, et dont on rencontre dans la Bible quelques exemples. Ainsi croyaient au Dieu de Noé, la famille de Tharé, d'où sortirent les deux branches d'Abraham et de Nachor; la famille de Melchisédec, grand prêtre et roi de Salem, et sans doute quelques autres encore, en petit nombre. Dans celles-ci fut la famille représentée à son tour par Job. Ces races privilégiées, ou s'éteignirent enfin, ou se réunirent aux Juifs, en adoptant leur culte, ou par degrés apostasièrent, et, se confondant avec les nations idolâtres, tombèrent dans les erreurs impies du paganisme.

Maintenant que nous avons, autant qu'il nous a été possible, prouvé la réalité du saint personnage, le temps où il a vécu, à qui on doit attribuer le livre dont il est le héros, nous passerons à la seconde partie de notre dissertation, celle où nous devons envisager le livre de Job sous son aspect poétique, renvoyant aux notes, afin de ne pas faire de double emploi, ce qui reste à connaître de Job, sous son côté historique. Comme les Saintes Écritures ne donnent rien de positif à ce sujet, et que tout ce qu'on en a dit est hypothétique, nous n'avons pas cru devoir le mêler avec ce qui est revêtu de la sanction de l'Église.

II. LE LIVRE DE JOB CONSIDÉRÉ COMME ŒUVRE POÉTIQUE.

Les traducteurs ont assez l'habitude de s'éprendre de passion littéraire, à l'encontre de l'original dont ils essaient de faire passer les beautés dans une autre langue. Fermant les yeux sur les défauts, ils ne veulent voir que les perfections; ils dissimulent les uns, exagèrent les autres, et souvent, écrivains infidèles, au lieu de nous donner une œuvre telle qu'elle a été conçue, ils ne nous présentent qu'une copie dénaturée, où on les retrouve, eux seuls, et non l'auteur primitif.

Bien que dans cette circonstance nous ne soyons que l'humble commentateur d'un livre sublime, la particularité que nous avons fait connaître au lecteur (ci-dessus, p. xxviii, lig. 6 et suiv.) nous met ici même, en quelque sorte, dans la situation du traducteur en personne. Devrions-nous appeler le rire des hommes sans imagination, nous avouerons qu'à la suite des études ardues que nous avons faites du *Livre de Job*, il nous a été impossible de ne pas nous enflammer pour lui d'une admiration, sinon sans borne, du moins poussée aussi haut que la raison humaine peut monter.

Avons-nous eu tort? Non sans doute. Que de choses réunies ont dû nous donner cette opinion

favorable sur ce livre divin, car il est visiblement inspiré! Que l'on songe d'abord à l'époque reculée à laquelle il a été composé, à l'absence de tout modèle littéraire, à l'ignorance des hommes d'alors en tout ce qui n'était pas du domaine du travail des mains, à la solitude où vivait l'auteur du poème, à l'infériorité des œuvres les plus admirées chez les nations profanes, et qui néanmoins lui sont postérieures de plusieurs siècles. En plaçant l'existence de l'auteur du *Livre de Job* entre les xiv[e] et xiii[e] siècles avant J.-C., on se trouve en avant d'environ quatre siècles, d'Hésiode et d'Homère, ces deux pères réels de la poésie grecque, et pour nous la plus ancienne. Il domine également David et Salomon d'environ trois cents ans, et de plus de cinq cents ans l'apparition du premier des quatre grands prophètes. Devancé uniquement par Moïse, presque d'ailleurs son contemporain, il ne lui cède en rien, ni pour la sublimité des pensées, ni pour celle de l'expression.

Où trouver autant de grandeur, de connaissances approfondies des plus saints secrets du ciel? Où rencontrera-t-on, ailleurs que dans les livres bibliques, et notamment dans celui-ci, une morale plus sévère, plus pure et plus constante? Quelle concession est ici faite aux vices, aux faiblesses humaines? Aucune. Avec quelle élévation du fond et de la forme, l'auteur nous trace-t-il la magnificence des œuvres de Dieu, ses bienfaits envers les hommes, l'étendue de sa puissance, les mystères de

son éternité, le développement des peines terribles dont il frappe le bonheur passager des méchants et les délices ineffables des prospérités à venir qu'il réserve aux justes! Comme il s'élève, lorsqu'il parle de son Rédempteur! La confiance qu'il voue aux promesses divines ouvre notre âme à la croyance d'une rédemption qui arrivera. Le lecteur, entraîné, partage, n'importe ses erreurs mondaines, cet espoir, si magnifiquement présenté, cet avenir de prospérités éternelles, que la conviction entraînante de Job lui montre, comme si elles étaient visibles, et que, pour ainsi dire, il lui fait toucher du doigt. Avec quelle étonnante variété les quarante portraits environ ou peintures de l'Impie, du Pervers, de l'Hypocrite, du Débauché, du Despote, de l'Adultère, des Voleurs publics ou particuliers, sont touchés, sont habilement coloriés, variés surtout, et toujours présentés sous des vues piquantes, profondes ou diverses, propres à soutenir l'attention comme à prévenir toute lassitude!

Qu'il y a de grâce mélancolique, de poétique tristesse, d'accablement admirable dans ceux des discours de Job, se rapprochant du genre élégiaque! Et lorsque la passion inspire le poète, avec quelle véhémence, quelle dialectique toujours chaleureuse il s'énonce! Comme, par ses interrogations pressantes, ses propos adressés directement et non procédant par généralités, ses invocations, ses adjurations énergiques, ses défenses, ses attaques mêmes, si rapides, si pressantes, si

passionnées, il donne de la vie et de la flamme à son style! Les discours, communs dans le *Livre de Job*, ont présenté un si vif intérêt à l'un de ses commentateurs, dom Calmet, que ce savant écrivain compare ce poème à une tragédie, lui en donne le nom et le divise même en actes. Le bénédictin érudit, ayant pour son malheur, j'aime à le croire, devancé dans son existence l'époque où le drame a été introduit sur le théâtre moderne, ignorait à peu près la valeur de ce mot appliqué à une œuvre théâtrale. Aussi, pour rendre l'idée par laquelle il entendait que le poème avait plus d'action que nombre d'autres, il l'a appelé *tragédie*; erreur qu'il n'aurait pas commise, s'il vécût, comme nous, au temps où le drame a pris la place de nos anciens chefs-d'œuvre, sans les faire oublier, et surtout sans s'insinuer dans leur rang élevé (*).

(*) « Quoi de plus semblable que tout cela à une tragédie? Les » actes, les scènes, les personnages, le dénouement, le merveilleux, » tous les caractères y sont admirablement bien observés. Les trois » premiers chapitres sont comme le prélude (le prologue) de la » pièce. Ils en expliquent le sujet; ils font connaître les person- » nages. Le premier acte commence au chapitre III et finit au cha- » pitre XV; le second finit au XXII°; le troisième s'étend au XXX°; » c'est là que Dieu se fait voir et fournit le dénouement de la » tragédie. » (Dom Calmet, *Commentaires sur Job*, préface, page XIII, édit. in-4°, Paris, 1722). Nous devons faire observer deux choses : la première, qu'ayant cité exactement ce passage, il y a une erreur manifeste, en ce que Dieu n'apparaît qu'au XXXVIII° chapitre, et que Job ne finit de parler qu'au XXXI°; la seconde, que cette opinion n'appartient pas seulement à dom Calmet, bien qu'il l'adopte, mais encore à plusieurs commentateurs, qui lui sont antérieurs.

Enfin quel auteur, même parmi les anciens, a poussé aussi loin que le nôtre l'art incroyable de ses descriptions? Ne sont-elles pas animées et vivantes, ces créatures du Seigneur, qu'il fait décrire par le Seigneur en personne? Qui n'admire ce tableau de genre, si gracieux dans sa sauvage énergie, lorsqu'au chapitre XXXVIII[e], l'ironie divine, si imposante, si écrasante, s'adressant à Job en l'invitant à faire acte de sa puissance surnaturelle, lui dit :

> Dans son antre au lion viens apporter sa proie.
> Tandis qu'il la dévore en rugissant de joie,
> Les jeunes lionceaux, debout à ses côtés,
> Menacent les passants de leurs yeux irrités.



Nous recommandons au coloriste Decamps cette peinture écrite, que son génie saura bien traduire en la transportant sur la toile animée.

Et dans ce même chapitre, quel poète original a dit plus sublimement à propos du tonnerre :

> Pourras-tu, cependant, commander au tonnerre
> De partir à ta voix pour effrayer la terre?
> Et, roulant sous un ciel de ténèbres noirci,
> Viendra-t-il, au retour, te dire : ME VOICI !!!

Si jamais il y a eu un homme connu de tous, c'est Job assurément. Son nom est dans toutes les bouches; il n'y a pas de livres, même parmi ceux qui ont la forme romanesque, où ce nom proverbial ne soit introduit. On ne cesse de dire : *Il est pauvre comme Job. La patience de Job me serait*

bien utile! Ces faiseurs de pièces de théâtre, qui n'ont ni sens ni poésie, lasseraient la patience de Job! Entendez un acteur, hurlant au lieu de déclamer, un chanteur qui croasse, un érudit ennuyeux, vous implorez la patience de Job. Que de maris ont à la bouche le nom de ce saint personnage! tandis que leur moitié joue, auprès d'eux, le rôle de tentateur rempli par la sienne. Mais en revanche, si le nom de Job est partout, il y a peu de personnes, à part les rabbins, les prêtres catholiques et les ministres des cultes dissidents, qui aient lu en entier les quarante-deux chapitres de son ouvrage. On en parle de confiance; on charge sa mémoire de lambeaux cités universellement, et quand le moins érudit a parlé du *cheval de Job*, il croit avoir prouvé sa connaissance approfondie du livre entier.

A part les rabbins, saint Jérôme, saint Grégoire-le-Grand, saint Chrysostôme, saint Irénée, saint Augustin, etc., etc., la foule est considérable des auteurs anciens et modernes qui ont traduit Job de l'hébreu, du grec ou du latin en leur langue respective. L'original, écrit sans doute en arabe ou en langue chaldéenne, n'existe plus; on ne peut donc pas le consulter. Il faut s'en rapporter aux premières traductions hébraïques, samaritaines, syriaques, cophtes et grecques, à celle dite des Septante, bien que soixante-douze docteurs hébreux l'eussent entreprise dans Alexandrie pour satisfaire le roi d'Égypte Ptolomée, qui régnait alors. Qui n'a pas traduit, ou commenté Job? Nous ne donnerons

pas ici la liste des uns ou des autres; nous nous contenterons de citer les noms des poètes français de notre connaissance, qui ont entrepris de rendre en vers notre original avant M. Baour Lormian; ils sont en petit nombre. Dom Gatien, religieux bénédictin de Saint-Maur, paraphrasa en vers le *Livre de Job*. A une époque déjà reculée, en 1826, parut la traduction en vers libres du même poème, par M. Levavasseur. M. le comte de Grammont, en 1843, a entrepris et exécuté le même travail en strophes de deux vers alexandrins chacune, et répondant aux versets de l'original. Ce sont toutes les traductions poétiques et complètes qui nous sont connues jusqu'à ce jour. Nous ne parlerons pas des imitations innombrables, faites par des poètes français, des divers fragments de Job. Plusieurs manuscrits sont maintenant, à ce que nous savons, dans les portefeuilles de leurs auteurs; et à part notre traduction que nous ne voulons pas faire paraître, il y a celle de M. le comte de Peyronnet, ancien ministre de la justice de S. M. Charles X, en strophes, nous a-t-on dit; celle de M. Rey (peut-être n'écrivons-nous pas le nom correctement); ce traducteur habite aujourd'hui Les Batignolles; et deux autres dont les auteurs nous ont été nommés trop légèrement, pour avoir pu nous en souvenir.

Contre l'usage accoutumé de la plupart des traducteurs, qui décrient facilement l'œuvre rivale, nous nous abstiendrons de juger les traductions de

Job déjà imprimées, et moins encore de prévenir déloyalement le public contre celles qu'il ne connaît pas. Le silence nous est commandé sur les unes et les autres par des convenances impérieuses.

La traduction n'est point une œuvre facile; ceux qui dédaignent ce genre de travail n'en apprécient ni les difficultés, ni le mérite qu'il faut pour les vaincre, ni la gloire qui s'attache au nom du traducteur qui a réussi. Une traduction de Virgile a procuré la célébrité à l'Italien Annibal Caro dès le XVIe siècle. L'un des meilleurs titres de gloire acquis à Pope, c'est d'avoir translaté en vers anglais l'*Iliade*. L'abbé Delille, de nos jours, monta au faîte du Parnasse français avec sa traduction des *Géorgiques*. Nous pensons que malgré leurs défauts, celles qu'il nous a léguées de l'*Énéide* et du *Paradis perdu*, vivront plus longtemps que les poèmes dont il fut l'inventeur. Une entreprise pareille, très poétique, ouvrit à M. de Pongerville les portes de l'Académie française, que l'on ne pouvait fermer à l'élégant et consciencieux traducteur de *Lucrèce*. Le même genre d'œuvre, l'*Iliade* et l'*Odyssée*, ces deux poèmes nationalisés également chez nous par M. Bignan, amèneront au nombre des Quarante leur lauréat ordinaire. Des titres égaux, décernant des droits égaux, y conduiront aussi M.Ragon, s'appuyant sur *Child-Harold* et sur les *Lusiades*, ces deux ouvrages mis en vers français avec un talent supérieur; et M. Jules Lacroix (frère

d'un de nos illustres, que plus d'une académie réclame), et qui par sa traduction de *Juvénal*, nouvellement publiée, a ceint une belle auréole de gloire; et enfin M. Émile Deschamps, qui, lui également (les titres à part de poète original), a mérité cet honneur par ses traductions du Dante, de Shakespeare et de Schiller.

Certes, parmi les traducteurs que leurs travaux ont rendus célèbres, le public m'accuserait d'ignorance, si j'omettais de placer au premier rang M. Baour Lormian, déjà si illustre par sa traduction, inimitée jusqu'à nos jours, de la *Jérusalem délivrée*, et par celle des *Poésies d'Ossian*. Ce travail de génie véritable faisait écrire au fameux critique Hoffmann, à propos de ce poète : « Que rien n'an» nonçait l'imitation dans ses chants; qu'ils por» taient tous, au contraire, le cachet de la création, » tant il y avait en eux de vie, de mouvement, de » chaleur, d'énergie, d'imagination et de poésie » brillante et toute personnelle au traducteur. Il » semble (ajoutait le critique); qu'il s'approprie l'o» riginal, et qu'il se le donne dans la langue en » laquelle il le transporte avec ses beautés. »

Assurément il ne fallait pas employer un instrument médiocre pour lutter corps à corps avec Job, pour ne point affaiblir les merveilleuses conceptions de ce poème, qui, soit par son antiquité, soit par la supériorité d'un génie si fier, si énergique, marche positivement en avant de toutes les compositions poétiques, écloses du cerveau des hommes.

Quel début fut plus simple, plus rapide? que de choses en peu de mots!

> Dans la terre de Hus, simple de cœur, vivait
> Un homme appelé Job, cher à Dieu qu'il servait.
> Trois filles et sept fils lui devaient la naissance;
> De nombreux serviteurs attestaient sa puissance;
> . . . .
> Il était respecté des peuples d'Orient.

Les hommes de goût ont admiré ce début, où le traducteur a évité avec soin tout ce qui n'eût pas manqué d'y mettre le rimeur sans tact et sans part de feu sacré. Notre ami sait où il faut jeter les fleurs de la poésie, et nul ne lui reproche encore de ne pas les répandre brillantes et à propos surtout. Ce premier chapitre, le second, et le XLII[e] et dernier, à partir du verset 7[e], étaient écrits en prose dans l'original, comme étant une partie purement historique. Tout le reste, depuis le chapitre III inclusivement jusqu'au sixième verset du dernier, était en vers. Mais quels sont ces vers, même dans la langue hébraïque? On l'ignore. On y rencontre parfois des rimes, mais pas toujours, un rythme, mais non uniforme. Comme la véritable prononciation de l'hébreu est perdue, on cherche vainement à retrouver les règles d'une poésie effacée sous les débris grammaticaux de sa langue elle-même, aujourd'hui tellement obscure dans ses racines, que malgré l'assertion de ces érudits qui ne doutent de rien, on fait dériver les mots les

plus opposés d'une tige, qui ne doit pas les contenir tous.

Si la simplicité règne dans les deux premiers chapitres et dans la presque totalité du dernier, le poète, dès le début du IIIe, reprend sa revanche. Il le commence, le continue et le termine avec une hauteur de pensée, une sublimité d'expression, une manière ferme et chaleureuse qui, tel qu'un palais, prouve déjà, par la majesté du portique de façade, combien sera grandiose et magnifique la distribution de l'intérieur. Mais déjà, dès le chapitre XIe, l'auteur et le traducteur avaient trouvé de sinistres expressions pour peindre la violence du mal à son début :

Sous le poids des douleurs écrasé, haletant,
Job se traîne et s'assied sur un fumier immonde;
Là, cadavre vivant et vil rebut du monde,
Il veille pour souffrir!... Ses yeux sanglants, hagards,
Dans un orbite affreux roulent d'affreux regards;
Et d'un débris d'argile, en tremblant, il nettoie
Les sillons de sa plaie aux vers rongeurs en proie.

Job, plus loin et au VIe chapitre, revenant sur sa souffrance, s'écrie :

De moi-même aujourd'hui je ne suis plus que l'ombre!
Des flèches du Très-Haut incessamment percé,
En butte à sa fureur, de son sein repoussé,
J'entends, durant mes nuits de veille et de misère,
Gronder autour de moi le vent de sa colère.
Tous ceux qui m'approchaient au temps de mon bonheur
Ont fui le malheureux oublié du Seigneur;

Tous, frappés à la fois d'une horreur imprévue,
De mon aspect hideux ont détourné la vue!

A ces peintures si vives, si terrorifiantes, il en joint d'autres non moins pénibles à écouter, mais par lesquelles il ne peint que mieux tout ce qu'il éprouve. Ainsi, au chapitre VIIe, il dit :

Oui désormais, sans biens, sans amis, sans demeure,
Il me faut dans les pleurs attendre que je meure!
Comme un tigre affamé, de ses griffes de fer
Le mal brise mes os et fait crier ma chair!
Dans mes veines mon sang court et se précipite;
Il s'embrâse!... mon cœur sous ses bouillons palpite.
D'ulcères dévorants mon corps est sillonné;
Autour de moi s'exhale un air empoisonné;
Et je rampe, captif, en ma prison d'argile,
De la création l'œuvre la plus fragile.

Enfin, et pour terminer les citations de ces plaintes, de ces descriptions d'un mal, où Job, pour le peindre, emploie l'éloquence de la douleur, nous terminerons par celle qui suit; et, après l'avoir transcrite, nous demanderons au lecteur qu'il nous cite le poète profane qui a mieux exprimé les tortures du corps de l'homme (chap. x) :

Eh! que fais-je à présent au milieu des humains?
La coupe de la vie est pour moi trop amère.
Oh! que n'ai-je expiré dans le sein de ma mère!
Je ne remplirais pas de mes gémissements
Les jours, les longues nuits, témoins de mes tourments;
Je ne maudirais pas le retour de l'aurore.
Seul, traînant avec moi le mal qui me dévore,

Je n'habiterais plus cette terre de deuil,
Où mes cris douloureux appellent du cercueil
Le silence, la paix et l'ombre tutélaire.
Des maux que j'ai subis payez-moi le salaire!
Oh! quand dormira-t-il, dans le tombeau couché,
Ce corps pur des liens à la vie attaché?
C'est là que s'éteindront ses plaintes douloureuses,
Devant lui s'ouvriront les portes ténébreuses
Du séjour où jamais ne pénètre aucun bruit,
Lieux qu'habitent ensemble et la mort et la nuit,
Qui, du gouffre béant, terribles sentinelles,
L'enveloppent d'horreurs et d'ombres éternelles!!!

Job sait changer de ton et varier ses formes. Faut-il simplement raconter? il prend un style plus rapide, moins pompeux, et cependant toujours coloré chaudement. Nous ne voulons offrir au lecteur qu'un seul exemple de cette forme si vivante du récit. Nous le prendrons dans celui que fait Eliphas du spectre qui lui est apparu :

Écoute : Une parole en secret me fut dite;
Son souvenir encor rend mon âme interdite.
Une nuit... je dormais, non de ce doux sommeil
Prolongé jusqu'à l'heure où renaît le soleil,
Mais de ce lourd repos, où notre âme affaissée
Sous des rêves affreux se débat oppressée.
J'ouvris enfin les yeux et vis, en frémissant,
Vers ma couche un Esprit dans l'ombre s'avançant;
Il grandissait!... D'horreur mes cheveux se dressèrent;
Mes os furent émus, mes membres se glacèrent!...
Le spectre, cependant, auteur de mon effroi,
Immobile, debout, se tenait devant moi.
. . . . .

Je ne connaissais pas les traits de son visage;
Et lorsque de mes sens je reprenais l'usage,
J'entendis une voix, comme un souffle léger,
Qui disait . . . . , ... (Chap. IV.)

Certainement il y a dans cette narration tout ce qu'il faut pour inspirer ensemble deux des grands moyens de la poésie : la curiosité et la terreur. Nous n'avons jamais relu ce passage, et cela nous est arrivé souvent, sans ressentir l'effroi que peint le poète. Il y a là-dedans quelque chose d incertain, d'inachevé, qui donne le dernier coup de pinceau à la peinture.

Dans ses comparaisons, en général bien choisies et crayonnées rapidement, l'auteur de Job ne reste en arrière d'aucun de ses confrères. Il sait, comme eux, les isoler, les grouper à propos. Nous n'en offrirons que peu au lecteur, afin de ne pas lui ôter le plaisir de les trouver, pour la première fois, à leur place ; mais il faut ici lui en présenter quelques-unes : cela est nécessaire à notre poétique du *Livre de Job* :

Sous les assauts du fer, lorsqu'un arbre succombe,
De toute sa hauteur c'est vainement qu'il tombe ;
Il survit à sa chute, et de ses flancs meurtris
Bientôt des rejetons, par la sève nourris,
S'échappent... et l'air frais, et les tièdes ondées
Parent d'un vert naissant leurs tiges fécondées.
Le tronc même, échauffé par de nouveaux printemps,
S'ombrage par degrés de leurs rameaux flottants.
Mais si tôt que la mort . . . . . . (Chap. XIV.)

. . . .

Quel est mon crime, enfin, pour m'avoir renfermé
Dans l'étroite prison étouffant mon haleine?
Suis-je donc une mer, ou suis-je une baleine?
L'une, de qui les monts ceignent les flancs pressés,
L'autre, toujours captive entre les flots glacés. (Ch. IX.)

L'hypocrite, dit le poète :

Il perdra tout à coup sa frivole assurance,
Plus faible que les fils, réseaux inaperçus,
Que sous les toits déserts l'araignée a tissus.

Plus loin il ajoute, avec non moins d'éloquence et de poésie :

Le juste est une lampe à la flamme incertaine
Que le riche méprise en son âme hautaine,
Et qui ne doit briller d'un éclat radieux
Qu'à l'instant désigné par le maître des cieux. (Ch. XII.)

Faut-il multiplier les exemples? Alors le poète multiplie les comparaisons. Elles se pressent, elles se suivent; mais toujours courtes et précises, elles vont par deux, par trois, et même par quatre; je n'en citerai qu'une de chaque sorte :

Comme le vent emporte une feuille séchée,
Ou l'herbe que la faulx en passant a tranchée,
Vous avez sans pitié multiplié mes maux. (Chap. XIII.)

. . . .

Mes jours ont disparu plus rapides encore
Que le prompt messager qui part avant l'aurore,
Qu'un vaisseau plein de fruits par les vents emporté,
Ou que le vol de l'aigle en sa vélocité. (Chap. IX.)

. . . .
Comme se brise un mont sur sa base ébranlée,
Comme un rocher pendant tombe dans la vallée,
Comme l'eau fend la pierre... et comme en ses efforts
Un torrent débordé ronge et creuse ses bords;
Ainsi sur le pervers votre colère éclate. (Chap. XIV.)

Au début du chapitre x, poussé par son désespoir, s'élevant, de ses souffrances qui l'exaspèrent, à ce Dieu dont il attend sa délivrance, il s'écrie avec une véhémence non moins énergique et admirable :

Non, de mon désespoir je ne peux triompher!
Le cri de ma douleur je ne peux l'étouffer!
Eh bien! las de subir une dure contrainte,
Devant mes ennemis j'épancherai ma plainte,
L'amertume d'un cœur aussi droit qu'innocent...
Je parlerai... je veux parler au Tout-Puissant!
Je lui dirai : Pourquoi, toujours inexorable,
Frappez-vous sans relâche un mortel misérable?
Sans m'entendre, pourquoi m'avez-vous condamné?
Dans l'abîme pourquoi m'avez-vous entraîné?...
Vos yeux sont-ils de chair? Nos jours sont-ils les vôtres?
Les ans que vous comptez diffèrent-ils des nôtres?
Et de l'homme, ici-bas, n'est-il aucun péché
Qui trompe vos regards et leur reste caché?

L'ironie puissante est encore une arme mortelle que notre auteur manie avec une habileté que les modernes possèdent à peine, à un tel degré de perfection, eux qui ont eu tant de modèles, tandis que Job n'avait que son génie, et celui-ci ne lui a pas manqué.

Mais aussi comme le saint homme sait trouver dans son âme des sentiments d'amour et de ferveur quand il s'humilie devant son DIEU !

On loue avec raison la manière grande que certains auteurs profanes, et Homère entre autres, ont employée afin de peindre la majesté des dieux qu'ils adoraient. Dans l'*Iliade*, par exemple, on présente comme modèle du style le plus sublime la peinture de l'effet produit par la simple agitation du front de Jupiter. Thétis est venue lui demander justice, en faveur de son fils Achille, contre Agamemnon, le roi des rois, qui a ravi au héros grec sa captive Buseï. La déité, satisfaite, se retire d'autant plus vite que son auguste souverain ne lui a pas caché qu'il craint les criailleries de Junon, sa divine épouse, ce qui nous paraît ne relever pas trop la grandeur du dieu; mais ce qui prouve que les femmes légitimes, dans le ciel, ressemblaient beaucoup à celles de la terre.

Du front de Jupiter s'agitent les cheveux.
Au léger mouvement de sa tête immortelle
Tout le ciel s'est ému ! tout l'olympe chancelle !
La terre, qu'il ébranle, et qui partout frémit,
Sur ses vieux fondements et tressaille et gémit.

(*Iliade*, chant I, trad. inéd. de l'auteur de la *Préface*.)

Cela sans doute est beau, provenant surtout d'un dieu mortel et composé lui-même d'une trentaine de Jupiters différents. On admire encore la course rapide des chevaux de Neptune, action que l'on

pourrait rendre ainsi, ou à peu près, afin de donner une faible idée de l'original :

Dès qu'ils ont fait deux pas, au troisième ils atteignent
L'extrémité du monde, et dans les flots se baignent !

Mais on a présenté en outre, en forme de tableau accompli du sublime de description, les conséquences de la lutte obstinée et terrible que les dieux, que les déesses du ciel païen essayent entre eux, pendant que les Grecs et les Troyens combattent avec un acharnement égal à celui manifesté par leurs divinités tutélaires.

Dans l'horrible clameur du choc épouvantable,
Des mortels et des dieux le père redoutable,
Jupiter, dans l'olympe, ému d'un tel combat,
A fait trembler le ciel de sa foudre qui bat
La terre et ses vallons, les rocs jusqu'en leurs cimes.
L'océan, soulevé dans ses mornes abîmes,
A soudain tressailli sur le globe grondant,
Que Neptune, en courroux, frappe de son trident !
Cette vaste forêt dont l'Ida s'environne,
Et les pics décharnés, sa neigeuse couronne,
Le superbe Ilion, le camp et les vaisseaux,
Tout rugit, tout frissonne à ces tonnants assauts,
Dont les échos, au loin, grandissent la furie!
De son trône Pluton et s'élance et s'écrie !
Il frémit!... il a peur que la clarté du jour,
Pénétrant à la fin dans son affreux séjour,
Si Neptune longtemps bat la terre ébranlée,
Ne découvre aux regards la voûte désolée
De l'empire funèbre, aux humains odieux,
Et qu'avec effroi même envisagent les dieux !

(Homère, *Iliade*, chant xx, tr. inéd. de l'aut. de la *Préface*.)

Ajouterons-nous à ces peintures énergiques, auxquelles nous avons tenté de conserver leur large physionomie, autant que nous l'a permis notre faible talent, le passage où Jupiter, toujours en colère, et encore particulièrement envers sa femme, à tel point la paix et la concorde semblent fatalement bannis de tous ménages, fussent-ils immortels, ajouterons-nous, dis-je, le passage qui représente le fils de Saturne se vantant de soulever à lui seul une chaîne d'or à laquelle la terre et tous les dieux seraient attachés? Certes, c'est là donner une haute idée de la force d'un être surnaturel.

Mais cependant, que ces choses si vantées dans l'antiquité, si admirées dans la suite des siècles, sont faibles, vaines, et ridicules même, lorsqu'il s'agit d'un Dieu! Nous les comparerons, non à l'incomparable phrase de la Genèse (chap. I, v. 3), QUE LA LUMIÈRE SOIT, ET LA LUMIÈRE FUT!!! à celle non moins sublime de l'Exode (chap. III, v. 14): JE SUIS CELUI QUI EST! lorsque le Seigneur, en personne, répondit, du milieu du buisson ardent, à Moïse, lui demandant son nom. Nous laisserons aussi à part le Psalmiste et les Voyants inspirés; nous nous renfermerons dans le *Livre de Job*. Nous signalerons, parmi les versets qui établissent d'une façon si incontestable la supériorité des œuvres bibliques sur les œuvres profanes, parmi également les vers que le traducteur a trouvés et qui découlent du texte avec tant de naturel et d'exactitude, quelques-uns des principaux qui parent ce livre.

C'est une très belle image que celle qui représente le ciel, l'olympe, la terre, ébranlés à la fois par un froncement de sourcil. Mais n'est-ce pas encore plus sublime lorsqu'on montre le tonnerre, parti à la voix de DIEU, exécutant son ordre, et au retour lui disant : ME VOICI !!! Un homme, avec sa seule imagination, invente-t-il ces choses? Non! répondons-nous hardiment, cet homme s'appelât-il Homère; et la preuve, il nous la donne lui-même, car il n'a pas dit ainsi.

S'il faut opposer le Jéhovah, l'Adonaï biblique, au Jupiter d'Homère, c'est-à-dire la vérité à la fable, en comparaison de la chaîne d'or que nous venons de signaler au lecteur (page LI de cette préface), nous nous servirons, le priant de chercher, au chapitre XXXVIII du poème, d'un fragment de Job, où le Seigneur rappelle le déluge et s'appesantit sur des témoignages qu'il veut en laisser ineffaçablement sur toute la création.

Est-ce encore ne pas apprécier le Seigneur, que de le représenter punissant, renversant le conquérant le plus formidable, non pas en donnant un ordre, mais par la seule puissance du geste?

Dieu fait signe à la Mort... et l'impie a vécu!

Assurément, lorsque le Psalmiste dit, par l'organe de Racine :

J'ai vu l'impie adoré sur la terre!
Pareil au cèdre, il levait dans les cieux

Son front audacieux.
Il semblait à son gré gouverner le tonnerre
Et fouler à ses pieds ses ennemis vaincus :
Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus!

(RACINE, trag. d'*Esther*, acte III.)

Lorsque, par circonstance, ainsi que je viens de le faire, on rapproche les vers de M. Lormian de ceux de Racine, on leur trouve une physionomie telle qu'on les croirait unis par plus d'une alliance : celles que le goût, la correction éclairée, l'élégance et le génie poétique surtout, contractent avec les hommes assez éminents pour ne pas croire à la perfection de leurs œuvres, lorsqu'elles sont à peine commencées. Plus on se méfie de soi, et plus on doit espérer des autres.

C'est dans les XXXVII[e], XXXVIII[e], XXXIX[e], XL[e] et XLI[e] chants que l'on pourra se faire une idée de la manière dont le *Livre de Job* parle de DIEU, et quelle suprématie il lui donne. Toutes les beautés de la poésie, non seulement descriptive, mais en outre de celle, toute de flamme et d'entraînement, se trouvent réunies dans ces chapitres, dont la réputation est universelle. Jamais ils n'avaient déjà paru dans la langue française avec cette perfection de style qui, presque toujours, semble inimitable. Le traducteur ne s'est pas contenté de faire passer dans la langue, parlée jusqu'ici par nos grands maîtres, les merveilles de ces chapitres ; déjà, à l'avance, il avait voulu les multiplier, ces difficultés prodigieuses, en réunissant dans un poème di-

thyrambique d'environ deux cent trente vers, tous les traits épars de la grandeur du maître des cieux. Il a eu donc à lutter contre soi-même. Il l'a fait avec un tel bonheur que la victoire est demeurée indécise. C'est ce qui frappera plus particulièrement ceux des lecteurs qui voudront se donner la satisfaction de comparer la description, entre autres du cheval, au chapitre xxxix, et celle qui est aussi dans le dithyrambe.

L'auteur du *Livre de Job* colore et pare toujours des plus vives couleurs tout ce qu'il nous présente. *La mort!* s'écrie-t-il :

Lionne rugissante, elle saisit sa proie!
Et sous ses dents de fer la déchire et la broie.

Faut-il, par un dernier coup de pinceau, peindre la détresse sans pareille de son héros? il le fait parler avec une éloquence passionnée et empreinte des tortures insupportables qu'il endure.

Après avoir présenté notre auteur sous tant d'aspects opposés, réservant encore pour la troisième partie de la préface ce qu'il reste à dire de la portion pieuse de son poème, nous devons terminer cette sorte de poétique du *Livre de Job*, par attirer l'attention du lecteur sur l'art incroyable de description que l'on rencontre dans cette œuvre. Aucun autre ouvrage, parmi tous ceux que l'antiquité ou que les temps modernes ont vu créer, n'ont pu effacer et n'effacent pas le talent descriptif de notre auteur. Chaque fois qu'il veut dépeindre un objet,

il le façonne si bien qu'il arrive à la perfection. Déjà nous avons signalé cette inconcevable variété de portraits du méchant, sous les divers noms et sous les masques dont il se couvre. Nous avons, avec une admiration respectueuse, lu, médité, traduit, nous aussi, et commenté, soit pour notre illustre ami et pour nous-même, les portraits non moins nombreux du Seigneur Dieu, chacun offrant son trait divers, sa physionomie particulière, et toujours les détails, ou l'ensemble, tracés à traits larges et profonds. Mais il est encore une portion de ces descriptions dont nous n'avons rien dit. Ce sont les représentations si vives, si parfaites de certains animaux de la création; outre ceux qui sont disséminés dans le cours des chapitres, lions, tigres, onagres, insectes, oiseaux, on a toujours remarqué plus particulièrement ceux renfermés dans les quatre discours de Dieu; à part la description admirable de tant d'objets divers, des phénomènes de la nature, océan, tonnerre, éclairs, grêle, neige, givre, vent, pluie, tempête, la création du monde, le déluge, la tour de Babel, l'incendie de Sodome, les prodiges du passage de la mer Rouge, les astres, les constellations, les saisons, les tremblements de terre, etc., etc. Quinze portraits d'animaux occupent, plus ou moins étendus, en tout ou en partie, les chapitres depuis le XXXVIIIe inclusivement, jusqu'au XLIIe exclusivement : ce sont ceux du paon, du coq, du lion et de sa jeune famille dont nous avons ailleurs présenté le charmant ta-

bleau de genre, de la chèvre et de la biche, de l'âne sauvage, de l'autruche, du rhinocéros, de l'aigle, de l'épervier, du héron, du cheval, du corbeau, de Béhémoth et Léviathan, couple mystérieux, désespoir constant et occupation éternelle des commentateurs. Ceux-ci ont voulu voir uniquement dans ces monstres deux bêtes choisies parmi celles qui existent de nos jours; aussi, ils ont désigné successivement l'éléphant, l'hyppopotame, le crocodile, l'urus, la baleine, sans pouvoir jamais rencontrer, parmi ces divers animaux, un seul qui, par son corps et ses habitudes, se rapportât exactement à la peinture qu'en fait l'auteur. La science antérieure au célèbre naturaliste Cuvier ne connaissait que d'une manière très imparfaite, si même elle en avait entendu parler, la nomenclature, aujourd'hui si étendue, des animaux antédiluviens. Béhémoth, qui, à toute force, peut être néanmoins l'éléphant, Léviathan, qui n'est, tout nous l'assure, aucunement classé parmi les brutes vivantes maintenant, si on ne les veut pas admettre dans leur acception mystérieuse et prestigieuse, ne pourraient alors trouver leurs analogues que parmi les mammouts, les paléothériums ou les autres animaux monstrueux, habitants secondaires de la terre primitive.

Nous sommes persuadé que, du temps de Job, il devait exister encore plusieurs de ces animaux, dits antédiluviens, dans les vastes solitudes des trois continents unis, dont un seul (l'Asie) était passa-

blement peuplé, tandis que l'Afrique ne l'était que sur ses rivages. L'Europe à peine comptait quelques habitants autour du Pont-Euxin, de l'Hélespont, des mers de la Grèce, peut-être encore en Italie, et uniquement sur les rivages de la Gaule et de l'Espagne. Ces monstres, fuyant déjà la civilisation naissante, étaient mal connus ; on ajoutait par l'exagération à leur masse colossale. Il nous paraît simple que les récits qu'auront faits les voyageurs, effrayés ou menteurs, se soient changés dans la langue poétique de l'auteur du *Livre de Job*, en la formidable figure de Léviathan, dont le portrait, recommencé dans deux chapitres, présente, en résultat, l'ensemble impossible à rencontrer, même aux époques reculées, d'une pareille créature. Le lecteur s'en convaincra en lisant avec soin les chapitres XL et XLI : nous ne citerons pas ici le portrait de ce monstre. Nous nous contenterons d'ajouter, par forme de parenthèse, que le serpent contre lequel, lors de la troisième guerre punique, les Romains, sous la conduite de Scipion l'Ancien, combattirent, au passage d'un fleuve, avec des machines militaires ; que le dragon de l'île de Rhodes tué par Gozon de Villeneuve ; que tant de monstres divers domptés, en Europe, par les armes des chevaliers ou par les prières des saints ou des saintes, n'ont pas été toujours des fables, des contes romanesques ou pieux, des illusions infernales, mais, en réalité, quelques restes de ces animaux primitifs, déjà dégénérés, quoique

encore formidables, qui croupissaient en Europe, soit au sein de vastes marais inabordables, soit sous l'obscurité des forêts immenses de cette époque, ou dans la profondeur d'antres ignorés, dont ils ne sortaient que rarement.

Puisque nous avons donné des modèles du style de Job, nous achèverons ici par transcrire un seul passage parmi ceux où Job décrit des animaux, celui où il a peint l'aigle. Nous faisons observer que c'est le Seigneur qui parle dans tout ce chapitre (le XXXIX[e]).

On remarquera, dans cette poésie, la tournure vive, la force des images, et je ne sais quoi d'âpre et de sauvage, qui peint bien *cet enfant du désert et de la liberté!*

Roi des monts sourcilleux, l'aigle habite leurs cimes;
Il y suspend son aire au-dessus des abîmes;
Et d'une chair sanglante il repaît ses aiglons.
Vis-tu jamais son vol ramper dans les vallons?
Superbe, indépendant de la nature entière,
Il fend les flots de l'air, dresse une tête altière;
Il oppose, planant dans l'azur radieux,
Aux éclairs du soleil les éclairs de ses yeux.
Des vents tumultueux il affronte la rage;
Son cri joyeux se mêle au fracas de l'orage;
Et des hauteurs du ciel son regard a cherché
L'imperceptible ver qu'un brin d'herbe a caché!...

Nous avions avancé, au commencement de cette poétique du *Livre de Job*, que la sublimité du style s'y rencontrait partout en concurrence avec celle

de la pensée ; que la place destinée à l'auteur devait être éminente parmi celles du premier rang. Nous ne croyons pas avoir détruit cette prétention en rapportant des preuves qui n'ont dû que confirmer notre opinion, en la faisant partager par ceux qui nous feront l'honneur, et même ne craignons-nous pas d'ajouter le plaisir, de nous lire. C'est la plus douce récompense des travaux d'un littérateur.

Nous poursuivrons, en attachant un instant le lecteur à la personne de l'académicien célèbre qui a su faire passer les riches beautés de Job dans sa langue maternelle ; il saura que M. de Lormian, né le 25 mars 1770, avait atteint sa soixante-quinzième année en 1845, lorsque notre amitié se désespérait des angoisses et des douleurs morales que lui causait sa longue et si complète cécité, suivie de l'abandon inséparable dans lequel on place, à Paris, quiconque ne peut plus être utile. Seul pendant toute l'année, n'ayant qu'un ami pour lui alléger, par une conversation intime et par des lectures variées, les quelques heures de la soirée, nous crûmes offrir à son esprit accablé, non un nouveau moyen de cueillir une palme de gloire, nous n'osions l'espérer, mais du moins une distraction agréable, et qui serait récréative. Hélas ! nous ne savions pas dans quel travail immense on allait faire entrer ce noble et poétique vieillard. Il devait se faire lire la *Vulgate* par son homme de confiance, M. Zéphirin Faivre, dont le zèle ne s'est jamais démenti.

Souvent le lecteur, encore novice en cette matière, sautait des versets, en répétait quelques autres. Dans le commencement surtout, il fallait que l'incroyable mémoire de notre ami vînt à son aide; il composait jusqu'à soixante-dix et quatre-vingts vers sans les écrire. Si, par malheur, nous ne venions pas chez lui, ce soir ou le lendemain (de cruelles souffrances nous dévorant alors), il devait attendre, conserver la composition dans sa mémoire jusqu'au moment où il pouvait nous la dicter. C'était sur nos lectures répétées de son œuvre qu'il la corrigeait : toujours les vers nouveaux étaient préférables à ceux qu'il supprimait; sa verve se réveillait. Nous étions le témoin d'une résurrection étrange! Depuis quinze ou seize ans, cette imagination endormie reparaissait aussi fraîche, aussi forte, aussi chaleureuse, que lorsqu'elle lui inspirait les beaux vers d'*Omasis* et de la *Jérusalem délivrée*, aussi élégante surtout qu'elle s'était trouvée, il y a peu d'années, lorsqu'il avait inventé et écrit son poème biblique *Rébecca.* Nous avons obtenu qu'il enrichît, plutôt qu'il n'augmentât, ce volume par l'insertion de ce poème, diamant de la poésie française, qu'il semble que Racine n'a oublié de l'écrire, que pour en laisser la gloire à la forte vieillesse de Lormian.

Nous devons dire ici que notre intention cherchant à rendre justice à un homme illustre, que des âmes bien viles outrageaient naguère encore dans ses malheurs et sa noble vieillesse, nous lui déro-

berons la connaissance de cette *Préface* jusqu'à la publication du volume. Nous nous croyons autorisé à faire pour l'amitié ce que tous les jours, avec moins de sincérité, sans doute, et presque toujours avec moins de raison et de justice, on fait pour le premier camarade venu, ou pour le littérateur opulent. Ici, du moins, l'amitié désintéressée et la conviction du talent supérieur, conduisent une plume qui n'a jamais loué les grands qu'après leur chute, et les hommes de génie, que lorsqu'ils ne pouvaient rien offrir en retour.

Notre ami a donc employé deux ans à composer, à revoir cette œuvre si remarquable; il la commença le 8 juin 1845, il l'a terminée, en sa soixante-dix-septième année, âge ordinaire de décrépitude presque complète pour tous les esprits les plus éminents. Par un phénomène étrange, qui, dans cet art, ne présente pas une autre exception, les amateurs de la littérature française et de cette poésie qui, par les éléments qui la constituent, n'est point soumise aux caprices de la mode, ni à périr quand les poètes ne la soutiendront plus eux-mêmes, rencontreront, en cette reproduction du *Livre de Job*, tout ce qui a procuré tant de succès et de vogue à tous les ouvrages que Lormian a produits dans la force de l'âge.

Nous ne craignons pas d'affirmer que les lecteurs retrouveront, ici et complètement, toutes les qualités du style qui distinguent si éminemment les divers écrits de l'auteur; et l'on s'é-

tonnera, avec nous, de cette organisation exceptionnelle, que n'ont pu affaiblir ni le grand âge, ni les infirmités.

MORALE DU LIVRE DE JOB.

Nous avons loué le *Livre de Job,* lorsqu'il a fallu l'examiner comme une œuvre littéraire de grand mérite. Il a été facile de prouver au lecteur que, sous les divers aspects de sublimité, de véhémence, d'expansion mélancolique, etc., etc., une des premières places devait être donnée à une production aussi justement célèbre. Mais les livres du Canon biblique n'ont pas été écrits uniquement dans le but de plaire aux hommes de goût, aux poètes réels, aux âmes sensibles; ils ont à remplir une mission plus relevée; celle de donner de fortes leçons de sagesse, de piété, de morale pure et de haut enseignement.

Nous avons constamment rougi de honte et frémi d'une indignation honnête, même aux jours de notre adolescence, lorsque le hasard ou le malheur faisait arriver à nous des productions remplies, sans doute, de l'esprit qui plaît au monde, mais écrites au seul profit du vice; ouvrages où les bonnes mœurs étaient scandaleusement insultées, ou déguisées par un talent dont l'emploi misérable

était de pervertir la jeunesse en particulier. Il est facile de composer de tels livres, dont la portée funeste est incalculable.

De nos jours, et par une fatalité étrange, certaines de ces femmes, stygmatisées du titre ridicule de *bas bleus*, ont entrepris avec une constance effrayante l'horrible travail de corrompre leur sexe, et surtout les jeunes gens parmi le nôtre. L'adultère, l'inceste, toutes les passions dépravées, salissent des pages immorales, souvent illisibles, par bonheur, à tel point l'absence de tout talent atténue, annihile même le danger. Il n'en est pas toujours ainsi : on rencontre, par malheur, au milieu de ce débordement de sottises indécentes, des personnes qui, par une erreur bien cruelle, emploient tout ce que le génie de l'écrivain a de brillant, de passionné, de profond et d'habile, toutes les ressources du style et de l'imagination, qui, certainement, leur avaient été données pour qu'elles en fissent un meilleur usage ; — à dénaturer la vertu, à la remplacer par la débauche, par tout ce qui ulcère le cœur en le dégradant ; à ériger en règle de conduite honorable les aberrations les plus coupables. Non, jamais on n'a vu tant de perfection aux ordres de l'esprit corrupteur ! Combien de fois une tristesse douloureuse nous a-t-elle surpris à la vue, à notre conviction entière, d'un mérite d'exécution si élégant, si fortement combiné, si magnifiquement accompli ; et tout cela, ou pour légitimer une pensée perverse, ou pour justifier une

mauvaise action ! Que de génie mis en œuvre pour assassiner moralement les âmes, pour les empoisonner, et tout au moins pour les souiller de telle sorte, que le retour à la vertu soit à peu près impossible !

Quelle différence avec le *Livre de Job!* cet ouvrage respectable, qu'on peut laisser aux mains les plus innocentes, sans craindre de les flétrir ! Ah ! plutôt, on ne peut que devenir meilleur à la suite d'une ou de plusieurs lectures approfondies de cet ouvrage.

Il n'y a pas un chapitre qui ne tâche de nous porter au respect, à l'amour de Dieu ; qui ne nous inculque l'envie d'atteindre à la vertu parfaite, ou qui ne nous donne de la haine, non pour le vicieux, qu'il faut aimer et plaindre, mais pour le vice, que les préceptes les plus saints nous font une loi de mépriser et de fuir. Il n'est aucun crime contre la morale qui n'y soit sévèrement gourmandé ; aucune passion mauvaise que l'on n'y dépeigne sous des couleurs propres à la faire repousser et détester. Voyez avec quelle véhémence l'auteur tonne, à diverses reprises, contre l'adultère, ce crime que presque toutes nos femmes auteurs tentent de présenter comme la conséquence fatale de l'exaltation de l'âme, qu'il faut plaindre, que, surtout, il faut respecter.. oui, lecteur, respecter ; car le respect pour l'adultère est la prétention caressée, la chimère favorite de ces abandonnées qui ne veulent rien laisser de pur. Notre auteur, plus chaste, plus

honorable, mieux inspiré surtout, s'écrie au xxxie chapitre :

Si l'on me vit jamais, en mon ardeur brutale,
Profaner d'un ami la couche nuptiale,
Tromper sa confiance et ses empressements;
Si j'osai prononcer de parjures serments,
Que ma femme elle-même, au devoir infidèle,
Par ses égarements me force à rougir d'elle;
Car de tous les forfaits, aux yeux de l'Éternel,
L'adultère, sans doute, est le plus criminel:
Vautour insatiable, il dévore lui-même
Ses rejetons, frappés, en naissant, d'anathême!

Avec quelles couleurs vigoureuses et profondément senties ce crime est encore décrit au chapitre xxii, auquel nous renvoyons ceux qui veulent lire avec fruit ce livre pieux.

En voilà assez, sans doute, pour montrer la tendance religieuse de la morale de Job. Nous devons ajouter que plusieurs pères de l'Église ont vu dans ce saint personnage une figure du juste, mort pour tous. Les catholiques signalent dans cette œuvre éminente une foule de passages propres à soutenir diverses opinions, qui font la base fondamentale de leur culte, qui est le nôtre. On ne trouve nulle part, émise avec plus de clarté, avec une netteté, qui ne laissent aucun faux-fuyant, l'utilité de l'intercession des saints et des anges. Dès le chapitre v, Eliphas de Theman dit à Job expressément :

Si nul de nous ne peut répondre à ton discours,
Job, de quelqu'un des saints implore du secours.

1. *Voca ergo si est qui tibi respondeat, et ad aliquem sanctorum convertere.*

On rencontre, à la fin du chapitre XI, après que Sophar a peint la mort douce du juste :

Là, vous reposerez en une paix profonde,
Que ne pourront troubler les tempêtes du monde ;
Et plusieurs vous prîront d'intercéder pour eux
Auprès du Dieu clément, propice aux malheureux.

19. *Requiesces, et non erit qui te exterreat : et deprecabuntur faciem tuam plurimi.*

Le poète, poursuivant, car il ne peut abandonner ce sujet, dit encore, au chapitre XXXIII, à propos du pécheur en voie d'espérer sa grâce :

Pour lui, près du Seigneur, si, plaignant sa détresse,
Entre mille choisi (125), quelque ange s'intéresse,
Le Seigneur répondra : « Qu'on le délivre... Allez... »

23. *Si fuerit pro eo Angelus locuens, unus de millibus, ut annunciet hominis æquitatem.*

La certitude d'une autre vie, l'assurance de l'immortalité de l'âme, la résurrection en nos corps charnels, sont des points capitaux que le *Livre de Job* ne laisse point en état de doute, mais qu'il établit victorieusement. Il semble que la révélation de ces mystères de l'existence à venir ait été plus particulièrement la tâche importante réservée à notre auteur, parmi celles qui devaient être remplies dans les livres bibliques. On serait porté à

croire que la fin de tous les tourments du héros avait pour but principal de répandre le dogme consolant d'une existence meilleure pour les bons, et pénible, au contraire, quand il est question des pervers. Il est peu de chapitres où ces grandes vérités ne soient présentées, développées, en tout ou en partie; ici, rien n'est obscur ni embarrassé : Job sait parfaitement que le tombeau n'est qu'un temps de passage, qu'un sommeil transitoire suivi d'un réveil, dont les conséquences, terribles ou heureuses, seront toujours inévitables.

Le châtiment des pervers commencera dès leur entrée dans la mort; car ils conserveront en elle le souvenir du passé, qui les déchirera. C'est ce que l'auteur dont nous nous occupons dit expressément à la fin du chapitre XI :

Tandis que les méchants perdront, avec leur vie,
Tous ces biens mensongers, objet de leur envie,
Ils marcheront les yeux de ténèbres couverts;
Et ces biens d'un moment, si doux au cœur pervers,
Quand la mort de leurs jours aura coupé la trame,
Deviendront le supplice et l'horreur de leur âme.

20. *Oculi autem impiorum, deficient et effugium petibit ab eis et spes illorum abominatio animæ.*

Au XXXIe chapitre, Job, s'adressant au Seigneur, lui dit avec cet entraînement qui part du cœur, et dont la véhémence rend la parole si puissante :

Vous êtes des mortels et l'arbitre et le père,

Vous lisez dans mon cœur, et vous ne voudrez pas
Poursuivre l'innocent au-delà du trépas.
De l'œuvre de vos mains votre pouvoir dispose,
De mon destin nouveau sur vous je me repose.
Puisque j'ai respecté vos ordres absolus,
Ouvrez-moi le palais qu'habitent vos élus;
Que je reçoive enfin le prix de ma souffrance!
O jour de la justice et de la délivrance,
Lève-toi ! viens briller à mes yeux désormais
De cet éclat si pur qui ne s'éteint jamais.
Fais que montant au ciel sur des ailes de flamme,
Dans les mains du Très-Haut je remette mon âme.

Enfin, et pour dernier exemple, nous avons réservé ce passage célèbre du chapitre XXIX, où Job parle de la résurrection des corps, comme s'il l'avait déjà vue s'effectuer, tant ses paroles sont positives, et du divin Rédempteur des hommes, avec cette confiance si entière qu'elle devient pour nous une autorité irrécusable :

Oh ! quand viendra le jour où, m'appelant à lui,
MON DIVIN RÉDEMPTEUR m'offrira son appui?
A sa voix du tombeau secouant la poussière,
J'y laisserai dormir ma dépouille grossière.
D'une nouvelle chair à l'instant revêtu,
Et recueillant enfin le prix de la vertu,
Je verrai le Seigneur... Sans baisser ma paupière,
Je pourrai soutenir l'éclat de sa lumière,
Et, partageant des saints l'allégresse et l'amour,
Dans leurs rangs paternels me placer à mon tour.
Je renaîtrai brillant de gloire et de jeunesse (*).

(*) Voir le texte, dans l'original, de ce couplet et du précédent, trop longs, tous les deux, pour être rapportés ici.

Certes ! il n'y a ici plus de voile, plus d'interprétation à faire ; la conviction est entière et éclatante, et ceux qui, comme nous, professent ces doctrines consolantes, les verront avec joie appuyées sur des preuves aussi solennelles et tellement incontestables.

Nous n'avons pas la qualité nécessaire, celle du sacerdoce, pour entreprendre d'expliquer la portion théologique de cet ouvrage. Nous nous contenterons de dire que la patience de Job, que sa soumission au Seigneur, sont choses reconnues et incontestées. Il n'y a pas de rabbin, de saint père, de commentateur des livres saints, n'importe sa communion, qui n'ait parlé de ce saint personnage, qui n'ait fait son éloge, et qui n'ait voulu nous le donner comme un modèle à suivre et un exemple à méditer. Quant à nous, qui craignons d'avoir entrepris une tâche au-dessus de nos forces, nous ne sommes rassuré que par notre pleine certitude que si nous avons erré ou mal fait, c'est contre notre vœu. Nous soumettons humblement notre travail à l'autorité compétente, acceptant à l'avance tout ce qu'il nous sera ordonné de faire ou de croire. Nous prions aussi le lecteur de nous pardonner la longueur de cette préface, et d'être bien persuadé qu'*à nous aussi*, *le temps d'abord*, *et puis la science*, *ont manqué pour la rendre plus courte*.

Baron DE LAMOTHE LANGON.

4 Juin 1847.

LE

LIVRE DE JOB.



LE

LIVRE DE JOB.

CHAPITRE Ier.

DANS la terre de Hus [1] simple de cœur vivait
Un homme appelé Job [2], cher à Dieu qu'il servait.
Trois filles et sept fils lui devaient la naissance [3] ;
De nombreux serviteurs attestaient sa puissance ;
Il possédait des champs, des vignes, des hameaux.
Cinq cents paires de bœufs, trois fois mille chameaux,
Et sept mille brebis avec cinq cents ânesses [4],
De cet homme de bien composaient les richesses.

Il était respecté des peuples d'Orient [5].

Or, les sept fils de Job allaient se conviant
Tour à tour, et, suivant les coutumes antiques,
Invitaient leurs trois sœurs à ces repas rustiques ;
Ils mangeaient, ils buvaient, et les doux entretiens
De leur franche amitié resserraient les liens.
Lorsque de ces repas la fin de la semaine [6]
Voyait se dénouer la fraternelle chaîne,
Job, dès le point du jour, dans son cœur paternel
Au nom de ses enfants implorait l'Eternel :
Car déjà mes enfants, sans le savoir peut-être,
Ont offensé le Dieu, notre souverain maître.

Il disait, et songeant à les purifier,
Pour sa jeune famille allait sacrifier [7].
Et c'est ainsi que Job, durant toute l'année,
Par ces devoirs pieux ouvrant chaque journée,
Méritait que le Ciel touché de sa ferveur
Lui versât de ses dons l'abondante faveur.

Un jour, Dieu vit Satan[8] mêlé parmi les anges
Qui, la harpe à la main, célébraient ses louanges,
Et s'adressant à lui : Qui t'amène en ces lieux ?
D'où viens-tu ? lui dit-il. — Maître absolu des cieux,
Je viens, répond Satan, de parcourir le monde.

— Eh bien ! en poursuivant ta course vagabonde,
Tes yeux ont-ils vu Job, qui, fidèle à ma loi,
Fait le bien, fuit le mal, n'aime et ne sert que moi ?

— Peut-il ne pas t'aimer ? A ses vœux tout succède.
Il te doit ses troupeaux et les biens qu'il possède.
Ses œuvres, ses desseins, tu les bénis toujours,
Et comme d'un rempart tu protéges ses jours.
Mais retire de lui ta divine assistance ;
Il maudira bientôt toi-même, et l'existence[9] !

— Va donc! Va ! mais sur lui ne porte point la main....
Et Satan de la terre a repris le chemin.

Voilà que près de Job, arrivant hors d'haleine,
Un serviteur lui dit : Ce matin, dans la plaine,
L'avide Sabéen [10], tout à coup descendu,
A l'heure du labour, sur tes bœufs a fondu,
Les a tous enlevés, et, pour comble d'offense,
Immolé par le fer tous les tiens sans défense.
Moi seul je leur survis, et viens avec douleur,
Maître, te raconter cet étrange malheur.

Un second serviteur paraît et dit : La foudre
A réduit tes moutons et leurs gardiens en poudre.
Moi seul je leur survis, et viens avec douleur,
Maître, te raconter cet étrange malheur.

Un nouveau messager en arrivant s'écrie :
A peine le soleil éclairait la prairie,
Sur trois rangs, accourus pour aggraver nos maux,
J'ai vu les Chaldéens [11] enlever tes chameaux ;
Les guides désarmés, qu'ils sont venus surprendre,
Ont péri par le fer en voulant se défendre.

Moi seul je leur survis, et viens avec douleur,
Maître, te raconter cet étrange malheur.

Un dernier serviteur accourt glacé de crainte,
Et porte au cœur de Job la plus terrible atteinte :

Chez l'aîné de tes fils, ses frères et ses sœurs
Savouraient d'un festin les tranquilles douceurs,
Et tandis qu'ils mangeaient et buvaient, pleins de joie,
Sur des ailes de feu, qu'à grand bruit il déploie,
Le Simoun [12], tout à coup, s'élançant du désert,
Souffle..... par ses efforts le toit s'est entr'ouvert;
Tes enfants, écrasés sous la maison qui tombe,
Avec leurs serviteurs descendent dans la tombe.
Moi seul je leur survis, et viens avec douleur,
Maître, te raconter cet étrange malheur.

A ces affreux récits, plein d'une horreur soudaine,
Job demeure immobile et respirant à peine;

Mais il pousse bientôt de longs gémissements,
Pleure et met en lambeaux ses riches vêtements;
Il a rasé sa tête, et tombant sur le sable,
Il adore le Dieu, lui seul impérissable [13].

Nu, j'ai quitté le sein qui me donna le jour,
Et nu, je descendrai dans mon dernier séjour.
Dieu m'a donné mes biens, et Dieu me les retire;
Il fait ce qui lui plaît, et je dois y souscrire.
C'est à nous de vouloir alors qu'il a voulu;
Gardons-nous d'accuser son pouvoir absolu;
Que son nom soit béni du couchant à l'aurore!

Ainsi Job en son cœur ne péchait pas encore,
Et nul murmure ingrat, par la douleur dicté,
N'offensa du Très-Haut la sainte autorité.

CHAPITRE II.



DIEU vit encor Satan mêlé parmi les anges
Qui, la harpe à la main, célébraient ses louanges,
Et s'adressant à lui : Qui t'amène en ces lieux?
D'où viens-tu? lui dit-il.—Maître absolu des cieux[1],
Je viens, répond Satan, de parcourir le monde.

— Eh bien! en poursuivant ta course vagabonde[14],
Tes yeux ont-ils vu Job, qui souffre en ce moment,
Sans l'avoir mérité, le plus dur traitement,
Et qui de mes décrets respectant le mystère,
Simple de cœur, n'a point son égal sur la terre?

— L'homme peut supporter la perte de ses biens,
Mais il tient à ses jours par de plus forts liens.
Frappe Job dans sa chair, et j'ose te prédire
Qu'il ne tardera pas lui-même à te maudire.

— De ta haine envers lui, va donc, poursuis le cours;
Étends sur lui ta main, mais respecte ses jours.

Satan part, et rempli d'une infernale joie,
Sur le malheureux Job sa fureur se déploie;
D'une lèpre hideuse il le couvre à l'instant.
Sous le poids des douleurs écrasé, haletant,
Job se traîne et s'assied sur un fumier immonde;
Là, cadavre vivant et vil rebut du monde,
Il veille pour souffrir!.... Ses yeux sanglants, hagards,
Dans un orbite affreux roulent d'affreux regards;
Et d'un débris d'argile en tremblant il nettoie
Les sillons de sa plaie aux vers rongeurs en proie,
Quand sa femme s'approche et l'insulte en ces mots:

Homme simple! Il n'est point de remède à tes maux;

Meurs !... et maudis avant le Dieu qui t'abandonne[15].

—C'est à moi de souffrir puisque ce Dieu l'ordonne,
Dit Job. A ce propos tenu hors de saison,
Je reconnais la femme et son peu de raison.
Dieu me reprend les biens qu'il me donna lui-même ;
Il fait ce qui lui plaît !.. S'il me châtie, il m'aime.
Les biens comme les maux découlent de ses mains,
Et je ne juge pas l'arbitre des humains ;
Son serviteur toujours le bénit et l'adore.

Ainsi Job en son cœur ne péchait pas encore.

Au bruit de son malheur dans l'Orient semé,
Trois illustres vieillards, dont il était aimé,
Eliphas, et Baldad, et Sophar, ont sur l'heure
Quitté pour le revoir leur lointaine demeure[16] ;
Théman, Suhs, Nahamat[17], aux Chaldéens soumis,
Ont vu sous leur soleil naître les trois amis.

Ils arrivent !..... De Job la profonde détresse
D'un sentiment d'horreur les saisit et les presse.
Dès qu'ils ont aperçu ses traits défigurés,
Jusques au fond du cœur ils se sentent navrés.
Ils poussent un grand cri !.. de leurs chameaux descendent,
Pour lui rendre les soins que ses malheurs attendent.
De cendre à son aspect ils souillent leurs cheveux,
Déchirent leurs habits, les dispersent loin d'eux.
Des angoisses de Job voyant la violence,
Sept nuits, sept jours entiers, ils gardent le silence,
Et durant tout ce temps, sur le sable étendus,
Leurs pleurs aux pleurs de Job se mêlent confondus.

CHAPITRE III.



Job alors, surmontant le mal qui le consume,
De son cœur, en ces mots, épanche l'amertume :

Maudit soit à jamais le jour infortuné
Où chacun a pu dire : un faible enfant est né!
Que jamais dans le mois il ne trouve sa place!
Que dans tout l'univers son souvenir s'efface!
Qu'il meure retranché du nombre de ces jours
Que le cercle des ans nous ramène en son cours [18] !
Sans cesse enveloppé de nuages funèbres,
Qu'il s'engloutisse au fond de leurs vastes ténèbres!

Que le maître du monde assis au haut des cieux
Lui-même avec mépris en détourne les yeux!
Dans son premier néant tout entier qu'il retombe,
Lui, déplorable auteur des maux où je succombe!
Oui, maudit soit encor le jour que j'ai reçu!
Que cette nuit fatale où ma mère a conçu,
Ne puisse jamais voir les tremblantes étoiles
Pénétrer de leurs feux l'épaisseur de ses voiles!
Que l'astre, du matin brillant avant-coureur,
N'en dissipe jamais l'épouvantable horreur,
Et qu'enfin cette nuit à jamais détestée
Parmi toutes les nuits cesse d'être comptée!

Aux flancs qui m'ont porté que n'ai-je sans douleur
Séché comme le fruit avorté dans sa fleur!
Pourquoi, dans les tourments s'il faut que je périsse,
Ai-je au berceau sucé le lait de ma nourrice?
Hélas! et par ma mère en naissant caressé,
Pourquoi sur ses genoux me suis-je vu bercé [19]?

Ou, si mes yeux devaient s'ouvrir à la lumière,
Que n'ai-je en les ouvrant refermé ma paupière?
Je dormirais tranquille au milieu des tombeaux,
Où veillent pour les morts de lugubres flambeaux,
A côté de ces rois que l'Orient admire,
Qu'embaument au sépulcre et l'encens et la myrrhe [20],
Et sans avoir connu la vie et ses regrets,
Dans la paix du Seigneur je me reposerais!

Oui, c'est dans le cercueil, dont l'ombre nous protége,
Que l'homme de ses maux fuit le hideux cortége;
Là que s'anéantit la vanité des grands;
Que l'équitable mort nivelle tous les rangs;
Là, plus de châtiments! plus de lourdes entraves!
Transfuges de leurs fers, là, cessent d'être esclaves
Ceux qui, dans leur sommeil par un maître troublés,
Aux plus rudes travaux se voyaient rappelés.
Pourquoi donc cette vie, aux larmes condamnée,
A l'homme misérable a-t-elle été donnée?

Trompé dans tous ses vœux, il demande la mort;
Il l'appelle à grands cris, et d'un constant effort
Il cherche à découvrir cette mort salutaire,
Comme on cherche un trésor dans le sein de la terre.
Mais en vain je l'implore, et le jour, et la nuit.
Loin d'apaiser mes maux, le sommeil qui me fuit
Me livre sans relâche à leurs vives étreintes.
La voix des grandes eaux ne couvre point mes plaintes.
Qu'ai-je donc fait, hélas! pour mériter mon deuil?
Les richesses jamais n'ont enflé mon orgueil.
Au pauvre voyageur, m'adressant sa prière,
Ai-je fermé jamais la tente hospitalière?
L'indigent m'approchait de tristesse accablé;
Il venait malheureux.... et partait consolé.
Ma foi jusqu'à ce jour ne s'est point démentie.
J'ai vécu dans la crainte et dans la modestie.
Cependant, par son bras sans relâche frappé,
Des ténèbres de Dieu je marche enveloppé,
Et, sans guide, suivant une route inconnue,
J'attends que de la mort l'heure enfin soit venue.

CHAPITRE IV.



Eliphas de Théman prend la parole et dit :

Du discours que j'entends je demeure interdit.
Eh ! comment en effet l'écouter et se taire ?
Je n'y retrouve pas ton ferme caractère.
Qu'est devenu celui dont les pieux conseils
A toutes les vertus instruisaient ses pareils,
Et qui fortifiait par sa haute sagesse
Tous ceux dont les genoux ployaient sous leur faiblesse ?
Où donc est cette ardeur ? Où donc est cette foi
Que dans tout l'Orient on admirait en toi ?

A peine le Seigneur te frappe de sa plaie,
Que déjà ton courage et chancelle et s'effraie !
Dis-moi, vis-tu jamais périr les innocents,
Ni les cœurs droits brisés sous l'effort des puissants ?
Vois plutôt que toujours succombe l'injustice.
Il faut que tôt ou tard le Ciel l'anéantisse.
Ceux qui sèment les maux en recueillent les fruits ;
Par le souffle de Dieu renversés et détruits,
Ils disparaissent tous au fort de la tempête
Que les iniquités amassent sur leur tête.
La lionne au désert a vu, dans un moment,
S'éteindre de sa voix le fier rugissement,
Et languir sans retour ses forces épuisées.
Les jeunes lionceaux ont vu leurs dents brisées,
Et le tigre a péri, quand la biche et le daim
Par une prompte fuite ont su tromper sa faim.

Ecoute : une parole en secret me fut dite ;
Son souvenir encor rend mon âme interdite.

Une nuit..... je dormais, non de ce doux sommeil
Prolongé jusqu'à l'heure où renaît le soleil,
Mais de ce lourd repos, où notre âme affaissée
Sous des rêves affreux se débat oppressée.
Enfin, j'ouvris les yeux, et vis, en frémissant,
Vers ma couche un esprit dans l'ombre s'avançant[21] !...
Il grandissait !!! D'horreur mes cheveux se dressèrent !
Mes os furent émus ! mes membres se glacèrent !..
Le spectre cependant, auteur de mon effroi,
Immobile, debout, se tenait devant moi.
Je ne connaissais pas les traits de son visage;
Et lorsque de mes sens je reprenais l'usage,
J'entendis une voix, comme un souffle léger[22],
Qui disait : Le mortel est-il fait pour juger
Celui qui, dans ses mains renfermant tous les mondes,
Rendit du noir chaos les ténèbres fécondes,
Et sema de soleils l'espace radieux ?
Qui pourrait se flatter d'être pur à ses yeux,
Lorsque lui-même a vu les anges de lumière
Altérer dans le ciel leur pureté première[23]?

Vivant à peine un jour de trouble et de pitié,
Un jour dont les chagrins remplissent la moitié,
Jouet du vain orgueil qui l'aveugle et l'égare,
L'insensé dans son cœur au Très-Haut se compare;
Il veut de ses desseins sonder la profondeur :
Loin de s'anéantir devant tant de grandeur,
Il lève un front superbe; et, sous un toit de boue,
Comme lui périssable et dont le vent se joue,
Il se proclame roi de ce vaste univers,
Aux portes du sépulcre où l'attendent les vers !
Ceux qui partageront une telle démence
Ne pourront du Seigneur espérer la clémence;
Tous du soir au matin seront exterminés :
Leurs enfants par le Ciel mourront abandonnés;
Car, durant une vie ingrate et criminelle,
Ils n'ont point reconnu la sagesse éternelle.

CHAPITRE V.



Si nul de nous ne peut répondre à ton discours,
Job, de quelqu'un des Saints[24] implore le secours.
Tous les faibles esprits périssent par l'envie.
Par son propre courroux l'insensé perd la vie;
Sur sa molle racine il se croit assuré;
Mais je maudis l'éclat dont il est entouré!
Il bâtit sur le sable, et le torrent qui passe
De sa riche maison ne laisse aucune trace;
Ses fils seront foulés sous les pieds des passants,
Et, pour s'en dégager, ils seront impuissants.

Jusques en sa maison, des étrangers avides
Fondent, pillent ses grains, et laissent les murs vides.
Ceux que presse toujours l'ardente soif de l'or,
Viendront, pour l'étancher, boire dans son trésor;
Par l'ordre exprès du Ciel il deviendra la proie
Du guerrier l'attaquant dans sa force et sa joie.

Rien n'a lieu sans sujet!.. La terre ne fait pas
Éclore tous les maux qui germent sous nos pas.
Il est une sagesse immuable et profonde,
Qui règle les emplois des habitants du monde.
Au travail en naissant l'homme fut condamné,
Comme à voler dans l'air l'oiseau fut destiné.
C'est pourquoi, plein d'espoir, ma prière fervente
Implore du Très-Haut la majesté vivante.
Sur la création veillant de toutes parts,
Il domine les cieux et leurs mondes épars;
La pluie à son vouloir s'échappe des nuages,
De l'univers entier fertilise les plages,

Et redonnant la vie à la verdure, aux fleurs,
D'une teinte plus vive anime leurs couleurs.
Le Très-Haut des pervers dissipe les pensées;
Il réduit au néant leurs œuvres commencées.
Ainsi, c'est donc à lui que j'adresse mes vœux,
Qu'en son sein paternel j'épanche mes aveux.
Il guérit tous les maux, fortifie et console
Le mortel vertueux qui croit à sa parole,
Confond les vains projets, les désirs insensés,
Et relève tous ceux qui se sont abaissés.
Parfois même, du sage égarant la sagesse,
Il le livre au conseil de sa propre faiblesse;
Et le sage, au milieu d'une profonde nuit,
S'avance en tâtonnant dans la route qu'il suit.
Mais Dieu, sur l'homme juste et qui cherche à lui plaire,
Jette du haut des cieux un regard tutélaire.
Il prête à sa misère un secourable appui;
L'iniquité jamais ne prévaudra sur lui;
Il forcera l'envie et la haine au silence:
Il sera respecté du glaive et de la lance.

Le long de son chemin, amassés sous ses pas,
Les cailloux les plus durs ne le blesseront pas.
S'il faut que par six fois sa peine s'accomplisse,
Le septième verra la fin de son supplice[25],
Et loin de l'assaillir, les monstres des forêts
Fuiront épouvantés dans leurs antres secrets.

Dieu n'en aime pas moins le mortel qu'il afflige,
Lui seul peut mettre un terme aux peines qu'il inflige;
Sa main fait la blessure, et sa main la guérit.
Heureux qui sans se plaindre à son arrêt souscrit!
Maintenant tu gémis; dans sa rage implacable,
Le mal dompte ton âme et de son poids l'accable!
Quoique l'adversité succède à ton bonheur,
Ne désespère point, car bientôt le Seigneur
Fera luire à tes yeux, voilés par la souffrance,
Le jour de la justice et de la délivrance,
Et t'accordant le prix que mérite ta foi,
Un meilleur avenir commencera pour toi.

Tandis que la famine, et la peste, et la guerre,
Uniront leurs fléaux pour ravager la terre;
Que la mort fauchera, comme l'herbe des prés,
Les peuples tour à tour à ses fureurs livrés;
Au sein de ta maison, une sage prudence
Entretiendra toujours la paix et l'abondance.
Dans la tombe, où chacun doit descendre à son tour,
De tes vertus paré, tu descendras un jour;
Pareil au pur froment recueilli sur la terre,
Et que le laboureur dans ses silos resserre[26],
Tu verras de tes fils prospérer les enfants,
Tes grains à pleins boisseaux mesurés tous les ans,
Et de tes champs encor les limites s'étendre!....
Garde-toi d'oublier ce que tu viens d'entendre,
Et des sages conseils, par ma bouche dictés,
Repasse en ton esprit toutes les vérités.



CHAPITRE VI.



Job, tout à coup, rompant un douloureux silence ,
Répondit : Plût au Ciel que dans une balance
On pesât mes péchés, et mes chagrins amers !
Ces derniers, aussi lourds que les sables des mers,
L'emporteraient bientôt par leur poids et leur nombre.
De moi-même aujourd'hui je ne suis plus que l'ombre!
Des flèches du Très-Haut incessamment percé,
En butte à sa rigueur, de son sein repoussé,
J'entends, durant mes nuits de veille et de misère,
Gronder autour de moi le vent de sa colère.

Tous ceux qui m'approchaient au temps de mon bonheur
Ont fui le malheureux oublié du Seigneur;
Tous, frappés à la fois d'une horreur imprévue,
De mon aspect hideux ont détourné la vue [27].

Voilà pourquoi des pleurs se mêlent à mes cris;
Pourquoi le désespoir égare mes esprits.
L'onagre a-t-il crié, quand la faim qu'il éprouve
Se repaît au désert de l'herbe qu'il y trouve [28]?
Le bœuf a-t-il mugi, pressé par le besoin,
Quand son auge est remplie et de paille et de foin?
Vit-on jamais quelqu'un choisir pour nourriture
Une fétide chair qui tombe en pourriture,
Et préférer sans goût quelque fade aliment,
Que n'assaisonne pas le sel, ou le piment?
Moi, pour me soutenir, avec horreur je mange
Les débris des festins ramassés dans la fange.

Puisse le Ciel, sensible à mes vœux pénitents,
Accorder à mes maux le seul prix que j'attends!

Voici mon seul espoir, mon unique prière :
Qu'il frappe!... que son bras me réduise en poussière!
Ainsi qu'on voit tomber, sous le tranchant du fer,
Un chêne dont l'orgueil semblait insulter l'air.
Mais que d'autres revers s'amassent sur ma tête,
Mais qu'à les redoubler le Dieu jaloux s'apprête,
Il ne me verra point accuser ses desseins,
Ni murmurer jamais contre le Saint des Saints.
Pour lutter avec lui dans la même carrière,
Mon corps n'est pas de bronze et ma force de pierre.
A quel supplice affreux me vois-je condamné !
Par mes propres amis je suis abandonné!
Loin de verser le baume attendu par ma plaie,
A l'irriter encor leur cruauté s'essaie.
J'ai vu de mes parents la foule s'écouler,
Comme on voit un torrent dans la plaine rouler.
Ceux qui craignent la bise et la blanche gelée,
Périront au printemps, lorsque, dans la vallée,
La neige et les frimas, par la chaleur fondus,
Seront de la colline en ruisseaux descendus.

Ceux qui de ces rochers n'ont pu gagner la cîme,
Par les flots entraînés rouleront dans l'abîme;
Sur le vide traînant leurs pas embarrassés,
Ils périront encor, ceux qui, trop empressés,
De Seba, de Théman, parcourent les rivages,
Sans avoir attendu la fin de ces ravages [29].

Ceux dont le cœur est froid, ceux qui n'ont point frémi
A l'aspect des tourments que souffre leur ami,
Ne sont point élevés dans l'amour ni la crainte
Du Dieu qu'on voit toujours accessible à la plainte.
Je vous ai crus longtemps des amis éprouvés!
A peine dans ces lieux êtes-vous arrivés,
Que déjà mon aspect vous lasse et vous rebute;
Au plus grand des malheurs vous me voyez en butte,
Et vous fermez l'oreille à mes cris douloureux!
Que de grâces je dois à vos soins généreux!
N'êtes-vous donc venus du bord qui vous vit naître,
Que pour m'humilier, pour me faire connaître

Qu'il est de froids mortels dont la fausse amitié,
Plus que l'indifférence, est sourde à la pitié !
Pour me dédommager de mon riche héritage,
Vous ai-je de vos biens demandé le partage ?
Contre la main des forts qui pèse sur mes jours
M'a-t-on vu réclamer vos utiles secours?
Du Dieu que je chéris quand le courroux m'opprime,
Je souffre et je me plains ! à vos yeux est-ce un crime?
Eh ! n'ai-je pas le droit d'offrir à vos regards
Les blessures d'un cœur saignant de toutes parts?
Si je suis ignorant, c'est à vous de m'instruire ;
Par vos sages leçons tâchez de me conduire
Au chemin du savoir et de la vérité.
Montrez-moi jusque là moins de sévérité,
Et sans frapper les airs de vos paroles vaines,
Loin de les aggraver adoucissez mes peines.
Qu'ai-je dit, en effet, qui puisse mériter
Le mépris qu'envers moi vous faites éclater?
Ma langue, un seul moment ingrate au Dieu suprême,
A-t-elle à ma folie ajouté le blasphème ?

Quoique son bras puissant sur moi soit étendu,
Dans l'abîme des maux, où je suis descendu,
Je ne l'accuse pas ; votre inutile rage
Prodigue vainement le reproche et l'outrage [30].



CHAPITRE VII.



La vie est un combat contre l'adversité.
Oui, l'homme obéissant à la nécessité,
Aux approches du soir, vient, tel qu'un mercenaire,
Toucher de son travail le pécule ordinaire.
Il retourne à son toit, sur un grabat s'étend,
Et goûte le repos que sa fatigue attend.
Tel qu'un esclave, las de son pénible ouvrage,
Cherche d'un bois prochain le silence et l'ombrage;
Tel, brisé de douleurs, et le jour, et la nuit,
Je cherche un doux repos qui sans cesse me fuit.

Toute espérance meurt dans mon âme inquiète !
Comme le tisserand, armé de sa navette,
Met en œuvre le lin dont il tranche le fil [51],
Hélas ! ainsi j'ai vu sur la terre d'exil
La trame de mes jours par le Seigneur tranchée,
Et la lèpre courir sur ma peau desséchée.
Si je gagne mon lit, espérant y trouver
Un sommeil dont le Ciel s'obstine à me priver,
Alors un faible espoir dans mon cœur semble naître,
Et je me dis : mon lit me calmera peut-être ;
Mais, loin qu'un seul instant mes maux soient adoucis,
Il me livre sans trêve à de nouveaux soucis.
D'horribles visions, des fantômes livides,
Transfuges de la mort ! de mes terreurs avides !
Sur ma couche penchés viennent tous m'assaillir,
Et jusque dans mes os je me sens tressaillir [52] !

Par l'espoir du pardon si longtemps abusée,
Ma longue patience enfin s'est épuisée,

Dieu tout puissant, par qui je fus seul animé,
Quel est mon crime enfin pour m'avoir renfermé
Dans l'étroite prison étouffant mon haleine?
Suis-je donc une mer? ou suis-je une baleine?
L'une, de qui les monts ceignent les flancs pressés;
L'autre, toujours captive entre les flots glacés [33].

Oui, désormais sans biens, sans amis, sans demeure,
Il me faut dans les pleurs attendre que je meure.
Comme un tigre affamé, de ses griffes de fer
Le mal brise mes os et fait crier ma chair.
Dans mes veines mon sang court et se précipite.
Il s'embrase!... mon cœur sous ses bouillons palpite.
D'ulcères dévorants mon corps est sillonné;
Autour de moi s'exhale un air empoisonné,
Et je rampe captif dans ma prison d'argile,
De la main du Très-Haut l'œuvre la plus fragile.
Tel qu'un nuage fuit balayé par les vents :
Tel l'homme, retranché du nombre des vivants,

De la mort, douce au juste, au seul méchant funeste,
Ne remonte jamais à la clarté céleste ;
Car des chaînes d'airain retiennent au tombeau
Tous ceux pour qui la vie a soufflé son flambeau.
Dégagé sans retour des humaines entraves,
Il ne grossira plus le nombre des esclaves,
Ne visitera plus les lieux où, si longtemps,
Dans la paix et la joie ont coulé ses instants [54].

Pour moi plus d'avenir! pour moi plus d'espérance!
Souvenez-vous, Seigneur! que, malgré ma souffrance,
Et sous le poids des jours que je compte à regret,
Mes lèvres n'ont jamais condamné votre arrêt.
Ne daignerez-vous pas, sensible à ma détresse,
Rejeter loin de moi le fardeau qui m'oppresse?
Sans doute j'ai failli!... j'ai pu, sans le savoir,
Envers le Créateur sortir de mon devoir.
Mais est-il des péchés que le remords n'efface?
Que ce remords vous touche et qu'il vous satisfasse!

Souffrez du moins, souffrez que de mon châtiment
Je puisse en liberté respirer un moment.
Qu'est l'homme à vos regards? vous voyez sa détresse:
Se peut-il qu'à son sort votre cœur s'intéresse?
Lui que dès le matin vous venez visiter,
Pour l'éprouver le soir avant de le quitter.

O mon divin Sauveur! ô vous que je révère,
Ne me poursuivez pas de ce regard sévère[35].
Du reste des humains vous m'avez séparé;
A moi-même odieux, de tourments déchiré,
Depuis assez longtemps je languis et je traîne
De mes jours détestés l'insupportable chaîne.
Pardonnez-moi, Seigneur! ah! pour vous implorer,
Que suis-je devant vous? et comment espérer
Que, jusqu'au pied du trône éclatant de lumière,
Du sein de mon néant s'élève ma prière?
Si rien ne peut changer mon déplorable sort,
Comme un dernier bienfait envoyez-moi la mort;

Il est temps qu'au cercueil confiant ma dépouille,
Je cesse d'habiter la terre que je souille,
Et que sur cette terre, où je n'ai fait qu'un pas,
Seigneur ! demain vos yeux ne me retrouvent pas.



CHAPITRE VIII.



BALDAD répond à Job : Quel est donc ce langage ?
A me parler ainsi quel motif vous engage ?
Vos paroles ne sont qu'un vent impétueux.
Dieu punit-il jamais le mortel vertueux ?
Et, quand même les fils, espoir de votre race [56],
Auraient du Tout-Puissant encouru la disgrâce,
Il leur pardonnera, si, vers lui s'élevant,
Votre prière part d'un cœur simple et fervent.
Le Dieu juste... peut-il renverser la justice ?
Et, quoique son courroux sur vous s'appesantisse,

Il vous accordera son généreux secours,
Et sensible à vos maux, en finira le cours.
La paix, de votre toit quelque temps exilée,
Y rentrera bientôt par ses soins rappelée,
Et les biens, les troupeaux, qui vous seront rendus,
Surpasseront tous ceux que vous avez perdus.
Interrogez les temps, et que votre mémoire
De vos premiers aïeux se rappelle l'histoire!
Comme nous sur la terre ils n'ont fait que passer.
La vie est un chemin rapide à traverser;
Elle fuit comme l'ombre, ou comme un léger songe.
Pour dissiper le trouble où votre âme se plonge,
Si du sein du sépulcre, un moment échappés,
Ils s'offraient à vos yeux d'étonnement frappés,
Vos aïeux vous diraient ce que je viens de dire;
Jusqu'au fond de leur cœur vos regards pourraient lire;
Ils vous découvriraient leurs secrets sentiments;
Ils vous annonceraient la fin de vos tourments;
Dans la bouche des morts il n'est point de mensonge [37]

Le jonc, dont la racine au fond de l'eau s'allonge,

Périrait avant peu, de la fraîcheur privé,
Si par une eau limpide il n'était abreuvé.
De l'hypocrite ainsi finira l'espérance ;
Il perdra tout à coup sa frivole assurance,
Plus faible que les fils, réseaux inaperçus,
Que sous les toits déserts l'araignée a tissus.
Et puisqu'il méconnaît la volonté suprême,
Son front sera marqué du sceau de l'anathème.
Il croit en sa maison trouver un ferme appui,
Mais sa maison s'ébranle et s'écroule sur lui.
Sitôt que le soleil a chassé la froidure,
La plante à nos regards étale sa verdure ;
Du milieu des cailloux sa tige se levant,
Croît, et se multiplie, et flotte au gré du vent ;
On l'arrache !... Soudain le sol qui la vit naître
Et qui la chérissait, ne peut la reconnaître.
Voilà comment finit l'hypocrite insensé [38] ;
Il meurt, et par un autre il sera remplacé.
Mais Dieu protégera le sage qui l'honore,
Dont le cœur simple et droit incessamment l'adore,

Et le méchant par lui sera seul rejeté.
Quand reviendra le jour de la prospérité,
Le jour, que dès longtemps appelaient vos prières,
Quand les pleurs cesseront de mouiller vos paupières,
Et quand d'un chant joyeux d'espérance et d'amour
Vous aurez salué l'aurore de ce jour ;
Jusqu'en votre maison, maintenant délaissée,
Vous verrez accourir une foule empressée
Qui viendra partager votre festin du soir,
Fêter votre allégresse et près de vous s'asseoir ;
Car telle est des mortels la commune faiblesse,
Que des revers d'autrui le seul aspect les blesse !



CHAPITRE IX.



— Oui, je sais comme vous, que fût-il sans défaut,
Jamais l'homme n'est juste au regard du Très-Haut.
Eh ! que répondrait-il dans sa frayeur extrême,
S'il était accusé par le juge suprême?
Dieu seul est sage et grand. Nul ne peut concevoir
De l'ouvrier divin la force et le pouvoir.
Le secret des travaux de sa magnificence
Échappera toujours à notre connaissance.
Il ordonne au soleil de ne point se lever,
Et le monde surpris du jour se voit priver.

Qu'il dise un mot; soudain les ombres s'éclaircissent;
Il marche sur les flots, et les flots se durcissent.
Des flancs de la tempête il fait jaillir l'éclair;
Le tonnerre l'entend.... gronde et roule dans l'air.
Du brillant Orion, des Hyades, de l'Ourse [39],
Des astres du Midi sa main trace la course [40],
Trouble, ou calme, à son gré, les divers éléments,
Et la terre s'ébranle à ses commandements.

Comme on voit le bélier secouer les murailles,
Ainsi Dieu la secoue!... il brise ses entrailles!...
Et sur un bord lointain qui ne les vit jamais,
Transporte, à leur insu, les monts aux blancs sommets!

Voilà le Dieu du ciel, et contre sa puissance
Notre unique refuge est dans l'obéissance.
A tout ce qui respire il impose des lois;
Sous leurs dais orgueilleux il fait pâlir les rois,

Et telle est envers lui ma légitime crainte,
Que s'il daignait un jour, exorable à ma plainte,
De mes péchés nombreux m'accorder le pardon,
Je me croirais toujours dans le même abandon.
Car il peut m'entourer de nouvelles alarmes,
Multiplier mes maux, m'abreuver de mes larmes,
Et ne me retirer de l'abîme où je suis,
Que pour m'y replonger avec tous mes ennuis.
Si dans ses jugements il me trouve coupable,
De me justifier serai-je donc capable?
Ah! devant son regard terrible et courroucé,
Je resterais sans voix, immobile et glacé.
Eh! que suis-je en effet, moi, faible créature,
Auprès du Souverain de toute la nature,
Par qui tout est réglé, par qui tout est conduit,
Et qui tient sous le sceau les astres de la nuit[41]!
Son nom seul prononcé suffit pour me confondre;
S'il veut m'interroger, que pourrai-je répondre?
Tranquille à son aspect, lui dirai-je : Pourquoi
Votre invisible bras a-t-il pesé sur moi?

Quel crime ai-je commis? Non, tant d'audace encore
N'entre point dans mon cœur, et du Dieu que j'implore,
Si l'oreille à mes cris veut toujours se fermer,
S'il cherche à me punir, comment le désarmer?
J'ai besoin de pardon! mais, pour que je l'obtienne,
Est-il une puissance au-dessus de la sienne?
Lorsqu'en vil criminel Dieu prétend me traiter,
Quel juge sur la terre oserait m'acquitter?
Si j'ose lui parler du malheur qui me touche,
Je me condamnerais moi-même par ma bouche,
Et de tous mes péchés déroulant le tableau,
Je livrerais ma vie à quelque autre fléau.

Quand je me dis : cessons une inutile plainte!
D'une vive douleur je sens mon âme atteinte;
Mon visage pâlit.... car sur tous mes péchés
Vos yeux incessamment se tiennent attachés.
Non, vous ne couvrez point d'un voile d'indulgence
Les fautes que poursuit votre juste vengeance.

Faut-il après cela que de cruels amis
Me traitent en méchant à vos lois insoumis ?

Quand pour me dégager de souillures immondes,
Mon corps de tout un fleuve épuiserait les ondes,
Et pourrait de la neige égaler la blancheur,
Je resterais impur, misérable pécheur [12] !
Mes fautes, je le sais, allument sa colère,
Et, pour tout dire enfin, j'ai cessé de lui plaire.
Mon amour, mon respect, ma constance, ma foi,
Lui fourniraient encor des armes contre moi.
Ma ferveur cependant ne s'est point assoupie ;
Je n'ai point partagé les erreurs de l'impie.
Pourquoi me vois-je donc de tous abandonné ?
Sur la terre de pleurs tout fuit l'infortuné.
Contre ses oppresseurs il reste sans défense ;
Sa douleur même irrite et devient une offense.

Assailli chaque jour par des tourments nouveaux,
Je ne sais plus compter le nombre de mes maux.

Ils sont venus sur moi fondre comme une armée.
A l'espoir, sans retour, mon âme s'est fermée,
Et lorsqu'injustement je me vois accuser,
Hélas! en ma faveur nul ne veut déposer!
Si je suis criminel, que mon Dieu me punisse!...
Si je suis innocent, que ma peine finisse!
Que j'apprenne du moins pour quelle impiété
S'appesantit sur moi l'inflexible équité.
Malgré moi, dans mon cœur un penser trop funeste
S'élève, me poursuit.... car, enfin, tout m'atteste
Que Dieu, dans ses décrets d'un voile épais couverts,
Afflige également le juste et le pervers.
Contre ses jugements n'est-il aucun refuge?
Au Midi comme au Nord, je cherche en vain mon juge.
Si vers lui je m'avance, il évite mes pas;
S'il vient jusques à moi, je ne l'aperçois pas.

Mes jours ont disparu, plus rapides encore
Que le prompt messager qui part avant l'aurore,

Qu'un vaisseau plein de fruits par les vents emporté [43],
Ou que le vol de l'aigle en sa vélocité.

Dieu puissant!... révoquez la terrible sentence
Qui pèse sur ma vie et brise ma constance!
Faites luire à mes yeux le beau jour, où j'irai,
Des terrestres liens à jamais délivré,
Et respirant enfin de ma longue souffrance,
Me coucher dans la mort, ma plus chère espérance.



CHAPITRE X.

Non, de mon désespoir je ne peux triompher !
Le cri de ma douleur, je ne puis l'étouffer !
Eh bien ! las de subir une dure contrainte,
Devant mes ennemis j'épancherai ma plainte,
L'amertume d'un cœur aussi droit qu'innocent...
Je parlerai !... je veux parler au Tout-Puissant[44] !
Je lui dirai : Pourquoi, toujours inexorable,
Frappez-vous sans relâche un mortel misérable ?
Sans m'entendre, pourquoi m'avez-vous condamné ?
Dans l'abîme, pourquoi m'avez-vous entraîné ?

Pourquoi favoriser le méchant, dont la haine
S'attache à tous mes pas, contre moi se déchaîne,
Se rit de mes efforts, à les vaincre impuissants,
Et joint encor l'outrage aux maux que je ressens?
Vos yeux sont-ils de chair? nos jours sont-ils les vôtres?
Les ans que vous comptez diffèrent-ils des nôtres?
Et de l'homme, là bas, n'est-il aucun péché
Qui trompe vos regards et leur reste caché?
Hélas! sans le vouloir, si j'en ai pu commettre,
Seigneur! ne voudrez-vous jamais me les remettre?
Vous avez façonné l'argile de mon corps,
Réglé les mouvements de ses mille ressorts... [45].
Ah! sans qu'il soit besoin de prendre votre foudre,
D'un souffle, ou d'un seul mot, vous pouvez me dissoudre.
Vous avez fait de moi, comme d'un lait durci
Et par vos propres mains dans le jonc épaissi [46];
Longtemps votre bonté sur moi s'est étendue :
Après tant de bienfaits, comment l'ai-je perdue?
Sans doute, respectant vos augustes desseins,
Je dois m'humilier devant le Saint des Saints;

Vous m'aimiez autrefois; pourquoi votre indulgence
A-t-elle tout d'un coup fait place à la vengeance?
J'ai beau m'interroger..., je ne puis concevoir
En quoi j'ai pu sortir des bornes du devoir.
L'Orient vous a vu, me comblant de largesses,
M'accorder des enfants, des troupeaux, des richesses;
J'ai tout perdu! pourtant fidèle à votre loi,
Je suis demeuré ferme et stable dans ma foi.
Peut-être mon orgueil vous blesse et vous irrite?
Alors punissez-moi!... sur ma tête proscrite
Épuisez vos fléaux de haine et de courroux;
Je n'en murmure point, je me livre à vos coups!

Comme sur la gazelle innocente et timide
Fond au sein du désert la lionne numide,
Fondez sur moi!... brisez l'ouvrage de vos mains.
Eh! que fais-je à présent au milieu des humains?
La coupe de la vie est pour moi trop amère.
Oh! que n'ai-je expiré dans le sein de ma mère!

Je ne remplirais pas de mes gémissements
Les jours, les longues nuits, témoins de mes tourments;
Je ne maudirais pas le retour de l'aurore.
Seul, traînant avec moi le mal qui me dévore,
Je n'habiterais plus cette terre de deuil,
Où mes cris douloureux appellent du cercueil
Le silence, la paix et l'ombre tutélaire.
Des maux que j'ai subis payez-moi le salaire!

Oh! quand dans le tombeau dormira-t-il couché,
Ce corps par des liens à la vie attaché?
C'est là que s'éteindront ses plaintes douloureuses
Devant lui s'ouvriront les portes ténébreuses
Du séjour où jamais ne pénètre aucun bruit;
Lieu qu'habitent ensemble et la mort et la nuit,
Qui, du gouffre béant terribles sentinelles,
L'enveloppent d'horreur et d'ombres éternelles [47]!

CHAPITRE XI.



FAUDRA-T-IL, dit Sophar [48], dans un muet repos,
Sans jamais y répondre écouter vos propos?
Du Seigneur, dites-vous, la main ferme et puissante
Pèse de tout son poids sur ma tête innocente;
Et coupable à ses yeux, sans l'avoir mérité,
De son sein paternel je me vois rejeté!
Eh bien! dans sa bonté, si Dieu qui vous fit naître,
Se dévoilait à vous, il vous ferait connaître
Quel motif inconnu l'engage à vous punir!
De vos iniquités perdant le souvenir,

Vous osez lui parler de haine et de vengeance !
L'homme de ses desseins a-t-il l'intelligence?
Peut-il se mesurer avec tant de grandeur,
Et de ses justes lois sonder la profondeur [49] ?
Jouet d'un fol orgueil, dont l'excès vous enivre,
Dans le ciel et l'enfer prétendez-vous poursuivre
Dieu, plus haut que le ciel, plus profond que l'enfer?
Bien plus loin que la terre, et plus loin que la mer,
Il étend son pouvoir ; d'un regard il embrasse
Les mondes, les soleils, merveilles de l'espace ;
Peut éteindre leurs feux dans les champs azurés
Et les rendre au néant dont il les a tirés.
Victime de l'orgueil, qui l'aveugle et l'égare,
L'homme, dans son néant, au Très-Haut se compare ;
Du céleste courroux il se croit à couvert ;
Comme l'âne sauvage en son pacage vert.

Pourquoi, puisque votre âme est si grande et si fière,
Daigne-t-elle un moment descendre à la prière ?

Vous élevez vers Dieu vos suppliantes mains:
Mais avant d'implorer l'arbitre des humains,
Que toute iniquité meure au fond de votre âme.
D'une sainte ferveur ressuscitez la flamme;
Ne formez que des vœux soumis et repentants;
Inclinez devant Dieu vos genoux pénitents.
Que de votre maison l'injustice bannie
Ne vous condamne plus à tant d'ignominie,
Et vous pourrez alors voir s'enfuir tous vos maux,
Comme s'enfuit un fleuve aux bouillonnantes eaux.
Vous pourrez vous lever, comme en un ciel sans voile
Se lève du matin la radieuse étoile.
Quand vous croirez toucher au déclin de vos jours,
Florissant de jeunesse ils reprendront leur cours,
Et votre front serein nous offrira l'image
D'un beau soleil qui marche et brille sans nuage.

Tous ceux que maintenant repousse votre aspect,
Pleins de votre allégresse, et frappés de respect,

Reconnaîtront en vous le serviteur fidèle,
Des plus saintes vertus le plus parfait modèle.
Esclave pour jamais affranchi de ses fers,
Et recueillant le prix de tant d'affronts soufferts,
Par une pente douce et de fleurs parsemée,
Jusqu'aux bords du sépulcre où sommeille enfermée
Votre jeune famille éteinte en son printemps,
Vous marcherez, heureux de vos derniers instants.

Là, vous reposerez en une paix profonde
Que ne pourront troubler les tempêtes du monde,
Et plusieurs vous prîront d'intercéder pour eux,
Auprès du Dieu clément propice aux malheureux [50].
Tandis que les méchants perdront, avec la vie,
Tous ces biens mensongers objet de leur envie;
Ils marcheront, les yeux de ténèbres couverts,
Et ces biens d'un moment, si doux au cœur pervers,
Quand la mort de leurs jours aura coupé la trame,
Deviendront le supplice et l'horreur de leur âme [51].

CHAPITRE XII.

Job, alors : On dirait que de sens dépourvu
Je n'ai, jusqu'à ce jour, rien appris, ni rien vu.
Mais ne vous flattez pas de triompher encore !
Car, ce que vous savez, nul mortel ne l'ignore.
Ferme dans le sentier où s'engagent mes pas,
Vos traits envenimés ne m'effleureront pas.

Dieu protége le juste, il soutient son courage ;
Il le met, sous son aile, à l'abri de l'orage.

Il n'exauce jamais celui qui, sans pitié,
Par des rires moqueurs insulte à l'amitié.
Il ne tarde point même à punir cette audace,
Tant la simplicité devant lui trouve grâce;
S'il bénit la droiture et la véracité,
Il confond l'arrogance et la duplicité.

Le juste est une lampe à la flamme incertaine
Que le riche méprise en son âme hautaine,
Et qui ne doit briller d'un éclat radieux,
Qu'à l'instant désigné par le maître des cieux [52].
Voyez, dans leur maison sur le sable bâtie,
De ces voleurs publics la race pervertie
Vivre dans l'abondance et blasphêmer encor
Dieu, qui laisse en leurs mains s'amasser un trésor!
Interrogez des monts, des coteaux, des vallées,
Des profondes forêts, des grottes reculées
Les habitants divers, et tous vous répondront;
Tous prenant une voix ensemble vous diront [53]:

Dieu, lui seul, donne une âme à tout ce qui respire;
Voit la terre et le ciel soumis à son empire.
Il commande aux esprits, dont les communs ressorts
Des fragiles mortels entretiennent les corps.
Pour recueillir les sons, l'oreille fut formée;
L'odorat apprécie une odeur embaumée.
Pour juger les objets nos yeux ont des regards[54].
La sagesse ici bas appartient aux vieillards[55],
Qui longtemps du malheur ont fait l'expérience,
Et ne placent qu'en Dieu toute leur confiance.
Si l'homme est son captif, qui le délivrera?
Ce qu'il vient d'élever, qui le renversera?
A son gré, s'il étend, ou s'il resserre l'onde,
La terre, tour à tour, se dessèche ou s'inonde.
Dieu trompe le trompeur, frappe d'aveuglement
Tel qui s'enorgueillit de son faux jugement,
Et ne s'aperçoit pas, dans l'orgueil qui l'abuse,
Qu'en accusant autrui, c'est lui seul qu'il accuse.
Dieu de leur baudrier prive les souverains[56];
Dans les nœuds d'une corde emprisonne leurs reins.

De leur première gloire il dépouille les prêtres [57],
Déshérite les grands du rang de leurs ancêtres.
Il les foule à ses pieds... il traite en ennemis
A ses divines lois les princes insoumis,
Aveugle leur raison ; et sa main souveraine
Dans un gouffre profond sans pitié les entraîne;
Abat les nations, les renverse à son choix.
La guerre et la famine, au signal de sa voix,
Sèment l'horreur au sein des villes alarmées ;
Il chasse devant lui les nombreuses armées,
Comme durant l'orage un épais tourbillon
Emporte dans son vol la poudre du sillon.
Des plus sages vieillards Dieu confond la prudence,
Des peuples révoltés dompte l'indépendance;
Dans le cœur du coupable enfonce le remord.
Il produit au grand jour les ombres de la mort.
Les guerriers orgueilleux, les puissants qu'il oppresse,
Marchent comme frappés de vertige et d'ivresse,
A travers des sentiers confus, fallacieux,
Et que n'éclaire point la lumière des cieux [58].

CHAPITRE XIII.



VOILA quelle est de Dieu la sagesse profonde :
Heureux qui sur lui seul et s'appuie et se fonde!
Les temps ne mettront point de borne à son pouvoir.
Et.... je n'ai pas besoin de vous pour le savoir;
De vous, qui prodiguez les perfides paroles !
Qui pour m'instruire ici prenez des soins frivoles !
Retenez vos leçons!... d'une fausse amitié
Gardez pour vos pareils l'insultante pitié!...
Mais avant qu'au Seigneur ma bouche ne s'adresse,
Je cède au sentiment qui m'agite et me presse;

Ah! c'est trop me contraindre!.. et je veux à mon tour
Vous dire ma pensée et parler sans détour!

Ainsi donc vous voyez les pleurs où je me noie;
D'un horrible fléau vous me voyez la proie,
Ma chair tombe en lambeaux, vous entendez mes cris,
Et je n'obtiens de vous que haine et que mépris!!!
Quel est votre projet? qu'osez-vous donc prétendre?
Votre animosité cherche à me faire entendre
Que des fautes sans nombre ont attiré sur moi
La colère du Ciel dont je brave la loi?
Que lorsqu'il me punit, cet implacable juge,
Même à mon repentir enlève tout refuge.
Ce qu'il fait, est-ce à vous de le justifier?
A sa propre sagesse on doit se confier.
Il punit le mensonge aussi bien que la ruse;
Votre coupable orgueil à ses yeux vous accuse.
Dans une épaisse nuit, aux regards indiscrets
De tous ses jugements Dieu cache les secrets.

Pour avoir soulevé le voile qui les couvre,
Tremblez ! que sous vos pas un abîme ne s'ouvre ;
Que son bras tout puissant, jusqu'à vous étendu,
Ne vous délivre enfin le prix qui vous est dû !

Quoi que puisse ordonner la sainte Providence,
Je n'imiterai pas votre extrême imprudence,
Et, dût-elle ajouter à toute sa rigueur,
La révolte jamais n'entrera dans mon cœur.
Prosterné devant lui, qu'il m'écoute et m'accorde
Les bienfaits consolants de sa miséricorde.
Seigneur ! vous le savez, à vos ordres soumis,
Je n'ai traité jamais avec vos ennemis ?
J'ai vécu dans la crainte et dans l'obéissance,
Au milieu des méchants gardé mon innocence,
Et vous marquez mes jours de votre sceau vengeur !
Mon faible corps n'est plus qu'un ulcère rongeur ;
Mon sang bouillonne et roule en mes ardentes veines.
J'ai beau demander grâce, et mes larmes sont vaines !

Ne fermez plus l'oreille à mes gémissements;
Accordez quelque trève à mes affreux tourments;
Ou dans les profondeurs des ombres éternelles,
Que le vent de la mort m'emporte sur ses ailes!

Mais vous, qui d'un front calme écoutez mes accents;
Vous, à qui je croyais des cœurs compatissants!
Dont la seule présence en ces lieux souhaitée
Eût rendu quelque paix à mon âme agitée!
Je ne tiens, dites-vous, que des propos en l'air?
Eh! savez-vous pourquoi je déchire ma chair [59]?
Pourquoi mes faibles mains ne portent qu'avec peine
Le fardeau de mes jours qu'insulte votre haine [60]?
Demeurez en silence! et laissez-moi prouver
Que je garde un espoir qu'on ne peut m'enlever.
Cet espoir est celui d'un cœur ferme, sincère,
Et qui ne juge pas la ruse nécessaire.
Sans m'interrompre, enfin, écoutez mes discours:
Dans mes adversités il me reste un secours.

Toutes les vérités que mon âme recèle,
Il faut que devant vous ma bouche les révèle.
Comme moi, l'un de vous veut-il, en ce moment,
Avec le Créateur entrer en jugement?
Il m'entendra parler, m'entendra me défendre;
A me justifier j'ai le droit de prétendre!
Avec ses ennemis Dieu ne me confond pas;
Ses immortels regards ont suivi tous mes pas;
Il sera mon sauveur!... car, mes lèvres coupables
N'ont jamais infirmé ses décrets immuables;
Je n'ai jamais douté, dans ma constante foi,
Des saintes vérités que renferme sa loi.
Quand il m'écraserait, rempli du même zèle,
Au serment de l'aimer je resterais fidèle.

Grand Dieu!... Si votre bras s'obstine à me punir,
Si je demande grâce, et ne peux l'obtenir;
Dites-moi, par deux fois, la cause légitime
Du supplice imprévu dont je suis la victime?
Alors, devant vos yeux cessant de me cacher,
De votre tribunal j'oserai m'approcher. 5

Mais ne m'opposez plus un front inexorable,
Et n'épouvantez pas un mortel misérable!
Ai-je trahi jamais vos saints commandements?
Dites-moi quels péchés, quels longs égarements,
Ou plutôt quels excès déshonorent ma vie?
Ne me refusez point le repos que j'envie,
Et ne permettez pas qu'un mépris insultant
Me suive jusqu'au bord du tombeau qui m'attend.
Comme le vent emporte une feuille séchée,
Ou l'herbe que la faulx en passant a tranchée,
Vous avez sans pitié multiplié mes maux,
Sur ma tête innocente épuisé vos fléaux.
Pourquoi donc me frapper d'une peine imprévue?
Pourquoi sur mon néant arrêter votre vue!
Mes torts ne sont-ils pas dès longtemps expiés?
Vous avez en des ceps emprisonné mes pieds [61].
Vous traitez en forfaits mes légères offenses,
Seigneur! et vous brûlez du feu de vos vengeances
Un malheureux qui voit sur sa chair en lambeaux
Déjà courir les vers, habitants des tombeaux.

CHAPITRE XIV.



JOB, de ses maux cruels domptant la violence,
Après un long repos a rompu le silence.

L'homme né de la femme est promis aux douleurs;
Ses yeux à peine ouverts laissent tomber des pleurs.
C'est une ombre qui fuit, un son qui s'évapore;
C'est une fleur qui naît et passe avec l'aurore [62].
Sur le sol des vivants malheureux exilé,
Du poids de sa misère il languit désolé,

Eh! comment pourrait-il mériter la colère
De celui dont le bras puissant et tutélaire
Dans un ordre immuable entretient l'univers?
Qu'importent à ses yeux nos maux et nos revers?

Retirez-vous, Seigneur, afin que je respire.
Il est temps de me rendre au repos où j'aspire.
Comme le mercenaire, aux approches du soir,
Sous son toit indigent a besoin de s'asseoir,
Vous avez imposé des bornes à la vie,
Que nul ne peut étendre au gré de son envie.
Les jours, les mois, les ans, qui lui sont accordés,
A l'homme par vous seul seront redemandés.

Sous les assauts du fer quand un arbre succombe,
De toute sa hauteur c'est vainement qu'il tombe;
Il survit à sa chute, et de ses flancs meurtris
Bientôt des rejetons, par la sève nourris,

S'échappent... et l'air frais, et les tièdes ondées
Parent d'un vert naissant leurs tiges fécondées.
Le tronc, même échauffé par de nouveaux printemps,
S'ombrage par degrés de leurs rameaux flottants.
Mais sitôt que la mort, dans sa barbare joie,
Sur l'homme descendue en aura fait sa proie,
Du nombre des humains à jamais retranché,
Lorsqu'au fond du sépulcre il dormira couché,
L'astre éclatant du jour, d'une lumière amie,
Ne réjouira plus sa paupière endormie.
Quand la tombe, sur nous se fermant à grand bruit,
Enveloppe nos fronts d'une profonde nuit,
Ramené tout à coup au matin de son âge,
Il ne reprendra plus son terrestre voyage.
Tel que dort l'Océan, quand l'orage a cessé,
Tel dans un lourd repos l'homme reste affaissé,
Jusqu'à l'heure suprême où l'ombre universelle
Eteindra les flambeaux dont le ciel étincelle;
Où, sans force, livrés au choc des éléments
Les mondes crouleront sur leurs vieux fondements [65].

Grand Dieu! dont le courroux me poursuit et m'opprime,
Ne m'apprendrez-vous pas enfin quel est mon crime?
Mes jours, par tant de maux sans mesure accablés,
De votre sceau vengeur vous les avez scellés[64] !
Comme se brise un mont, sur sa base ébranlée,
Comme un rocher pendant tombe dans la vallée,
Comme l'eau fend la pierre... et comme, en ses efforts,
Un torrent débordé ronge et creuse ses bords,
Sur le pervers ainsi votre colère éclate.
Ah! de l'impunité c'est en vain qu'il se flatte ;
Votre bras le saisit, le presse, et de ses jours
L'inflexible douleur éternise le cours!...
Votre main quelquefois l'affermit sur la terre
Et prête à sa faiblesse un appui salutaire ;
Mais, bientôt à lui seul par vous abandonné,
De lacs insidieux sans cesse environné,
Il languit... et, frappé dans sa chair périssable,
Même aux regards des siens il est méconnaissable ;
Tant l'homme doit frémir d'irriter contre lui
Le souverain pouvoir qui serait son appui.

Eh bien! si de ma mort l'heure n'est point venue,
Et si dans ses liens mon âme retenue
Ne peut monter encor vers l'éternel séjour,
Seigneur! souffrez du moins qu'en attendant ce jour
Dans l'affreuse gehenne ou dans le noir abîme,
A vos flèches de feu j'arrache leur victime.
Là, loin de vos regards, j'attendrai le moment
Où vous terminerez un si long châtiment.
Alors, appelez-moi; consentez à m'entendre;
J'oserai devant vous parler et me défendre.

Mes maux, si j'eus des torts, les ont tous expiés.
L'impie et le méchant me foulent à leurs pieds;
Leurs langues, proférant l'ironie et l'injure,
Se plaisent à nourrir l'angoisse que j'endure.
Que si vous n'arrêtez leurs injustes efforts,
Le faible tombera sous l'atteinte des forts.
Mais vous m'écouterez, vous me serez prospère;
Vous me tendrez la main, et, moins juge que père,

D'un saint pardon sur moi répandant le bienfait,
Vous me regarderez d'un œil plus satisfait.
Qu'est-il besoin, Seigneur, qu'ici je vous rappèle
Qu'à vos commandements je fus toujours fidèle,
Que jamais envers vous ma foi n'a chancelé?
Versez enfin le calme en ce cœur désolé :
Qu'un seul de vos regards, ô souverain du monde,
Dissipe de mes jours l'obscurité profonde[65].



CHAPITRE XV.



Eliphas de Théman répond à Job : Je vois
Qu'en stériles discours s'épuise votre voix.
Non, ce n'est pas ainsi que le sage s'exprime;
La simple vérité dans ses discours s'imprime.
Vous accusez celui qui n'eut jamais d'égal.
Par vos iniquités, à vous-même fatal,
De tous vos longs propos bannissant la contrainte,
Voulez-vous du Seigneur dépouiller toute crainte,
Etouffer la prière en des cœurs innocents,
Et des blasphémateurs proférer les accents?

Dieu protége toujours la vertu qu'on opprime;
Ce qu'il ordonne est juste.... en douter est un crime.
Pensez-vous que ce Dieu, qui vous donna le jour,
Accorde aveuglément sa haine et son amour;
Qu'il ne distingue pas l'innocent du coupable?
Son courroux est sévère et n'est point implacable;
Et vos lèvres au lieu de le glorifier,
Ne s'adressent à lui que pour le défier.
De quel trouble votre âme est-elle donc saisie?
Quel fruit espérez-vous de tant d'hypocrisie?
Avant tout l'univers, Dieu vous a-t-il formé?
D'un esprit surhumain êtes-vous animé?
Donnerez-vous à Dieu des conseils salutaires?...
Plus clairvoyant que lui, percez-vous ses mystères?
On dirait que chez vous réside le savoir,
Et que vous admirer soit notre seul devoir!
Mais, quel que soit l'excès de votre confiance,
Il en est parmi nous de qui l'expérience
Et l'âge vénérable imposent les égards,
Les respects, que toujours on accorde aux vieillards,

Dont certains ont compté plus d'ans que vos ancêtres,
Et qui depuis longtemps n'ont pas besoin de maîtres [66].

Croyez-nous cependant : si Dieu vous a quitté,
Cet abandon n'est dû qu'à votre impiété.
Aux volontés du Ciel si vous étiez docile,
Oseriez-vous penser qu'il lui fût difficile
De ramener le calme en vos sens agités?
Dans sa clémence, Job, c'est vous qui l'arrêtez.
Vous prolongez vos maux, et votre orgueil funeste
Par d'étranges discours à nous se manifeste.
Il éclate en vos yeux, il se peint en vos traits;
Est-ce à vous de juger les éternels décrets?
Quel mortel oserait vanter son innocence
Devant Dieu qui voit tout du haut de sa puissance,
Quand les anges, les saints, peuple immortel des cieux,
Eux-mêmes ne sont pas assez purs à ses yeux [67]?
Après cela, comment l'homme né de la femme,
Pourrait-il.... répondez...., se croire exempt de blâme,

Lorsqu'à ses pieds foulant l'honneur, la vérité,
Comme une eau délectable il boit l'iniquité?

Vos tourments sont cruels... eh! qui de nous l'ignore?
Mais vos cris superflus les aggravent encore.
Eh! quel homme est sans tache aux regards du Sauveur?
En est-il parmi nous un seul que la ferveur
Ait soutenu durant son court pélerinage,
Ou qui n'ait point fléchi sous les coups de l'orage?
Ah! nous luttons en vain!... Quel que soit notre effort,
De douleurs en douleurs nous marchons à la mort.
Ecoutez mes conseils, ils pourront vous conduire;
J'ai déjà vu beaucoup.... le temps a su m'instruire.
Le vrai sage toujours fait part aux ignorants
Des leçons qu'il reçut de ses premiers parents,
A qui par le Très-Haut la terre fut donnée [68];
Ils savent que la vie, aux ennuis condamnée,
Serait un châtiment plus qu'un bien précieux,
Sans l'espoir d'une tombe et d'une palme aux cieux!

Partageant à mon tour les humaines misères,
J'en supporte le poids ainsi qu'ont fait mes pères,
Sans adresser au Ciel mes pleurs et mes regrets,
Ou sans le fatiguer de mes vœux indiscrets.
Job, fortifiez-vous d'une ferme assurance,
Et vous verrez alors l'ange de l'espérance
Descendre près de vous, et vous faire entrevoir
L'aurore de ce jour qui n'aura point de soir.

Dans un chemin perfide on voit marcher l'impie,
Mais par de longs malheurs son audace s'expie.
Au milieu de la paix, régnant à ses côtés,
D'une vague terreur ses sens sont agités;
Son esprit inquiet constamment s'imagine
Que des complots cachés préparent sa ruine.
Comme un enfant timide il tremble au moindre bruit;
Pour retrouver le calme il demande la nuit.
S'il dort un seul moment, mille songes funèbres
Enveloppent sa couche et peuplent les ténèbres.

Il voit monter, grandir des spectres inconnus,
Et devant ses regards passer des glaives nus.
Incessamment frappé d'un trouble involontaire,
Sa force par degrés s'affaiblit et s'altère [69].
Loin qu'il puisse jamais amasser un trésor,
De ses avides mains il voit s'échapper l'or.
Un feu lent et secret l'irrite, le consume ;
Le pain qui le nourrit est pétri d'amertume.
Comme un roi qui défend sa plus belle cité,
Superbe, il se mesure avec l'adversité ;
Il s'est armé d'orgueil !... Dans sa folle assurance
Déjà de son triomphe il rêve l'espérance.
La tête haute et fière, il ose se lever
Contre le Tout-Puissant qu'il tente de braver !...
Mais par son bouclier, d'une main souveraine,
Dieu le saisit, le frappe et l'étend sur l'arène...
Que si de ses destins le cours est prolongé,
Si, toujours patient, Dieu ne s'est point vengé,
Il cherche sa demeure en des maisons désertes,
Retraite des corbeaux, à tous les vents ouvertes,

Qui, bientôt s'écroulant, n'offrent à l'œil surpris
Qu'un monceau de cailloux et d'informes débris.
De noirs pressentiments l'assiégent, le tourmentent ;
Des malheurs à venir ses maux présents s'augmentent.
En horreur aux mortels, à jamais réprouvé,
A des tourments sans fin par la mort réservé,
Ses mains se sécheront... On lira sur sa face
Du Dieu qui le poursuit l'éternelle menace.
Comme la vigne en fleur que l'aquilon flétrit,
Ou comme l'olivier dont la sève tarit,
Sa mémoire s'éteint à jamais condamnée,
Et les ronces, couvrant sa tombe abandonnée,
Apprendront au passant qu'en ces sauvages lieux
Sommeille un ennemi de la terre et des cieux.

Voilà quel châtiment Dieu garde à l'hypocrite,
Et le prix qu'il réserve à sa cendre proscrite.



CHAPITRE XVI.



Job répondit alors : J'ai parfois entendu
De semblables discours dont le fruit est perdu.
Je pourrais aisément vous prodiguer l'offense,
D'injurieux propos appuyer ma défense ;
Je ne le ferai point... Mais si chacun de vous
Comme moi du Seigneur éprouvait le courroux,
Loin de vous irriter par des insultes vaines,
Je vous consolerais, j'adoucirais vos peines.

Plût à Dieu que vos cœurs aussi purs que le mien,
N'eussent jusqu'à ce jour à se reprocher rien!

Hélas! soit que je parle ou soit que je me taise,
Jamais un seul instant ma douleur ne s'apaise;
Et lorsque je m'attends aux soins de l'amitié,
Elle m'insulte encor de sa feinte pitié!
Mon faible corps n'est plus qu'une livide plaie ;
Chacun avec dégoût s'en détourne et s'effraie.
Un homme voit mon front de rides sillonné,
Il le voit.... et sans cesse à ma perte acharné,
Il m'abreuve de fiel, de mortelles injures;
Sa haine se complaît à fouiller mes blessures.
Enflammé tout à coup d'un transport furieux,
Il fait grincer les dents, il m'affronte des yeux;
De tout mon désespoir sa cruauté se joue,
Et d'une main barbare il me frappe à la joue!

C'est peu ! Dieu me poursuit... De ses traits acérés
Il enfonce la pointe en mes reins déchirés !
Les yeux étincelants, la menace à la bouche,
Il a fondu sur moi comme un géant farouche !
Multipliant des maux dont lui-même est l'auteur,
Sans entrailles pour Job, son fervent serviteur,
Il pèse sur ma plaie, il l'agrandit encore ;
Il ferme son oreille à ma voix qui l'implore.
De ténèbres chargés, mes yeux, caves, sanglants,
Et la nuit et le jour versent des pleurs brûlants.
Au rang le plus abject je me suis vu descendre ;
Sur mon livide front j'ai répandu la cendre,
Et d'un voile couvrant ma triste nudité,
J'en épargne l'opprobre à l'œil épouvanté !...
Ne cache plus mon sang, terre... Que ton abîme
N'étouffe point les cris d'une faible victime,
Afin que jusqu'au ciel ses cris puissent monter,
Et que son souverain consente à l'écouter.
S'il était mon égal, je pourrais me défendre,
Faire valoir mes droits, le forcer à m'entendre ;

Lui prouver qu'autrefois, heureux, riche, puissant,
Mon cœur fut toujours droit et toujours innocent.
Loin de moi cependant je vois fuir les années ;
Vers le gouffre commun elles sont entraînées,
Et je porte au hasard mes pas irrésolus
Dans un étroit sentier que je ne suivrai plus.

CHAPITRE XVII.



Mes jours sont accomplis, ma force est épuisée;
Contre le désespoir mon âme s'est brisée,
Et le sépulcre seul, mon unique recours,
De mes affreux tourments doit terminer le cours.
Quoique exempt de péché, tout m'attriste et me blesse;
De l'homme, enfant de Dieu, j'ai perdu la noblesse.
Délivrez-moi, Seigneur, afin que près de vous
D'une perfide main je repousse les coups.

Pour punir les méchants, le Ciel, dans sa vengeance,
Éteindra le flambeau de leur intelligence;
Ils seront abaissés... leurs enfants, malheureux,
Défaillants et proscrits tomberont avec eux.
Hélas! de tout mon peuple ils m'ont rendu la fable;
Ils m'ont à ses regards dépeint comme un coupable
Que dans son équité punit le Dieu vengeur!
Dévoré cependant par l'ulcère rongeur,
Mon corps d'un corps humain n'a plus que l'apparence.

L'ombre obscurcit mes yeux creusés par la souffrance.
Le juste en frémissant voit l'état où je suis;
Mais tandis qu'étranger à de mortels ennuis,
D'un pas égal et ferme il marche dans sa voie [20],
L'hypocrite chancelle et le Ciel le foudroie.

Écoutez ma prière enfin, et revenez
Vers le Dieu tout puissant que vous abandonnez;

Purifiez vos cœurs de leurs moindres souillures;
Le juste seul est fort, ses mains sont toutes pures.
Mes regards parmi vous, après ces longs débats,
Cherchent en vain un sage et ne le trouvent pas.

Mes jours ont disparu! Mes cruelles pensées,
Dans mon esprit confus tout à coup renversées,
Ne servent désormais qu'à déchirer mon cœur.
Des hommes, m'insultant de leur rire moqueur,
En ombre impénétrable, à ma vue odieuse,
Ont changé du soleil la clarté radieuse.
N'importe... En attendant le jour tant souhaité
Où mes yeux reverront l'éternelle clarté,
Avant que du trépas ait pour moi sonné l'heure,
Dans le fond du tombeau, ma dernière demeure,
J'ai préparé ma couche où, cessant de gémir,
J'irai loin des méchants dans la paix m'endormir.
A la corruption j'ai dit : Soyez ma mère.
J'ai dit aux vers : Soyez et ma sœur et mon frère [71].

Où donc est mon attente, et que dois-je espérer?
Vous, qui par tant de maux me voyez torturer,
Pensez-vous que la mort, dans son funèbre empire,
Me rende le repos où ma douleur aspire?



CHAPITRE XVIII.



Alors Baldad de Suhs répond : Nous faudra-t-il
Écouter vos discours sans en saisir le fil ?
Par vos raisonnements croyez-vous nous confondre ?
Tâchez de nous comprendre avant que de répondre.
Passons-nous à vos yeux pour de vrais insensés,
Au niveau de la brute insolemment placés,
Et dont l'orgueil au moins égale l'ignorance ?
Montrez-nous moins d'aigreur et plus de déférence.
Le désespoir sans doute égare vos esprits,
Ou bien vous affectez de superbes mépris.

L'hypocrite en effet possède l'art de feindre,
Parle toujours du Ciel sans l'aimer ni le craindre,
Et d'un langage faux méditant les apprêts,
Déguise à tous les yeux ses sentiments secrets.
Si travaillant vous-même à la mort de votre âme,
Vous exhalez ainsi le courroux qui l'enflamme,
Faudra-t-il pour cela que Dieu change à l'instant
Les lois de la nature et son ordre constant;
Qu'il déplace les bois, les forêts, les montagnes,
Et de leurs habitants dépeuple les campagnes?

La lampe qui des nuits chassait l'obscurité,
Aux regards de l'impie éteignant sa clarté,
Jette un dernier rayon et meurt au sein des ombres.
S'avançant au hasard parmi des routes sombres,
L'impie en des filets embarrasse ses pieds,
Cherche à rompre les nœuds dont il les sent liés;
Mais tous ces vains efforts les resserrent encore;
La fatigue l'accable et la soif le dévore.

Le long d'un précipice, à ses yeux éperdus,
S'offrent de tous côtés mille piéges tendus.
Comme un homme frappé d'une soudaine ivresse,
Il marche en trébuchant... De la faim qui le presse
Le cruel aiguillon ajoute à son tourment,
Et sa langueur s'accroît de moment en moment.
De ses sens par degrés il perd enfin l'usage;
La livide pâleur qui voile son visage,
Son souffle haletant, souffle jadis si fort,
Tout lui fait pressentir l'approche de la mort;
Lionne rugissante, elle saisit sa proie,
Et sous ses dents de fer la déchire et la broie.
Ses compagnons, témoins de son juste trépas,
Au lieu qu'il habitait, soudain portent leurs pas,
Et, le purifiant de sa moindre souillure,
Y versent à grands flots le soufre qui l'épure [illegible].
Pour lui, plus de repos, plus de prospérité!
Son nom devient l'horreur de la postérité.
Ce nom, souvent redit dans la place publique,
Ne sera plus gravé sur l'airain d'un portique [illegible].

Vainement dans sa force il s'était confié;
Il tombe sous le bras qu'il avait défié.

Ainsi meurt le pervers dépouillé de sa gloire.
Les peuples à venir maudiront la mémoire
De celui dont le cœur, plein d'audace et de fiel,
Ne rêva que le crime, et qui, bravant le Ciel,
A péri comme un arbre aux branches desséchées,
Mourantes dans leur sève et par le fer tranchées.
Déshérité du jour dont la clarté nous luit,
Pour jamais refoulé dans une épaisse nuit,
Il sera transporté loin des bornes du monde.
Tout son peuple, témoin de sa chute profonde,
Frémira d'épouvante, et l'avenir lointain
S'entretiendra souvent de son fatal destin.
Tel finira l'impie au jour de sa disgrâce;
Dieu, qui le maudira dans sa dernière race,
Fera peser sur elle, en son toit écarté,
Les liens de l'opprobre et de la pauvreté.

CHAPITRE XIX.



Et Job dit à Baldad : Ma noire destinée
Ne satisfait donc pas votre haine obstinée.
Pour la dixième fois votre injuste rigueur
Dans ses moindres replis a déchiré mon cœur.
Que me reprochez-vous ? quel motif légitime
De vos emportements doit me rendre victime
Et si dans mon erreur je prétends demeurer,
Qui donc vous a remis le soin de m'éclairer ?

Vous m'accusez toujours d'orgueil et d'ignorance !
Mais est-il entre nous une autre différence ?
Des choses de la terre êtes–vous seuls instruits ?
Par la saine raison soutenus et conduits,
Prétendez-vous que Job, regardé comme un sage,
Des vertus, grâce à vous, fasse l'apprentissage ?

Dieu, si je vous en crois, dans son ressentiment
Ne fait que m'infliger un juste châtiment.
Quoi ?.. malgré mes discours... votre haine implacable
Me poursuit et persiste à me trouver coupable !
Non, je ne le suis pas !.. je ne le fus jamais !..
Non ! je n'ai pas trahi le Seigneur que j'aimais !
Que j'aimerai toujours !.. bien que dans sa colère
Il m'enlève l'appui de son bras tutélaire !

Vous, que jusqu'à présent j'avais crus mes amis,
Au lieu de ces secours que vous m'aviez promis,

A l'heure où du Très-Haut la colère me presse,
Pourquoi donc dites-vous : Redoublons sa détresse.

A l'exemple de Dieu, prompts à me torturer,
Vous vous joignez à lui pour me désespérer !
Vous choisissez l'instant où ma voix qui le prie
Loin de le désarmer provoque sa furie !
Comprenez maintenant qu'il ne m'a point traité
Dans sa miséricorde et dans son équité.
Si je crie, à mes cris la pitié se refuse ;
Si je me justifie, on m'accable, on m'accuse.
Par l'ordre exprès du Ciel, à mes tristes regards,
Le sentier que je suis, fermé de toutes parts,
Se couvre incessamment d'un voile épais et sombre ;
Enfin, de tous mes maux qui me dira le nombre?
Anéanti, brisé par le courroux divin,
A mon dernier espoir je me rattache en vain.

Oh ! qu'importent mes pleurs, mes regrets, ma constance?
Du Seigneur qui m'aimait j'ai perdu l'assistance.

Comme un chêne, l'orgueil d'un tranquille vallon,
Voit tomber ses rameaux brisés par l'aquilon,
Ainsi, j'ai vu tomber mes jours pleins d'espérance,
A mon premier repos succéder la souffrance,
Et sans cesse pleurant sur mon bonheur détruit,
De mon ardente foi j'ai perdu tout le fruit.
La tempête céleste éclate et m'environne ;
La foudre sur mon front a brisé ma couronne.

Dieu m'a ravi ma paix, ma gloire, mon repos,
Mes moissons, mes vergers, mes vignes, mes troupeaux,
Enfin, pour mieux combler mon affreuse disgrâce,
Mes filles et mes fils, digne espoir de ma race,
Dans sa longue vengeance il n'a rien négligé!...
En d'invisibles rets il me tient engagé!...
Redoublant mes périls, en sa fureur constante,
Lui-même il est venu m'assiéger dans ma tente ;
Par ses propres soldats, de fureur enivrés,
J'ai vu tous mes trésors au pillage livrés [74] !

Mes proches, mes amis, mes voisins et mes frères,
Heureux de mes regards en des jours moins contraires,
Pâles, à cet aspect ont reculé d'effroi.
Dieu, mon juge suprême et mon souverain roi,
A qui j'adresse en vain ma prière fervente,
Au devant de mes pas a jeté l'épouvante.
Chacun en frémissant de moi s'est détourné;
Ma femme craint et fuit mon souffle empoisonné [75].
Dans ma propre maison, sans force et sans courage,
Des enfants nés de moi [76] je supporte l'outrage.
Mes servantes et ceux que lassent mes revers
Se sont tous affranchis de leurs emplois divers.
Si de mon serviteur, autrefois plein de zèle,
Je réclame les soins, à ma voix qui l'appelle
Il reste indifférent, avec un froid dédain
Écoute ma prière et s'éloigne soudain.
Mes voisins les plus chers cessent de me connaître;
D'un trop juste dégoût mon aspect les pénètre;
Ceux que je conseillais, et mes meilleurs amis,
Dans une même horreur demeurent affermis.

On se rit de ma plainte, on m'abreuve de honte,
Et, jusqu'à l'insensé, tout m'évite et m'affronte !
Pourquoi vous joindre à Dieu pour me persécuter ?
Vous aurait-il remis le soin de m'insulter ?
On croirait qu'une faim atroce et dégoûtante
Veut se rassasier de ma chair palpitante.

Hôtes de ma maison dont ils gardent le seuil,
Pareils à deux géants, l'infortune et le deuil
En écartent tous ceux de qui l'âme moins dure
Compatirait peut-être aux tourments que j'endure.
Je souffre et veille seul, n'entendant pour tout bruit
Que la plainte ou le vol des oiseaux de la nuit...
Ma peau sur tout mon corps se dessèche et se ride,
Une incessante soif brûle ma bouche aride.
Devenu pour moi-même un objet odieux,
Dans quelque noir abîme et loin de tous les yeux,
Que ne puis-je cacher ma déplorable vie
Et de l'homme et du Ciel ensemble poursuivie ?

Sur des tables d'airain qu'ils revivent tracés,
Les mots qu'en gémissant ma bouche a prononcés,
Et qu'un ciseau fidèle aux peuples de la terre
Les transmette creusés dans le marbre et la pierre [77] !

Oh! quand viendra le jour où m'appelant à lui,
Mon divin Rédempteur m'offrira son appui?
A sa voix, du tombeau secouant la poussière,
J'y laisserai dormir ma dépouille grossière.
D'une nouvelle chair à l'instant revêtu [78]
Et recueillant enfin le prix de la vertu,
Je verrai le Seigneur... Sans baisser ma paupière,
Je pourrai soutenir l'éclat de sa lumière,
Et partageant des saints l'allégresse et l'amour,
Dans leurs rangs fraternels me placer à mon tour!
Je renaîtrai brillant de gloire et de jeunesse...
Mais vous, dont l'amitié lâchement me délaisse,
Que mes pleurs, mes regrets n'ont jamais attendris,
Qui voyez d'un œil sec tous mes membres meurtris,

Tremblez!... Du Dieu jaloux la justice s'apprête ;
Il tient le fer vengeur levé sur votre tête,
Ce fer, qui dans sa main frappant l'impiété,
La punit d'un trépas dès longtemps mérité ;
Car il est dans le ciel un juge inexorable,
Terrible au seul pervers, au juste favorable.



CHAPITRE XX.

Sophar de Nahamat répondit : C'est pourquoi
Tous vos raisonnements m'agitent malgré moi ;
Pourquoi de mon esprit la marche embarrassée
S'égare tour à tour de pensée en pensée.
Mais de l'intelligence empruntant le secours,
Seule elle va répondre à de vagues discours.

Voici ce que je sais : Depuis cette journée
Qui du premier mortel régla la destinée,

Il est une constante et sainte vérité :
La gloire de l'impie, en sa prospérité,
S'enfuit, car dans le Ciel sa perte fut écrite,
Et de même la joie échappe à l'hypocrite.
Quand son front toucherait aux nuages errants,
Quand il s'élèverait jusqu'aux cieux transparents,
Les longs dérèglements de sa jeunesse ardente
Pénètreront ses os de leur humeur mordante,
Et ses os, sans honneur dans la terre couchés,
Jusqu'à la fin des temps y dormiront séchés.
Il aime à se nourrir de chairs déjà livides,
Qu'il broie avec bonheur entre ses dents avides,
Les cache sous sa langue, et sa voracité
Savoure de leurs sucs la mortelle âcreté.
Le pain qui le nourrit, tout pétri d'amertume,
Se change en fiel d'aspic dont l'aigreur le consume.
D'une horrible vipère, en son atroce faim,
Il sucera la tête et boira le venin.
Quand il aura vidé la coupe de l'ivresse,
De lourds étouffements l'oppresseront sans cesse,

Et de mille douleurs à la fois déchiré,
Par sa débauche impure il sera dévoré !

Comme il a refusé leur part aux misérables,
Ses richesses fuiront ses mains inexorables.
Alors Dieu l'attaquant, au jour de sa fureur,
Sur lui de tous ses traits fera pleuvoir l'horreur,
Et, venant le saisir jusque dans ses murailles,
Arrachera tout l'or caché dans ses entrailles [79] !
Non !... Il ne verra plus, réprouvé par le Ciel,
Pour sa bouche couler l'eau, le lait et le miel [80] !
Il souffrira les maux qu'il fit à ses victimes ;
L'excès de ses douleurs égalera ses crimes.
Car foulant à ses pieds le pauvre anéanti,
Il l'a chassé du toit qu'il n'avait point bâti !

Pour acquérir de l'or, il faut que tout lui cède ;
Mais il n'en jouit plus, sitôt qu'il le possède.

Les géants irrités se jetteront sur lui [81],
Et contre leurs assauts il n'aura nul appui.
Si d'un fer meurtrier il trompe la poursuite,
Les traits d'un arc d'airain le percent dans sa fuite.
D'horribles visions passeront sous ses yeux...
Le glaive flamboyant, le glaive furieux,
Hors du fourreau tiré frappera le coupable !...

L'ombre habite en son cœur ! Dans l'effroi qui l'accable,
Sous sa tente déserte il languira longtemps,
Et pour lui la douleur mesurera le temps.
Sans trêve contre lui s'élèvera la terre;
A ses iniquités Dieu livrera la guerre.
Ses proches, ses voisins, tous ceux qui l'ont connu
Diront en le cherchant : Qu'est-il donc devenu?
Il s'est évanoui comme un rapide songe,
Comme un fantôme, enfant de l'ombre et du mensonge !

Tous ceux qui le voyaient, ne l'apercevant plus,
Feront pour le trouver des efforts superflus.

Ses fils n'hériteront que de son indigence.
Le Ciel le poursuivra dans sa juste vengeance.
Il recevra le prix de ses nombreux forfaits,
Et ses mains lui rendront les maux qu'elles ont faits!
Enfin, par le courroux de l'arbitre du monde,
Il sera rejeté comme un fumier immonde.
Sa race s'éteindra!... Nulle postérité
Ne redira son nom au peuple épouvanté,
Et malgré les travaux entrepris pour sa gloire,
Parmi les nations périra sa mémoire!



CHAPITRE XXI.

Job répond : Si je tiens des discours insensés...
Aux lois de la raison, que seuls vous connaissez,
Ramenez, s'il se peut, mon esprit qui s'égare[illegible];
Mais plutôt, abjurant un langage barbare,
Ne voyez désormais que l'état où je suis !
Le supporter encore est tout ce que je puis !
Comme un cèdre superbe, aux coups de la tempête
Misérable roseau ! puis-je opposer ma tête ?

Quoi ! lorsqu'à tant de maux le Ciel m'a condamné,
L'impie, insolemment, tranquille et fortuné,

Voit tous ses vœux remplis au gré de son attente !
Le bonheur l'accompagne et veille sur sa tente,
Les honneurs, les trésors enviés des humains,
Passent, quand il le veut, dans ses heureuses mains.
La foule des flatteurs autour de lui s'empresse.
Ses filles et ses fils, gages de sa tendresse,
Florissent sous ses yeux, rayonnants de santé.
La verge du Très-Haut, la verge d'équité
Ne vient point le frapper dans sa coupable joie.
Avec impunité son faste se déploie,
Et chaque jour pour lui se lève radieux.
L'or et l'argent, taillés en vases précieux,
Éclatent sur sa table où règne l'abondance.
Les nombreux serviteurs qui, dans sa dépendance,
Surveillent ses vergers, recueillent ses moissons,
L'animent tour à tour par de vives chansons.
Jamais de ses brebis les fécondes portées
Ne meurent au printemps dans leur germe avortées.
De son paisible toit s'éloigne le chagrin....
Au son de la cithare, au bruit du tambourin [85],

Le front paré de fleurs, ses filles en cadence
Sur l'émail des gazons se livrent à la danse.
Mais, semblable au brouillard que chasse le soleil,
Des plaisirs et des jeux le brillant appareil
Se dissipe... Bientôt cette famille heureuse
S'engloutit dans le fond de la tombe poudreuse.

La justice du Ciel, qui sommeille longtemps,
Prépare à l'orgueilleux des revers éclatants;
Car l'orgueilleux disait : J'ai su de ta puissance
Affranchir mon respect et mon obéissance.
Dieu jaloux! à tes lois pourquoi donc m'asservir?
Que le faible, lui seul, consente à te servir;
Que de veiller sur lui son effroi te conjure;
Mais mon front de ton joug ne subit point l'injure!...

Il disait. Le Seigneur, qu'il croit avoir vaincu,
Fait un signe à la mort!... et l'impie a vécu!...

Tout s'éteint avec lui, sa mémoire et sa race.
En vain de sa maison les yeux cherchent la trace.
Cet or qu'il possédait enrichit l'étranger ;
Il ne reste plus rien d'un éclat passager.

Non, non, ne craignez pas que ma langue indiscrète
Des révoltes du cœur soit jamais l'interprète ;
Je sais à quels tourments l'impie est réservé :
Des biens qu'il possédait il doit être privé ;
Je sais que du Seigneur la justice offensée
Dans son cerveau débile éteindra la pensée,
Et qu'il partagera les traits de son courroux
Parmi les criminels désignés à ses coups.
Je sais qu'à ses enfants rien ne sera prospère,
Qu'ils seront châtiés des fautes de leur père ;
Qu'ils seront emportés, comme au souffle des vents
Disparaissent la paille et les sables mouvants !...

Aussitôt que l'impie, épuisé de souffrance,
D'échapper à ses maux perdra toute espérance,

Le Seigneur irrité, lui dessillant les yeux,
Le laissera juger ses forfaits odieux.
Il comprendra pourquoi sa maison ébranlée
Sur ses vieux fondements soudain s'est écroulée,
Et pourquoi, mais trop tard, connaissant son erreur,
De l'arbitre suprême il boira la fureur.

Qui pourrait conseiller, dans sa haute sagesse,
Celui dont les regards sur nous veillent sans cesse,
Et qui soumet les grands à son autorité?

Un homme riche meurt, florissant de santé,
Heureux de sa naissance et lorsque la jeunesse
Entretient de son corps la force et la souplesse [84].
Un autre meurt sans bien, délaissé, malheureux,
Et la tombe se ferme également sur eux.

Je sais à mon égard quelle est votre pensée,
Et comment vous jugez ma conduite passée.

Vous dites : Que sont-ils devenus, les trésors
De ce prince puissant et fameux sur ces bords ?
L'impie est dans le deuil ; ses tentes sont désertes ;
Rien ne peut désormais ajouter à ses pertes !

Mais si rien n'attendrit votre cœur inhumain,
Consultez le premier qui, sur votre chemin,
Viendra s'offrir à vous ; il pourra vous apprendre
Que Dieu dans ses décrets, que l'on cherche à comprendre,
Condamne le méchant dans ses actes trompeurs ;
Qu'il obscurcit ses yeux de funèbres vapeurs,
Et qu'il le poursuivra jusqu'au jour de colère,
Où retombant sur lui, le marbre tumulaire,
Que ne pourront jamais soulever ses efforts,
Le verra sommeiller dans la foule des morts !
Sa présence en ces lieux inspirera la joie ;
Ceux qui l'ont précédé dans cette sombre voie,
Verront leurs rangs pressés se grossir chaque jour,
Des habitants nouveaux du funèbre séjour.

Pourquoi donc cherchez-vous, par des paroles vaines,
Par de faux arguments, à redoubler mes peines,
Puisqu'en dépit des maux dont je suis tourmenté,
Mes discours vous ont dit toute la vérité?



CHAPITRE XXII.



Eliphas de Théman répond à ce langage :

A vous parler sans fard mon équité m'engage.
Oui, quel que soit l'orgueil qui puisse l'égarer,
L'homme à son Créateur peut-il se comparer?
Pensez-vous lui prouver que, par un vain caprice
Il vous ait retiré sa faveur protectrice?
Non, sans doute... Il est juste, et vos témérités
Ont suspendu le cours de vos prospérités.

Descendez en votre âme, et jugez si vous-même
N'avez point allumé sa colère suprême.
Envers tous vos devoirs ingrat et négligent,
Vous avez refusé l'aumône à l'indigent,
Et l'eau rafraîchissante à sa bouche altérée.
A l'orphelin tremblant, à la veuve éplorée,
N'avez-vous pas ravi jusqu'au moindre denier?
Sans honte, sans remords, on vous a vu nier
Les gages qu'en vos mains avaient laissés vos proches;
Et fermant votre oreille à leurs justes reproches,
A vos propres trésors vous avez ajouté
Le larcin, fruit honteux de la cupidité!...
Vous avez usurpé, grâce à la violence,
Les domaines nombreux qui font votre opulence;
Et vous en jouissez sans remords à nos yeux,
Comme seul héritier des biens de vos aïeux.
C'est pourquoi vos regards, couverts de voiles sombres,
Ne guident plus vos pas errants parmi les ombres;
Pourquoi de tant de maux sans relâche affligé,
Dans un long désespoir votre cœur est plongé [86].

Par delà les soleils, dans une paix profonde,
Le méchant dit : Le Dieu, maître absolu du monde,
Vers l'homme un seul moment ne tourne point les yeux ;
D'un pôle à l'autre il va, parcourant tous les cieux.
Croyez-vous donc aussi que de sombres nuages
Lui dérobent l'aspect des terrestres rivages [87] ?

C'est ainsi que parlaient, dans les siècles passés,
Ces ennemis de Dieu, ces hommes insensés,
Qui tous, contre la mort, sans secours, sans refuge,
Ont péri submergés dans les eaux du déluge [88].
Ils avaient dit à Dieu : Retire-toi de nous !

Ainsi les insensés, défiant son courroux,
Croyaient qu'en son repos, auguste et solitaire,
Dieu restait insensible aux choses de la terre,
Tandis qu'ils lui devaient leurs troupeaux, leurs maisons,
Et leurs jours embellis de saisons en saisons.

Loin de moi les pensers de tous ces sacriléges!
Le juste et l'innocent, affranchis de leurs piéges,
Verront de ces pervers les maisons s'abîmer
Dans les torrents du feu qui doit les consumer;
Car Dieu veut constamment que le forfait s'expie.
Tels les grands criminels, à la parole impie,
Ces hommes qui voulaient, en défiant le Ciel,
Élever jusqu'à lui les créneaux de Babel [89],
Et qui virent la foudre, écrasant leur ouvrage,
En semer les débris sur le fatal rivage...
Eux-mêmes, dispersés dans cent climats divers,
Du bruit de leur affront remplirent l'univers.

Revenez au Seigneur, qui seul nous fortifie;
Qu'un vrai remords le touche et qu'il vous justifie.
Élevez donc vers lui votre front pénitent!
Et si de votre hommage il se montre content,
Vous trouverez en lui vos plus chères délices;
Ses faveurs à vos vœux seront toujours propices,

Et si vous respectez ses ordres absolus,
Il vous fera monter au rang de ses élus ;
Et quand de votre cœur cesseront les murmures,
Vos mains redeviendront innocentes et pures.

Pour avoir autrefois outragé le Seigneur,
Vous avez loin de vous vu s'enfuir le bonheur.
Mais qu'un vrai repentir à votre erreur succède,
Vous verrez aussitôt le mal qui vous obsède,
Par un souffle immortel loin de vous repoussé,
De votre souvenir sans retour effacé.
Du Ciel à votre égard la clémence sommeille,
Mais enfin à vos cris il prêtera l'oreille ;
Il vous protégera contre vos ennemis.
Vos trésors, vos honneurs vous seront tous remis ;
Ils vous ramèneront à vos jours d'allégresse ;
Heureux, et respirant d'une longue détresse,
Vous pourrez voir encor vos jardins refleurir ;
De nouvelles moissons tous vos champs se couvrir.

La harpe, si longtemps muette et détendue,
Célèbrera la paix à votre âme rendue,
Et votre main s'ouvrant, pour les infortunés,
Leur fera part des biens que Dieu vous a donnés.
Voilà quel avenir j'ose ici vous promettre.
Mais il faut au malheur humblement vous soumettre;
Qu'un repentir sincère expiant votre erreur,
Du Dieu qui vous punit désarme la fureur.

CHAPITRE XXIII.



Vous me parlez toujours d'un repentir sincère,
Répond Job ; au coupable il est seul nécessaire.
Eh ! de quoi l'innocent peut-il se repentir?
De toute iniquité j'ai su me garantir.
Mon cœur est resté pur !... Que mon souverain maître
Devant son tribunal me laisse enfin paraître !
J'y défendrai ma cause, et soutiendrai mes droits
Aux bienfaits que de lui je reçus autrefois.
Voilà tout mon désir... S'il consent à m'entendre,
A me justifier, oui, j'oserai prétendre,

Pourvu qu'à mes regards il voile sa splendeur,
Qu'il ne m'accable pas du poids de sa grandeur.

Mais je le cherche en vain du couchant à l'aurore;
A mes yeux inquiets il se dérobe encore [90].
Il reconnaît ma voix, comme il n'ignore pas
Que j'ai dans son chemin toujours suivi ses pas.
Il m'éprouve pourtant, tel qu'un bois qui s'embrâse
Éprouve l'or captif et dissous dans un vase.
Quand je l'appelle, Dieu jamais ne me répond;
Il me laisse plongé dans un gouffre sans fond,
Et sourd à mes sanglots, de ses mains il allume,
Il attise le feu dont l'ardeur me consume!...
Il élargit la plaie, et de son arc tendu
Part le trait qui s'enfonce en mon cœur éperdu!...
Mes membres sous ses coups tombent en pourriture,
Et tout vivant, des vers je deviens la pâture!
Il me hait!... et pourtant je ne l'ai point trahi!
A ses commandements j'ai toujours obéi [91].

J'ai caché dans mon sein [92] sa divine parole
Qui seule fortifie et qui seule console.

Eh ! qui pourrait lutter contre le Saint des Saints?
Qui pourrait s'opposer à ses secrets desseins?
Ah ! s'il a prononcé ma perte inévitable,
Comment puis-je fléchir ce juge redoutable?
La terreur me saisit, et fuyant son regard,
Dans un étroit sentier je m'avance au hasard.
Vainement je m'efforce à tromper sa poursuite,
Il assiége mes pas, il arrête ma fuite.
Eh ! j'oserais m'offrir à ses yeux irrités,
Lui demander la fin de mes adversités !
Moi, misérable insecte, éclos dans la poussière,
J'irais interroger l'auteur de la lumière !...

Ainsi, toujours flottant, toujours irrésolu,
Accusant du Seigneur le décret absolu,

Et sans cesse lié par la même contrainte,
Je passe tour à tour de l'espoir à la crainte !...
Terre ! ouvre moi ton sein !... dans ta profonde nuit
Laisse-moi retrouver cette paix qui me fuit !



CHAPITRE XXIV.



La terre, poursuit Job, n'a point changé de face;
Comme autrefois l'impie en souille la surface.
Il en est qui, toujours affamés de butin,
Du denier de la veuve achètent leur festin.
Ceux-ci, de tous ses biens dépouillent le pupille;
Banni de son foyer, sans pain et sans asile,
Il va, jeune et timide au milieu des dangers,
Traîner ses pas errants sous des cieux étrangers.

Comme on voit au désert, pour chercher sa pâture,
Courir l'âne sauvage, enfant de la nature,

Ceux-là, dès que du jour les feux sont rallumés,
Vont moissonner les champs que d'autres ont semés,
D'une furtive main, jusque dans la prairie,
Enlèvent les troupeaux paissant l'herbe fleurie,
Et rentrés sous leurs toits, heureux et triomphants,
Du fruit de ces larcins nourrissent leurs enfants.
Les grains qu'ils ont volés s'entassent dans leurs granges;
Dans leur pressoir avare ils foulent les vendanges,
Ils recueillent le suc exprimé des raisins
Dont le cep fut planté par de pauvres voisins.
Ils n'ont qu'un seul désir, n'ont qu'une seule tâche;
A grossir leur fortune occupés sans relâche,
Plus ils entassent l'or, fruit honteux du larcin,
Plus la cupidité s'éveille dans leur sein.
La fortune d'autrui leur paraît une offense;
Ils foulent à leurs pieds la faiblesse et l'enfance;
Au pauvre tout en pleurs arrachent sans pitié
D'un misérable habit la dernière moitié,
Et le pauvre, accablé par la faim et par l'âge,
S'abrite dans le fond d'une grotte sauvage

Contre la froide bise et les flots pluvieux,
Qui sur sa nudité tombent du haut des cieux.

Sitôt qu'avec la nuit règne un morne silence,
D'un antre ténébreux le meurtrier s'élance;
Terrible.... le front pâle et le fer à la main,
A travers les détours d'un ténébreux chemin
Il marche vers le toit que sa victime habite,
Et de l'espoir du sang son cœur affreux palpite!



L'époux songe à partir, les chameaux sont tout prêts;
Il a de son voyage ordonné les apprêts.
Il quitte en gémissant sa compagne chérie,
Sa maison, ses troupeaux, son heureuse patrie!
Bientôt, d'un pas furtif, un lâche suborneur
Dans le lit conjugal porte le déshonneur...
Tout repose autour d'eux... et l'ombre et le mystère
Protégent les transports de ce couple adultère.
L'aurore, dont l'éclat dissipe les brouillards,
Des voiles de la mort se couvre à leurs regards.

L'impie a pressenti la colère céleste,
Il veut se dérober à son destin funeste,
Et fuir le glaive ardent sur son front suspendu.
De sa terreur soudaine étonné, confondu,
Il s'obstine à s'armer de constance et d'audace;
Inutiles efforts!... L'immortelle menace
Le poursuit en tous lieux, assiége tous ses pas,
Et le couvre vivant des voiles du trépas.
Dès lors, enveloppé de ténèbres perfides,
Dans un sentier trompeur il se perdra sans guides.
D'heure en heure souillés par un forfait nouveau,
Ses jours s'écouleront plus rapides que l'eau.
Des regards du Seigneur, chaque jour plus indigne,
Il ne connaîtra plus le chemin de la vigne.
Dans le fond des enfers conduit par son péché,
Que des chaînes d'airain l'y tiennent attaché!
Qu'après le froid sur lui la chaleur se déploie!
Qu'il trouve dans les vers sa douceur et sa joie!
Que le ciel l'abandonne et le mette en oubli!
Que par de longs tourments son destin soit rempli!

A-t-il d'un seul denier secouru l'indigence?
Ne s'est-il pas nourri de fiel et de vengeance?
N'a-t-il pas à la veuve, en larmes devant lui,
Au timide orphelin refusé son appui?
N'a-t-il pas possédé des biens illégitimes?
Parmi les innocents désigné ses victimes?
Dépouillé lâchement ses frères, ses voisins,
Et joui sans pudeur du fruit de ses larcins?

Le Seigneur de ses jours a prolongé la trame,
Afin que le remords pût entrer en son âme;
Loin de se repentir, il a, dans son courroux,
Tenu les forts captifs sous de puissants verroux.
Sous la tranchante faulx ainsi la fleur succombe,
Ainsi sa race meurt et le suit dans la tombe.
Il ne reste de lui nulle postérité.

Vous, si je n'ai pas dit toute la vérité,
Ou si je n'ai tenu que des discours frivoles,
Auprès du Tout-Puissant accusez mes paroles!

CHAPITRE XXV.



Celui qui sur son trône est assis dans les cieux,
Dit Baldad, fait régner la paix dans les hauts lieux!
De ses divins soldats qui nous dira le nombre?
Pour voiler sa lumière existe-t-il quelque ombre?
La lune en son éclat, tous ces globes épars,
Eux-mêmes sont-ils purs devant ses saints regards?
L'homme qui se compare au monarque suprême
Est-il justifié par son audace extrême?
Devant le Souverain du ciel et de l'enfer,
Il n'est que pourriture, et son fils n'est qu'un ver [93].

Et du Ciel cependant vous réglez la conduite !...
D'un tel égarement prévoyez-vous la suite ?
Me faudrait-il encor remettre sous vos yeux
La gloire et la grandeur du Monarque des cieux ?
Et comment en effet signaler sa puissance ?...
Caché dans les splendeurs de sa magnificence,
Il échappe aux regards des fragiles humains,
Mais se révèle à nous par l'œuvre de ses mains.

Il commande à la nuit de déplier ses voiles,
D'une couronne d'or ceint le front des étoiles.
L'aube, qu'il fait monter en un char diligent,
S'entoure des longs plis d'une écharpe d'argent.
Le soleil, dont lui-même a tracé la carrière,
Nous ôte tour à tour et nous rend la lumière.
Il dresse en pavillon les nuages mouvants,
Et, la foudre à la main, il monte sur les vents.
De la mer rugissante il apaise les ondes.
Sous lui du haut des cieux il voit rouler les mondes.

Il assied le printemps sur un trône de fleurs,
Dont un vent parfumé balance les couleurs,
Et l'été, d'épis mûrs, de fruits parant sa tête,
Des joyeuses moissons nous prépare la fête ;
Quand l'automne, fuyant l'approche des hivers,
Dépouille les forêts de leurs panaches verts,
Sur la terre stérile et d'un crêpe voilée,
Les trésors de la neige et ceux de la gelée,
En givre, en blancs flocons, de l'air sont descendus...

Dès que je nomme Dieu, dans mes sens éperdus
Se glisse une terreur subite, involontaire.
Eh! quel homme pourrait pénétrer le mystère
De ce pouvoir si grand, devant qui tout n'est rien,
Suprême intelligence et source de tout bien?
Job, écoutez encor : croyez-en ma parole.
Le temps n'est point à nous, comme un souffle il s'envole.
Au Dieu que vous bravez, jadis vous fûtes cher,
Il peut tout oublier ; un repentir amer

S'emparant désormais de toutes vos pensées,
Amène le pardon sur vos fautes passées.

Oh ! qu'il vous sera doux, après de tels ennuis,
De retrouver enfin le calme de vos nuits
Sur un lit si longtemps abreuvé de vos larmes !
Du foyer paternel goûtant aussi les charmes,
Vous attendrez l'instant où, se fermant au jour,
Vos yeux se rouvriront dans l'éternel séjour.
C'est là que vous verrez le Seigneur dans sa gloire ;
Qu'à des maux sans retour, loin de votre mémoire,
Succèderont pour vous, en ces lieux fortunés,
Des plaisirs toujours purs l'un à l'autre enchaînés.
C'est là, c'est au milieu des clartés éternelles,
Que des anges en chœur les harpes solennelles,
Les saints transports, l'amour, les concerts gracieux,
Sans cesse répétés par les échos des cieux,
Rendant enfin le calme à votre âme ravie,
En son cours immortel charmeront votre vie.

CHAPITRE XXVI.

Cessez, lui répond Job, un inutile effort.
Soutenez-vous le faible ou bravez-vous le fort?
Je voudrais le savoir, et ne puis vous comprendre.
Quiconque à vos discours se laisserait surprendre,
Croirait que la sagesse est un don précieux
Que vous obtenez seul de la faveur des cieux.
Voulez-vous conseiller celui dont la puissance
Enfanta les esprits d'une immortelle essence?
Les géants orgueilleux et les pervers nouveaux,
Unis aux criminels, gémissent sous les eaux [24].

Nu, devant ses regards, l'enfer lui-même tremble.
Les millions de soleils qu'en ses mains il rassemble,
Tous les corps lumineux dans l'espace marchant,
Passent, quand il le veut, de l'aurore au couchant.
Soumises à ses lois, les vagues irritées,
Par la noire tempête et les vents tourmentées,
De leurs rives jamais ne franchiront le seuil...
Dieu maîtrise leur fougue et dompte leur orgueil.

Afin d'en prévenir les humides ravages,
Il enchaîne les eaux dans le sein des nuages.
Comme sur un néant il suspend l'univers.
De la création les prodiges divers
S'éteindraient à sa voix dans une nuit profonde,
Et l'informe chaos ressaisirait le monde,
Si, toujours attentifs, ses ordres vigilants
De ces globes sans fin ne réglaient les élans;
Si des siècles jaloux enchaînant les outrages,
Il ne veillait lui-même à ses pompeux ouvrages,

Tranquillement assis sur un trône étoilé,
Par de sombres vapeurs à nos regards voilé.

Tel est le Dieu du ciel devant qui tout s'abaisse,
Qui soutient l'innocent, protége sa faiblesse.
C'est le même pouvoir qui, dans le fond des bois,
Fait rugir du lion la formidable voix;
Qui du timide oiseau surveille la couvée
Au fond d'un nid soyeux mollement élevée;
Qui du serpent du Nord aux plis démesurés
Déroule au sein des mers les orbes azurés [93].

Ce que je viens de dire est une faible image
De l'immortel pouvoir à qui tout rend hommage:
Pour rassembler la terre autour de ses autels,
faudrait une voix que n'ont pas les mortels.



CHAPITRE XXVII.



Job se tait un moment, vaincu par la souffrance,
Puis reprend son discours avec plus d'assurance.

Oui, j'atteste le Dieu que j'ose supplier,
Ce Dieu qui me défend de me justifier,
Qui répand sur mes jours le trouble et l'amertume :
Quel que soit le tourment dont l'horreur me consume,
Jusqu'à l'heure où la mort en finira le cours,
Il ne m'entendra pas, rebelle en mes discours,

Condamner un moment sa volonté suprême ;
Ma langue, qui le craint, se refuse au blasphème.
Quoiqu'il traite en coupable un innocent, je dois
Souscrire sans murmure à ses augustes lois.
Nul de vous envers moi ne se montre équitable ;
Mais il est dans le ciel un juge inévitable ;
Il lit au fond des cœurs ; il sait trop que le mien,
Toujours plein de son nom, ne se reproche rien.
Je le redis encor, ma conduite passée
N'éveille aucun remords au fond de ma pensée.
De leurs piéges adroits prompt à me garantir,
L'exemple des méchants n'a pu me pervertir.

Quand les maux pèseront sur sa tête proscrite,
Quel sera, répondez, le sort de l'hypocrite?
Injustement paré des dépouilles d'autrui,
Où pourra-t-il trouver un secours, un appui?
Apprenez donc enfin comment, en sa colère,
Dieu punit le mortel qui cesse de lui plaire.

Sous le tranchant du fer ses enfants périront;
Le juste et l'innocent entre eux partageront
L'or qu'avaient entassé ses mains insatiables,
Tout... jusqu'au moindre fruit de ses larcins coupables.
Avant que ses regards ne se ferment au jour,
Il verra son éclat s'éteindre sans retour.
Du céleste courroux son front porte le signe.

Tel qu'on voit s'élever dans le champ de la vigne
Le toit que son gardien pour lui-même a construit,
Tel qu'un ver qui sous l'herbe a bâti son réduit;
Tel le riche en sa tente, où brille l'opulence,
Croit de ses maux présents tromper la violence.
Mais d'un frivole espoir l'orgueilleux s'est flatté.
Sur lui comme un torrent tombe la pauvreté.
Il ne lui reste rien des grandeurs de ce monde;
Un vent de feu le brûle et sur sa tête gronde [96].
Du faîte de sa gloire il est précipité,
Et dans un tourbillon disparaît emporté.

Ceux qui l'ont vu tomber, heureux de sa détresse,
Applaudissent des mains en signe d'allégresse,
Lui reprochent sa vie, et des mots insultants
Affligent son oreille à ses derniers instants.

Assailli de terreurs sans cesse renaissantes,
Il envîra le sort des âmes innocentes
Qui passent, dans la paix, dans la sérénité,
Des jours calmes et chers à la Divinité.
Il aura beau gémir, beau s'accuser lui-même,
Son front sera marqué du sceau de l'anathême.
Sa femme, ses enfants, les biens qu'il a ravis,
Il perdra tout!... Le Ciel, par de sages avis,
L'a prévenu longtemps; mais, fermant son oreille,
A la secrète voix qui tout bas nous conseille,
Engagé dans le crime et dans le déshonneur,
Pourrait-il trouver grâce aux regards du Seigneur?
Il n'aura pour abri qu'une étroite cabane;
Là, seul et sous la main du Ciel qui le condamne,

Enfin il entendra près de lui s'approcher
Le spectre de la mort qui viendra le chercher,
Qui, du pécheur maudit s'emparant avec joie,
Dans ses bras décharnés enlèvera sa proie.
Que ce terrible sort apprenne à l'insensé,
Défiant le pouvoir du Seigneur offensé,
Que grâce au repentir, son unique refuge,
Il peut sauver son âme et désarmer son juge !



CHAPITRE XXVIII.



L'homme avare et vénal sous la pierre a cherché
Le métal précieux dans ses veines caché [97].
L'or, l'argent et le fer y germent en silence [98];
Il en a pénétré le mystère et l'essence.
De leur couche profonde au grand jour amenés,
De ses habiles mains il les a façonnés [99].
D'un bras laborieux il a brisé la pierre;
Il a fait de l'airain l'instrument de la guerre [100];

Il a su mesurer la distance, le temps [101],
Et combattre la nuit par des feux éclatants [102].

Là, d'un large canal, l'homme, rempli d'audace,
A d'un vaste désert sillonné la surface,
Et séparant ainsi deux peuples opposés,
Par leurs mœurs, par leurs lois constamment divisés,
Il a civilisé, sur le double rivage,
La tribu pastorale et la tribu sauvage.
La flamme, qu'il soumet à son commandement [103],
Vole et rase la plaine où croissait le froment.
Les vieux monts, ébranlés jusques en leurs racines,
Tombent sous ses efforts en immenses ruines.
Des flancs du roc poudreux ses soins ont retiré
Et fait luire au soleil le saphir azuré.
Le chemin qu'il ouvrit au milieu des savanes,
Fréquenté si souvent des riches caravanes,
Par son bruit incessant fait fuir, plein de terreur,
Le lion qui rugit de crainte et de fureur,

Et le vautour, planant sur cette grande voie,
Épouvanté s'envole en oubliant sa proie.

Non, rien n'a pu de l'homme intimider l'ardeur :
Des fleuves souterrains sondant la profondeur,
Ses yeux ont découvert les merveilles sans nombre
Qu'enveloppait la nuit du secret de son ombre.
Mais où trouvera-t-il un bien plus précieux,
La sagesse!... attribut du Monarque des cieux,
Et découlant pour nous d'une source immortelle?
Il cherche vainement le lieu qui la recèle.

Elle n'est point en moi, dit l'orageuse mer.
Elle m'est inconnue, a répondu l'enfer.

Elle n'habite point les palais où la joie
En chants efféminés éclate et se déploie.

Nul mortel ne pourrait l'acquérir à prix d'or.
Elle passe en valeur le plus riche trésor,
Et les mille tissus aux couleurs variées,
Par l'aiguille indienne [104] avec art mariées.
Le diamant superbe, aux éclairs radieux [105],
D'une splendeur moins vive éblouirait les yeux.
L'or, qu'un habile artiste a su tailler en vase [106],
La perle, le rubis, l'opale, la topaze [107],
Que le soleil colore en de brûlants climats,
Au premier des trésors ne se comparent pas.
Trop heureux qui l'obtient!... La puissance divine
Dans les hauteurs du ciel cacha son origine.
Sur tous les maux humains elle répand son miel.
Elle n'appartient pas à vous, oiseaux du ciel.
La mort et le péché, couple ingrat et rebelle,
Ont dit : Oui, nous avons entendu parler d'elle.

Dieu seul sait en quels lieux elle aime à se cacher,
Et la route inconnue à qui veut la chercher;

Car Dieu d'un seul regard enveloppe l'espace,
Sur la terre et les cieux voit tout ce qui se passe.
Il a mesuré l'air, donné du poids aux vents [108],
Enfermé les soleils dans leurs orbes vivants...
Et lorsqu'il imposait à la pluie, à la grêle,
L'ordre constant qu'il donne à son œuvre immortelle,
Quand il faisait briller, sous la voûte de l'air,
Et la foudre anguleuse et le bleuâtre éclair....
C'est alors qu'il te vit, éternelle sagesse,
Qu'il te fit des mortels la première richesse,
Et que lui-même a dit : Le seul, le vrai bonheur,
N'est que dans la sagesse et l'amour du Seigneur.

CHAPITRE XXIX.



Job, pour se plaindre encor de son état funeste,
De sa voix défaillante a rassemblé le reste.

Qui me rendra ces jours paisibles et sereins,
Où mon âme ignorait les maux et les chagrins,
Où du Dieu que je sers la lumière éclatante
De ses rayons sacrés illuminait ma tente,
Et, comme un astre heureux, éclairait devant moi
La route où je marchais plein de zèle et de foi !

De force et de beauté ma famille pourvue,
Autour de mon foyer réjouissait ma vue.
Le lait baignait mes pieds ; des flancs du haut rocher
Je voyais l'huile pure à flots d'or s'épancher [109].
Aux portes de la ville, où dominait mon siége [110],
J'arrivais précédé d'un imposant cortége ;
Là, frappés de respect, soudain, de toutes parts
Se levaient la jeunesse et même les vieillards.
Mes bienfaisantes mains s'ouvraient pour l'indigence;
L'opprimé me chargeait du soin de sa vengeance.
La justice toujours dictait mon jugement ;
Elle était à la fois mon riche vêtement
Et le bandeau royal dont se ceignait ma tête ;
Ma voix des passions apaisait la tempête.
Mon or cherchait la veuve et le pauvre honteux;
J'étais l'œil de l'aveugle et le pied du boîteux.
Je foulais sous mes pas l'iniquité tremblante;
J'arrachais de ses dents sa proie encor sanglante.
L'oreille avidement recueillait mes discours.
Le timide orphelin réclamait mon secours.

Ma voix conciliait les intérêts contraires,
Et de deux ennemis faisait souvent deux frères.
Je réprimais la haine aux farouches transports;
Jusques au fond du cœur j'étouffais les discords.
Tous les infortunés lisaient sur mon visage
D'un sort moins rigoureux l'infaillible présage.
Sur eux mes doux accents, inspirés par le Ciel,
Tombaient comme une pluie et de lait et de miel.
A l'emporter sur moi nul n'eût osé prétendre;
Les princes et les grands se taisaient pour m'entendre.
De mes sages conseils ils connaissaient le prix;
Seul, je fortifiais, j'éclairais leurs esprits.
Sitôt qu'au-dessus d'eux j'allais prendre ma place,
Mon front, où la fierté se montrait sans audace,
Était le front d'un roi dans sa cour adoré,
Et, sur le trône assis, de sa garde entouré.

Ainsi que le palmier, dont la cîme arrosée
S'incline sous le poids d'une fraîche rosée,

Et qu'aime à balancer le souffle du matin,
J'espérais prolonger mon tranquille destin [1].
Je me disais alors, plein d'une joie extrême :

Je mourrai sous le toit que j'ai construit moi-même;
Ma gloire étonnera tous les regards humains,
Et je fortifîrai mon arc entre mes mains!...

Tous, prêtant à ma voix une oreille attentive,
Imposaient le silence à leur langue captive.
Les utiles conseils qu'ils recevaient de moi,
Dirigeaient leur conduite et leur servaient de loi.
S'ils me voyaient sourire, ils le croyaient à peine,
Tant respirait en moi la grandeur souveraine!
Ainsi qu'avant l'été les gazons jaunissants
Demandent une pluie aux flots rafraîchissants,
Ainsi tous de me voir réclamaient l'avantage...
Leur bouche avec respect s'ouvrait à mon langage,

Comme la terre s'ouvre, aussitôt que des cieux
Descend pour l'abreuver l'automne pluvieux [112].
Constamment sur mes pas une foule empressée
Me suivait dans ma tente avec pompe dressée;
Car aux veuves en pleurs, aux pauvres gémissants,
Je prodiguais toujours mes soins compatissants,
Et du peuple, charmé de ma seule présence,
Les acclamations payaient ma bienfaisance.



CHAPITRE XXX.



Je me vois maintenant sans amis, sans soutiens !
Des hommes dont les ans sont au-dessous des miens,
Dont un juste mépris, en des temps plus prospères,
Pour veiller sur mes chiens eût refusé les pères [115] !
Ces hommes ! dont le bras, épuisé de langueur,
N'eût jamais de mon bras égalé la vigueur,
Peu dignes de ce jour que le Très-Haut leur laisse,
Sans honte et lâchement insultent ma faiblesse !...
Le teint hâve, les traits flétris et languissants,
Ces hommes, tourmentés par des besoins pressants,

Ont cherché sur des bords ingrats et sans culture,
Pour apaiser leur faim, quelque vile pâture!
Les herbes sans saveur qu'ils trouvent sous leurs pas[114],
L'écorce du nopal, composent leurs repas;
Et du genevrier arrachant les racines,
Ils s'abritent joyeux sous des monceaux d'épines.
Dans le creux d'un torrent ou celui d'un rocher,
Au fond d'une caverne, ils viennent se coucher,
Et, loin de souhaiter qu'on leur soit secourable,
Se plaisent aux ennuis de leur sort misérable.
Mais aujourd'hui qu'à Job le Seigneur irrité
Inflige un châtiment qu'il n'a pas mérité,
Ces hommes! le rebut de la nature entière,
D'un ami malheureux repoussant la prière,
Se montrent assez bas, assez vils, pour oser
De ses propres revers sans pudeur l'accuser!
Par des rires moqueurs, par des chansons railleuses,
N'ont-ils pas bafoué mes plaintes douloureuses?
Qu'ai-je fait cependant à ces hommes sans foi,
D'un ignoble courroux animés contre moi,

Et qui, sans nul respect pour mes maux et mon âge,
Viennent insolemment me cracher au visage?

Depuis que le Seigneur, insensible à ma voix,
A sur mon faible corps épuisé son carquois,
Comme un vent furieux, précurseur de l'orage,
Ils ont fondu sur moi dans leur jalouse rage ;
Ils m'ont couvert d'opprobre, et leur perfide main
Sous mes pas chancelants a rompu le chemin.
Mes sanglots, mes soupirs, ont provoqué leur joie ;
Peu contents des fléaux que le Seigneur m'envoie,
Ils en ont redoublé l'amertume et l'horreur ;
Ils ont autour de moi secoué la terreur,
Jeté le désespoir dans le fond de mon âme,
Du brasier de mon sang alimenté la flamme ;
Et me tenant sous eux, sans force renversé,
De leur fer assassin les cruels m'ont percé !...

C'est donc peu que la mort à ma vive tendresse
Ait enlevé mes fils florissants de jeunesse,

Et tous les serviteurs dans ma maison nourris :
Il manquait à mes maux de subir leur mépris !...
D'un épais tourbillon ma vie enveloppée,
Nébuleuse vapeur, dans l'air s'est dissipée.
Rien n'a pu désarmer le Dieu fort et jaloux ;
Il a versé sur moi les traits de son courroux.
Ne voyez-vous donc pas les maux où je succombe ?
Que respirant encor j'appartiens à la tombe ?
Envisagez ce corps d'ulcères dévoré,
Par d'atroces douleurs sans trève déchiré !...
De cet affreux tourment le Ciel même est complice !
Quelquefois, écrasé par un si long supplice,
Mes yeux rouges de sang se ferment ;.... mais, hélas !
Sur mes membres infects les vers ne dorment pas.
Bientôt je me réveille à leurs vives morsures,
Qui rongent en silence et creusent mes blessures.

J'ai beau crier vers vous dès le déclin du jour,
Mes cris n'arrivent pas jusqu'à votre séjour,

Dieu puissant ! je ne suis que cendre et que poussière ;
Vous avez consumé mon argile grossière ,
Mais sans briser la chaîne où je suis attaché,
Du nombre des vivants vous m'avez retranché.
Ma tente, qu'en son vol emporta la tempête,
N'a point laissé d'asile où reposer ma tête.
Je suis demeuré seul, sans parents, sans amis,
Mais toujours au Très-Haut et fidèle et soumis.
Il est entré chez moi par la porte et la brèche ;
Dans mon sein palpitant a pénétré sa flèche ;
Du faîte des grandeurs où je me vis monté,
Dans un profond abîme il m'a précipité.
Il a sur mon néant étendu sa vengeance,
Il m'a ravi ma force et mon intelligence ;
D'une noire vapeur il obscurcit mes yeux.
Je marchais autrefois à la clarté des cieux,
Et perdu maintenant dans une route sombre,
Je m'avance au hasard et m'égare dans l'ombre !
Il me juge toujours indigne de pardon ;
Il fait peser sur moi son cruel abandon,

Et je pousse des cris, comme, au lointain rivage,
En poussent et l'autruche et le dragon sauvage[115].

Cependant il sait bien que jamais des méchants
Mon cœur n'a partagé les criminels penchants.
Jamais à mon oreille, au temps de ma fortune,
La voix de l'affligé ne parut importune.
Assis à mon foyer, et de mon pain nourri,
L'étranger sous mon toit trouvait un sûr abri.
Et, témoin de mes maux soufferts avec constance,
Nul ne m'offre aujourd'hui sa pieuse assistance !
Avec horreur de moi tous se sont éloignés,
Mes sanglots, mes soupirs, mes pleurs sont dédaignés !
On refuse à ma plaie un baume salutaire,
On me hait, on me livre à mon deuil solitaire.
Ma harpe, si longtemps délices de ces bords,
Ma harpe, si fertile en suaves accords,
Sous mes doigts affaiblis ne sera, dans sa plainte,
Que l'écho des tourments dont mon âme est atteinte,
Et ses cordes en deuil, qu'arroseront mes pleurs,
Instruiront l'Orient de mes longues douleurs.

CHAPITRE XXXI.



Si de la volupté la fatale puissance
Un moment de mon cœur eût flétri l'innocence,
Digne de tous les maux que Dieu me fait souffrir,
Comment à ses regards oserais-je m'offrir?
Perdrai-je aussi ma part du céleste héritage
Qui de la chasteté doit être le partage?
Car, depuis qu'à mes yeux la lumière a brillé,
De nul honteux désir mon cœur ne s'est souillé.
Oui, chassant loin de moi tous les vœux sacriléges,
Jamais à la vertu je n'ai tendu de piéges.

Dieu le sait ! Non, jamais Job ne s'est écarté
Du chemin de l'honneur et de la pureté.

Ah ! prenant en sa main la balance équitable,
L'espérance du juste et l'effroi du coupable,
Que Dieu pèse ma vie, il verra que toujours
Mon âme s'est fermée à d'indignes amours.
Si mes yeux ont failli, je consens que ma race,
Éteinte sans retour, ne laisse aucune trace[116],
Et qu'un autre à son gré recueille tout le grain
Que dans un champ fertile aura jeté ma main.

Si l'on me vit jamais, dans mon ardeur brutale,
Profaner d'un ami la couche nuptiale,
Tromper sa confiance et ses empressements,
Si j'osai prononcer de parjures serments,
Que ma femme elle-même, au devoir infidèle,
Par ses égarements me force à rougir d'elle !

Car de tous les forfaits, aux yeux de l'Éternel,
L'adultère sans doute est le plus criminel.
Vautour insatiable, il dévore lui-même
Ses rejetons frappés en naissant d'anathème [117] !

Contre mes serviteurs, négligeant leur devoir,
Si j'ai trop durement usé de mon pouvoir,
Devant le tribunal du Dieu que je révère,
Comment justifier ma conduite sévère ?
Du maître impérieux, de l'humble serviteur,
Ce Dieu n'est-il donc pas également l'auteur ?
Quoi ! celui qui me sert n'a-t-il donc pas une âme
Qu'il reçut comme moi dans le sein de la femme ?

Si l'indigent, la veuve, ainsi que l'orphelin
Ont réclamé sans fruit et mon sel et mon pain ;
Si de l'humanité la voix toujours chérie
A cessé de parler dans mon âme attendrie,

Depuis qu'abandonnant les flancs qui m'ont porté
J'ai vu, pour mon malheur, la céleste clarté;
Si je n'ai point toujours regardé comme un frère
Le pauvre languissant de faim et de misère,
Et si de mes brebis la moelleuse toison
Ne l'a point réchauffé dans la froide saison;
Avec l'iniquité si j'ai fait alliance;
Si j'ai placé dans l'or toute ma confiance,
Lui disant : Tu seras ma force et ma grandeur ;

Si voyant le soleil dans toute sa splendeur,
Et la lune brillant au milieu de sa voie,
J'ai senti dans mon cœur une secrète joie;
Si portant à ma bouche une coupable main,
J'ai violé la loi de mon Maître divin [118] ;
Si de mon ennemi la disgrâce imprévue,
Si l'aspect de ses maux ont réjoui ma vue;
Si contre lui ma langue a jamais proféré
Les insultes d'un cœur par la haine ulcéré;

Si la fourbe, l'orgueil, l'avarice, l'envie,
De leurs âcres poisons ont infecté ma vie;
Si, trompant avec soin le regard indiscret,
J'ai couvert mes péchés des voiles du secret [119];

Si par quelque forfait souillant mon origine,
J'ai mérité l'oubli de la faveur divine;
Si les biens, dont je fus autrefois possesseur,
D'un frère ou d'un parent m'ont rendu l'oppresseur,
Qu'à mes gémissements le Ciel ferme l'oreille!
Que jamais envers moi sa pitié ne s'éveille!
Que mes membres disjoints, de mon corps détachés,
En tombent tout à coup meurtris et desséchés,
Et qu'à l'instant marqué pour finir mon supplice,
Dans la tombe avec moi mon nom s'ensevelisse!

Dieu protecteur! vers vous, pour la dernière fois,
Du sein de mon néant j'élève encor ma voix.

C'est vous seul que je crains ! c'est en vous que j'espère !
Vous êtes des mortels et l'arbitre et le père ;
Vous lisez dans mon cœur, et vous ne voudrez pas
Poursuivre l'innocent au-delà du trépas.
De l'œuvre de vos mains votre pouvoir dispose ;
De mon destin nouveau sur vous je me repose.
Puisque j'ai respecté vos décrets absolus,
Ouvrez-moi le palais qu'habitent vos élus ;
Que je reçoive enfin le prix de ma souffrance !...

. . . .

O jour de la justice et de la délivrance,
Lève-toi ! viens briller à mes yeux désormais
De cet éclat si pur qui ne s'éteint jamais.
Fais que montant au ciel sur des ailes de flamme,
Dans les mains du Très-Haut je remette mon âme [120] !

Qui donc voudra, pour moi, parlant au Dieu sauveur,
Prouver mon innocence, afin qu'en ma faveur,

Dans un livre sacré lui-même dagne écrire
Toutes mes actions depuis que je respire ?
Que sur mon front, ce livre en couronne posé [12],
Soit aux yeux de mon peuple à toute heure exposé !
Je veux à chaque pas en dire les prières.

Si les vignes, les champs, que je tiens de mes pères,
Pleurent en m'accusant d'avoir manqué de foi,
Et si j'entends crier les sillons après moi;
Si de leurs fruits jamais faisant ma nourriture,
Ma main les a cueillis, sans payer la culture;
Que ces champs dès ce jour, pour unique aliment,
N'enfantent que de l'orge au lieu d'un pur froment,
Et sans cesse couverts de ronces et d'épines,
Que les plants étouffés meurent dans leurs racines !

FIN DES PAROLES DE JOB.

CHAPITRE XXXII.



Les trois amis de Job enfin ne parlaient plus ;
Ils cessaient de tenter des efforts superflus,
Voyant que Job, ardent à prendre sa défense,
Se croyait envers Dieu libre de toute offense.
Eliu, né dans Bus [122], de tous ces longs discours
N'avait pas une fois interrompu le cours.
De son courroux secret domptant la violence,
Il s'était imposé le plus profond silence ;

Car plus jeune que tous, il savait quels égards
Le fils de Barrachel devait à des vieillards,
Et témoin d'un débat qui lui semblait frivole,
Il délia sa langue, et, prenant la parole,
Sur Job, qui se disait exempt d'iniquité,
Et sur ses trois amis qui l'avaient insulté,
Au lieu de compatir à sa longue misère,
Il fit tomber soudain le poids de sa colère.
Or, voici dans quels mots Eliü, s'exprimant
Sur ce qu'il entendait, porta son jugement.

Je me suis tu longtemps, et, la tête baissée,
J'ai cru ne pas devoir vous dire ma pensée;
Je suis jeune, il est vrai... cependant à mon tour,
Je prétends vous répondre et parler sans détour.
J'avais jusqu'à présent pensé que la science
Était le fruit de l'âge et de l'expérience;
Mais je vois que les ans ne vous ont rien appris,
Et que le ciel dans l'ombre a laissé vos esprits.

Aucun de vous n'a dit ce qu'il aurait dû dire.
Qu'avez-vous fait tous trois? rien que vous contredire;
Loin de ramener Job à de vrais sentiments,
Vous l'avez outragé par des raisonnements
Où perçait malgré vous une haine implacable;
Et Job, de son côté, non moins que vous coupable,
N'a point craint, dans l'excès d'un orgueil criminel,
De se proclamer juste aux yeux de l'Éternel.

Sur cette terre ingrate, où son destin l'attache,
Est-il quelque mortel qui soit pur et sans tache?
Job au fond de son cœur se serait-il flatté
D'avoir vécu lui seul exempt d'iniquité?
La sagesse toujours n'est pas le fruit de l'âge;
Vous le reconnaîtrez peut-être à mon langage.
Donc, puisque je vous vois muets et confondus,
Et vous mêmes honteux de tant de mots perdus,
Écoutez mes conseils : je suis jeune sans doute,
Mais je sers le Seigneur, je l'aime, le redoute,

Et je n'imite pas ceux dont l'égarement
Les entraîne à juger son secret jugement.

Puisque tous vos discours prouvent votre faiblesse,
Écoutez les conseils dictés par ma sagesse;
La pensée en travail tourmentant mon cerveau,
Dans son activité ressemble au vin nouveau,
Captif et qui, bientôt usant de violence,
Du vaisseau qui l'enferme en bouillonnant s'élance.
Pourquoi balancerai-je à vous parler sans fard?
Savez-vous si demain ne sera pas trop tard?
La vie humaine, hélas! est courte et passagère;
Elle s'évanouit comme une ombre légère;
L'homme dans son exil compte bien peu d'instants;
Dieu par l'éternité mesure seul le temps!

CHAPITRE XXXIII.

Prêtez-moi maintenant une oreille attentive,
Job, heureux si ma voix vous touche et vous captive,
Car je vais vous parler dans la simplicité
D'un cœur qui ne sait point farder la vérité.
Si j'ai tort, vous pouvez aisément me confondre;
Seulement, écoutez avant que de répondre.

Par le souffle de Dieu nous fûmes animés,
Et d'un limon pareil sa main nous a formés;

Écoutez maintenant le langage sincère
D'un ami véritable et non d'un adversaire.
Le Seigneur, dites-vous, me traite en ennemi;
Dans ma constante foi, dans l'honneur affermi,
J'ai fui l'iniquité; mon âme toujours pure
N'a point à s'accuser de la moindre souillure!

O! Job, vous l'avez dit; je l'ai bien entendu,
Et d'un pareil discours je reste confondu.
Ainsi donc, insensé, votre voix calomnie
Du Souverain moteur la prudence infinie!
Ah! le vrai sage est loin de se croire innocent.
Prétendrez-vous lutter contre le Tout-Puissant?
Voulez-vous lui prouver que par haine, ou par feinte,
Il cherche contre vous quelque sujet de plainte?
Mais Dieu, dont les regards observent tous nos pas,
Ce qu'il a déjà dit, il ne le redit pas!...
Sa parole est unique, elle est inviolable,
Et puisqu'il vous châtie, il vous trouve coupable.

Lorsque dans le sommeil l'homme est enseveli,
Que des travaux du jour il goûte en paix l'oubli,
Dieu choisit ce moment, pour lui faire connaître
Dans quel secret dessein son pouvoir l'a fait naître,
Et par la voix d'un songe il le fait avertir [123]
Que de l'orgueil surtout il doit se garantir.
Des leçons du sommeil habile à faire usage,
Heureux qui les retient et croit à leur présage !
Oui, le sommeil parfois instruit l'homme,... et parfois
Pour éclairer son âme il emprunte une voix
Qui vient lui reprocher les fautes de sa vie,
La montre à ses regards sans cesse poursuivie
D'un invisible fer, qui toujours suspendu,
Le menace toujours d'un coup inattendu.

S'il est plus criminel, pour lui sans indulgence,
Dieu remet à la nuit le soin de sa vengeance ;
Sur un lit de torture il l'abat sans repos ;
La main de la douleur presse et brise ses os [124],

Et le cri de la mort, qui déjà le menace,
Retombe sur son cœur, le resserre et le glace.

Or, quand l'homme est frappé par le courroux des cieux,
Le pain qui lui semblait jadis délicieux,
Tous les mets délicats dont il couvrait sa table,
Le frappent d'un dégoût subit, insurmontable;
L'œil ne voit dans ses os sanglants et découverts
Qu'un réceptacle immonde, où fourmillent les vers;
Dans la corruption son corps s'affaisse et tombe,
Et sous ses pas maudits il voit s'ouvrir la tombe.
Tel est le châtiment par le ciel réservé,
Au pécheur endurci dont l'orgueil l'a bravé.
Pour lui, près du Seigneur, si, plaignant sa détresse,
Entre mille choisi, quelque Ange [125] s'intéresse,
Le Seigneur répondra : Qu'on le délivre!... allez,
Par d'assez longs malheurs ses jours furent troublés.
Dans ses membres flétris que la vigueur renaisse,
Je le veux... Qu'il remonte aux jours de sa jeunesse.

Mais s'il s'adresse à Dieu d'un cœur humble et soumis,
Ses péchés à l'instant lui seront tous remis;
Il pourra du Seigneur, que touche sa disgrâce,
Retrouver la clémence et le voir face à face.
Il dira : J'ai failli! j'ai reçu justement
Des torts que j'ai commis le digne châtiment.

Du ciel, par ses remords la justice apaisée
Chassera la douleur de son âme brisée,
Et cette âme, échappée à la perdition,
Recueillera le prix de sa soumission.

Mais lui, voyant déjà ses amis et ses proches
Eux-mêmes condamnant leurs injustes reproches,
Il dira : J'ai péché! le Ciel m'en a puni;
Mais trois fois pardonné, que son nom soit béni[126]!

Job, soyez attentif; recueillez mes paroles,
Et ne les jugez pas oiseuses ni frivoles;

Car, loin de vous combattre ou de vous défier,
Je vous laisse le soin de vous justifier.
Que si vous ne pouvez prendre votre défense,
Je saurai vous prouver, sans aigreur, sans offense,
Que prompte à vous prêter un utile secours
La sagesse elle-même a dicté mes discours.



CHAPITRE XXXIV.



Sages, écoutez-moi! Savans, prêtez l'oreille!
Car je vous parle au nom du Dieu qui me conseille.
Comme l'ouie écoute et recueille les sons,
Le palais juge aussi des mets et des boissons.

Envers moi, dites-vous, Dieu semble trop sévère?
Mais de tous les mortels ce juge qu'on révère
Sait bien que j'ai vécu loin de l'iniquité,
Et qu'il est un chemin que je n'ai pas quitté,

Le chemin que doit suivre une vertu constante!
J'en attendais le prix !... Dieu trompe mon attente ;
Il me poursuit, m'assiége et perce de ses traits
Celui qui sans murmure a subi ses arrêts.
Vous avez ajouté que même l'innocence
Ne met point à l'abri de sa toute-puissance.
Pensez-vous que le Ciel, aveugle dans son choix,
Châtie également qui brave ou suit ses lois?

Se peut-il qu'à ce point votre orgueil vous égare,
Job? si Dieu vous punit, le croyez-vous barbare,
Ou qu'un caprice vain détermine les coups
Que sans discernement il fait tomber sur vous?
Non ; malgré vos discours, avant tout il est juste.
L'impiété se rit de son pouvoir auguste ;
Elle croit échapper à son œil pénétrant,
Mais jusqu'au fond du cœur son regard la surprend.
De ce monde soumis à ses lois souveraines,
Entre les mains d'un autre a-t-il remis les rênes?

Quel autre a-t-il chargé du soin de gouverner
La terre que sa main se plut à façonner?
Qui croirait égaler la puissance éternelle,
Verrait la mort frapper sa tête criminelle,
Et, retirant l'esprit dont il fut animé,
Le plonger en riant dans le gouffre enflammé.
Oui tout mortel, bravant le divin privilége,
Périra dans sa chair impie et sacrilége!

Et cet homme, écoutant sa folle vanité,
Croit-il marcher l'égal de la Divinité?
Quelle fatale erreur l'entraîne vers sa chute?
Éclos dans la poussière, à tous les maux en butte,
De l'obscur labyrinthe où s'égarent ses pas,
Il cherche en vain l'issue et ne la trouve pas;
Car Dieu jette autour d'elle un voile impénétrable.

Assis dans son repos profond, inaltérable,

Sur la création ses yeux veillent encor.
Il pèse les humains dans ses balances d'or.
Toutes les actions, les secrètes pensées,
Les révoltes du cœur, les plaintes insensées,
Il ne les juge pas au hasard et sans choix.
Sa voix terrible tonne à l'oreille des rois
Qui du peuple à leurs pieds foulent la cause sainte ;
Sur le trône avec eux il fait monter la crainte.
Il commande aux revers, aux soucis dévorants,
D'empoisonner les jours de ces lâches tyrans.
Et sa fureur poursuit le dernier de leur race !...
De la voûte des cieux, que son regard embrasse,
Il élève, il renverse, à son gré les états,
Des chefs audacieux punit les attentats.

Mais à l'humble mortel qui dans lui seul espère,
Il conserve toujours des entrailles de père.
Le repentir lui plaît et le trouve indulgent.
Il accueille les pleurs que versent l'indigent,

La veuve et l'orphelin, dont la misère extrême
N'a jamais à leur bouche arraché le blasphème.

Job, je m'adresse à vous, écoutez ! écoutez !
Voilà dans vos discours quel Dieu vous insultez,
Et puisque votre cœur doute de sa justice,
Il faut bien que sur vous son bras s'appesantisse,
Jusqu'à l'heure inconnue où, plaignant votre sort,
Il aura dans votre âme éveillé le remord.
Mais si vous persistez dans une folle audace,
D'un juge si clément n'attendez pas de grâce.
Comment condamnez-vous, hautement et sans foi,
Et l'Arbitre suprême et l'éternelle loi ?

Ce Dieu de qui la voix, rivale du tonnerre,
A traité d'apostats les maîtres de la terre,
Et qui n'a jamais craint, dans sa rare équité,
De reprocher aux grands leur folle impiété,

A-t-il eu plus d'égard pour le prince coupable?
Qui l'a vu reculer, ce juge formidable,
En face du pervers, dont l'odieux pouvoir
Au pauvre, à l'innocent, enlève tout espoir?
Il n'en redoute aucun!... Sa main qui les châtie
Sur le front des mortels retombe appesantie.
Il en est qui mourront tout à coup [127]!... Sa fureur
Réserve à ces puissants un réveil plein d'horreur.
Au milieu de la nuit, en leurs riches provinces,
Pleins de trouble, d'effroi, les peuples et les princes
Passeront au moment où doit être emporté
Le superbe, sans voir le bras qui l'a dompté [128].

Oui, les yeux du Très-Haut de leur vive lumière
Ont de tous les humains éclairé la carrière.
Dans leur moindre démarche ils les ont aperçus,
Et par aucune erreur ses yeux ne sont déçus;
Aucun voile ne peut de ses plis les plus sombres,
Ni même de la mort les formidables ombres,

Leur dérober jamais avec impunité
Ceux qui sans en rougir vont à l'impiété.

Eh! quel homme pourrait, dans sa frêle existence,
Du jugement suprême infirmer la sentence?
Dieu proscrit d'un seul mot ou condamne au trépas
D'innombrables essaims de chefs et de soldats.
Il peut encor d'un mot, quand sa colère est lasse,
Rétablir l'innocent qu'il remet à sa place,
Et du même pouvoir qui forma l'univers,
Dans une nuit obscure il brise les pervers [129].
Pour ramener à lui les mortels qu'il effraie,
Il jette sur leurs corps une maligne plaie,
Qui dix fois [130] les frappant avec sévérité,
De son nom méconnu venge l'autorité.
Les peuples effrayés aux éclats des tempêtes,
Au choc des éléments déchaînés sur leurs têtes,
Cherchent le roi frappé par le courroux divin...
Il s'est évanoui comme un fantôme vain.

L'impie et tous les siens, dans leur effervescence,
Avaient tenté d'abord de braver sa puissance,
Et d'éloigner leurs pas de ses chemins sacrés;
Sous les flots de la mer ils sont tous demeurés [131] !...
Il avait entendu le cri de l'innocence;
La voix du pauvre avait provoqué sa vengeance.

Pour être le fléau d'un peuple sans vertu,
L'hypocrite par lui de force est revêtu [132].
Voilà comme il punit les péchés de la foule,
Quand sur elle en passant comme un torrent il roule.

Job, ainsi devant vous ma bouche a signalé
Le pouvoir de ce Dieu qui vous tient accablé.
Et toi, mon Créateur et mon souverain père!
Puisque de ta clémence un ingrat désespère,
(Lorsque par sa prière il serait exaucé),
Jusqu'à son dernier jour, malheureux, repoussé,

Qu'il sente en lui, privé d'un rayon salutaire,
L'homme injuste frappé par ta juste colère,
Lorsqu'il vient d'ajouter, dans son emportement,
Le blasphème au péché, digne du châtiment,
Et qui, toujours fidèle à ses erreurs étranges,
Appelle en jugement le Créateur des anges!



CHAPITRE XXXV.



Eliu dit encor : Vous seriez-vous flatté
De n'avoir point trahi la simple vérité,
Lorsque vous avez dit, en votre orgueil extrême.
Plus que le Créateur je suis juste moi-même !
Je vous le jure encor, nul péché n'a flétri
Mon cœur, dans l'innocence et dans la foi nourri.

Ainsi, vous l'accusez de haine et d'injustice !
Faut-il que vainement ma voix vous avertisse

De revenir à lui, d'abjurer votre erreur ?
Vous avez donc osé, sans frémir de terreur,
Calomnier celui devant qui tout s'efface,
Qui de tout l'univers d'un mot change la face !
Et vous le blasphémez !... Ouvrez enfin les yeux,
Voyez combien la terre est au-dessous des cieux !
Contemplez la hauteur de cette voûte immense,
Où des mondes lointains le spectacle commence,
Et qui, dans son éclat merveilleux et constant,
Au sein de l'infini sans mesure s'étend.

Si de l'impiété fuyant toujours la voie,
Vous méritez les maux que le Ciel vous envoie;
Par votre exemple au moins ne pervertissez pas,
Ceux qui seraient tentés de marcher sur vos pas
Car les méchants toujours sont aisés à séduire,
Sans peine vers le piége ils se laissent conduire;
Ils ne disent jamais : Comment trouver le Dieu
Qui nous donna le jour, et qui, dans le haut lieu,

Élevé sur un trône où sa gloire réside,
Écoute incessamment les anges qu'il préside,
Dans la joie et la paix de leurs jours éternels,
Chanter en son honneur leurs hymnes solennels!
Dieu, qui de la raison nous donnant le partage,
Sur la brute et l'oiseau fonda notre avantage [133],
A nos regards toujours voudra-t-il se cacher?
En quels lieux inconnus devrons-nous le chercher?
C'est lui qui nous instruit des choses de la terre.
Pourquoi donc loin de nous reste-t-il solitaire?
Que ne se montre-t-il dans son éclat divin?

Ils parleront ainsi, mais parleront en vain!
A leurs vœux insolents Dieu fermera l'oreille.
Eh bien! à tant d'orgueil votre audace est pareille.
Le Seigneur juge tout d'après son équité;
Il accorde à chacun ce qu'il a mérité.
De son pouvoir sacré toute justice émane;
Et qui, sans le bénir, dit son nom, le profane!...

Avec lui, dites-moi, songez-vous à lutter?
Comme avec votre égal prétendez-vous traiter?
S'il est vrai que ce Dieu sans motif vous afflige,
Pour obtenir la fin du deuil qu'il vous inflige,
Que lui donnerez-vous, et de vos faibles mains
Que pourrait recevoir le Maître des humains?
Cessez donc d'accuser d'erreur et de vengeance
Ses décrets au-dessus de votre intelligence.



CHAPITRE XXXVI.



Job, soyez attentif. Je poursuis mon discours.
De mes sages conseils vous prêtant le secours,
Je vais vous faire entendre un langage sévère,
Défendre contre vous le Dieu que je révère,
Et vous prouver ainsi que le ressentiment
Ne dictera jamais son dernier jugement.

La justice est sa loi. Mais l'orgueil qui vous dompte,
Loin de le reconnaître, et l'outrage et l'affronte !

Pour combattre le Dieu des forts et des puissants,
De quoi vous serviront vos efforts incessants?
S'il repousse l'impie, il accueille le sage,
Et parmi les humains protége son passage.
D'un mot il fait un roi, le rend victorieux.
Il brise d'un captif les fers injurieux,
Fait briller au regard de la vertu qu'il aime,
Un rayon détaché de son saint diadème,
Et prompt en sa faveur à se manifester,
Lui signale l'écueil qu'elle doit éviter.

Que dis-je? Est-il besoin qu'à vos yeux se présente
Des œuvres de sa main la splendeur imposante?
Du Ciel, séjour brillant de la félicité [154],
Mesurez, s'il se peut, toute l'immensité.
C'est là que loin de nous dans sa force il commande;
Que des pieux mortels accueillant la demande,
Il allume l'éclair; que la foudre en roulant
Ouvre les profondeurs d'un ciel noir et brûlant!

Croyez-vous, que du fond de cet abîme immense,
Où vous retient plongé votre longue démence,
Des reproches ingrats puissent vous retirer?
Quoi?... repoussant le bras qui peut vous délivrer,
A vos propres douleurs vous ajoutez vous-même?
Dieu pardonne à la plainte et non pas au blasphème!
Craignez, ô Job, craignez, que votre égarement
Ne prolonge le cours d'un juste châtiment.

Dans tout ce que Dieu fait, son équité s'annonce;
Il ne se méprend point sur l'arrêt qu'il prononce.
Devant ses volontés inclinez votre front,
Dites : Je suis coupable! et vos maux finiront.
Jusque là, nul espoir n'entrera dans votre âme ;
Vos membres tomberont dévorés par la flamme,
Dont votre orgueil sera le premier aliment,
Et que n'éteindra point un fol emportement.
Quel que soit cependant votre destin funeste,
Ne désespérez point de la bonté céleste;

Le cœur humble et contrit, devant elle épanchez,
Ainsi que vos remords, l'aveu de vos péchés.
Eh! qui pourrait douter du Dieu qui nous fit naître?
Après tant de bienfaits comment le méconnaître?
Il veille sur le monde aussi bien que sur nous;
Du bonheur des humains il se montre jaloux.
A ses secrets avis si l'homme ouvre l'oreille,
S'il écoute la voix, qui tout bas le conseille,
Il vivra dans la paix, dans la joie, et ses jours
Sans nuages pour lui se lèveront toujours.
Mais à braver le Ciel s'il a mis son étude,
Il recevra le prix de tant d'ingratitude!
Sous le tranchant du fer, on le verra tomber,
Et, de faim, de langueur tout prêt à succomber,
Implorer, mais en vain, du riche inexorable,
L'aumône d'un seul pain, trésor du misérable!

Mais vous! de qui la bouche a longtemps blasphémé
Un Dieu si bon, si grand, si digne d'être aimé!

Se peut-il qu'à ce point votre orgueil méconnaisse
Dieu qui vous protégea depuis votre jeunesse?
Oui le Seigneur est grand... Qui dira son pouvoir,
Son âge, ses desseins, sa force, son savoir?
Son règne est éternel!... Quelquefois dans les nues,
Par son ordre aussitôt les ondes contenues,
Livrent la plaine entière aux étés dévorants,
Ou du ciel tout à coup descendent en torrents.
Si le nuage fuit, dans sa course il l'arrête,
Ou, comme un pavillon, l'élève sur sa tête.
Il enfante la foudre, il forge les éclairs,
Couvre d'un voile épais l'immensité des airs.
A tous ses jugements il soumet la nature,
A l'indigent sans pain donne la nourriture.
Sous ses pieds immortels il foule les pervers;
A ses moindres accents tremble tout l'univers.
Il cache et tour à tour dévoile la lumière,
Du monde à son berceau, la merveille première;
Elle brille pour ceux qui ne s'écartent pas
Du sentier des vertus, où s'engagent leurs pas!

CHAPITRE XXXVII.



QUAND je parle de Dieu, de qui la main vous frappe,
Je crois que de mon sein mon cœur tremblant s'échappe.
Écoutez de ce Dieu les terribles accents,
A l'égal du tonnerre au loin retentissants.
Sa lumière s'étend jusqu'aux bornes du monde.
Il voit tout... De sa voix, qui s'élève et qui gronde,
Nul, même en l'écoutant, ne comprend la grandeur.
Qui jamais décrirait, dans toute leur splendeur,
Ses travaux dont l'éclat toujours se renouvelle?
C'est par eux qu'aux humains son œuvre se révèle.

Sur la main de chaque homme il posa comme un sceau[135],
Pour que l'homme connût, au sortir du berceau,
Toute la dignité de sa haute origine,
Ses œuvres, et le prix de la faveur divine.
Il parle, et les frimas par la bise chassés
Tombent du haut des airs en globules glacés.
Tantôt avec fracas il verse sur nos têtes
Les eaux que renfermait l'abîme des tempêtes ;
Et tantôt d'une pluie aux flots rafraîchissants,
Il étanche la soif des guerets languissants.
Sur la terre stérile et d'un crêpe voilée,
En lames de cristal il répand la gelée.
Vers son antre s'enfuit le monstre des forêts.
L'orage, s'élançant des lieux les plus secrets[136],
Sur des aîlès de flamme, accourt et nous menace;
C'est au souffle de Dieu que se forme la glace;
Que le nuage crève et verse abondamment
L'onde que pour germer demande le froment.
Il ordonne... à l'instant la nue obéissante
Jette de ses clartés la masse éblouissante,

Soit dans quelque tribu d'un pays éloigné,
Soit sur un bord voisin par le ciel désigné,
Lorsqu'il veut révéler aux nations qu'il aime
Ou sa miséricorde, ou son pouvoir suprême.

Job, soyez attentif!.. admirez avec moi
Les merveilles du Dieu dont vous bravez la loi.
Êtes-vous son égal?... commandez à la nue;
La route qu'elle suit doit vous être connue!
Me direz-vous pourquoi, tremblant et refroidi,
Vous êtes réchauffé par le vent du midi?
Et quand des vents du nord siffle la froide haleine,
Pourquoi frissonnez-vous sous le manteau de laine[157]?
Avez-vous avec Dieu du ciel forgé l'airain[158]?
A l'orageuse mer avez-vous mis un frein?
Dites-nous quel langage, afin qu'il y réponde,
Nous devons adresser à l'Arbitre du monde?
Eh! que dire à celui qu'on ne peut concevoir?
L'adorer en silence est tout notre devoir!

Il n'a qu'à dire un mot, et tout change de place;
Qui, nous, expliquer Dieu?... Ce serait trop d'audace!
Quiconque ose former un si hardi projet
Pourra-t-il égaler la grandeur du sujet,
Lorsque des régions, où les glaces polaires
Élèvent dans la nuit leurs sommets séculaires,
Le fougueux aquilon, déployant son essor,
S'élance, et donne au ciel la pureté de l'or [139] ?
Eh! quel homme arrogant, sans frémir d'épouvante,
Oserait nommer Dieu [140] ?... La prière fervente
Ne doit jamais monter qu'avec humilité,
Jusqu'à ce Dieu, si grand et rempli de bonté.
Qu'il veuille!.. au même instant l'ordre cesse... Les mondes
S'ébranlent à la fois sur leurs bases profondes.
Tous ces astres, armés de leurs rayons brûlants,
De la voûte des airs l'un sur l'autre croulants,
Jettent en s'éteignant leur dernière étincelle,
Et tombent engloutis dans l'ombre universelle!

CHAPITRE XXXVIII.



Du sein d'un tourbillon, la voix du Tout-Puissant
Sort et fait retentir tout le Ciel frémissant[141] !

Quel est cet insensé dont le hardi langage
Mêle le faux au vrai, le respect à l'outrage?
D'un tel excès d'orgueil connais-tu le danger?
Prête l'oreille, Job! Dieu va t'interroger!...

Est-ce toi, dont la main en merveille féconde
Sur sa pierre angulaire édifia le monde,

Jeta ses fondements et règla son niveau [142] ,
Lorsque ensemble, admirant ce prodige nouveau,
Tous les astres en chœur, au doux concert des anges,
Pour célébrer mon œuvre unirent leurs louanges !
Prévoyais-tu l'instant, où la clarté des cieux
Pour la première fois viendrait ouvrir tes yeux ?
Quand mon souffle éternel daigna te donner l'être,
Le nombre de tes ans, pouvais-tu le connaître ?

Quels sublimes travaux, en six jours terminés,
Parleront de ta gloire aux siècles étonnés ?
Du matin renaissant, l'étoile avant-courrière [143] ,
Te doit-elle l'éclat dont brille sa lumière ?
Et quand s'éteint le jour, à l'étoile du soir
Dans son char scintillant as-tu dit de s'asseoir ?
Mais peut-être est-ce toi, dont l'immortel génie
De ces mondes sans nombre entretient l'harmonie ?
Jusqu'au fond de l'abîme as-tu plongé tes pas ?
De l'antre ténébreux qu'habite le trépas,

Les portes devant toi se sont-elles ouvertes [144] ?

Change en séjour riant les campagnes désertes,
Où parmi les rochers, les halliers épineux,
Le seul reptile roule et déroule ses nœuds.
Dans les sauvages lieux, où la nature expire,
Fais éclore des fleurs ; qu'un vent frais y soupire.
Que le cèdre, orgueilleux de ses feuillages verts,
Y lève un front géant respecté des hivers.

Si de tous mes secrets heureux dépositaire,
Pour toi dans l'univers il n'est point de mystère,
Tu ne peux ignorer quelle route conduit
Au berceau de l'aurore, au palais de la nuit !
D'où provient la chaleur?... Sais-tu par quelle voie
Arrive le soleil qu'à la terre j'envoie,
Et quels globes lointains, de glaces entourés,
De ses rayons mourants sont à peine éclairés?

Eh bien! si tu le peux, que ta main faible et grêle
Forge l'ardent éclair, et la bruyante grêle.
Répares-tu pour moi, dans mes jours de combats,
Les armes de la neige et celles des frimas?
Que le temps, à ta voix, dans sa marche s'arrête!
Ordonne aux aquilons de souffler la tempête!
Déchaîne sur les mers leur vol impétueux!
Fais descendre la pluie à flots tumultueux,
Et qu'au lever du jour, sur la plaine arrosée,
En diamant liquide éclate la rosée.
Des fleuves, enchaînés dans leur berceau natal,
As-tu durci les flots en solide cristal?
Pourras-tu cependant commander au tonnerre
De partir à ta voix pour effrayer la terre?
Et roulant sous un ciel de ténèbres noirci,
Viendra-t-il au retour te dire : Me voici [145]!

A la robe du paon qui donna sa richesse,
Au coq la vigilance [146], à l'homme la sagesse [147]?

Peut-être est-ce ta main qui forgea les ressorts
Dont le jeu fait mouvoir tous les célestes corps!
Dans son antre au lion viens apporter sa proie!
Tandis qu'il la dévore en rugissant de joie,
Les jeunes lionceaux, debout à ses côtés,
Menacent les passants de leurs yeux irrités;
Le vorace corbeau, privé de nourriture,
A-t-il crié vers toi pour avoir sa pâture?
Qui dit à l'Océan : Malgré tes vains efforts,
Tu ne franchiras pas la digue de tes bords!
Dans leur lit orageux tes vagues maintenues
Auront pour vêtements les ombres et les nues;
Tes rivages seront l'insurmontable écueil
Où de tes flots grondants se brisera l'orgueil;
J'enchaînerai leur fougue, et fermant ta carrière,
Je t'envelopperai d'une double barrière,
Où par mon bras vainqueur tu seras resserré,
Comme un débile enfant de langes entouré[148]!..

Sur ses bases de feu quand la terre chancelle,

Est-ce toi dont le pied s'appesantit sur elle?
En as-tu secoué les deux pôles penchants,
Lorsque, pour engloutir la race des méchants,
Et l'abîme, et les mers désertant leurs rivages,
Plus haut que tous les monts portèrent les ravages,
En laissant pour jamais le nouvel univers
Ignorer jusqu'aux noms de tant d'êtres divers?..
Mais les restes épars, d'animaux, de reptiles,
Durcis, pétrifiés en débris infertiles,
Iront, de siècle en siècle, aux peuples à venir
De mon juste courroux porter le souvenir [149].



CHAPITRE XXXIX.



Vois bondir sur le roc ou sur la grève humide
La chèvre pétulante, et la biche timide !
As-tu, par ta prudence et par de sages lois
Déterminé le nombre et de jours et de mois,
Qui doivent de leurs fils amener la naissance ?
Quand l'une et l'autre enfin touche à sa délivrance,
On les entend gémir et pleurer... leurs petits
Des flancs qui les portaient sont à peine sortis,
Qu'ils s'élancent joyeux au prochain pâturage,
Y repaissent leur faim, folâtrent sous l'ombrage,

Et, renonçant pour eux à des soins superflus,
La mère qui les voit ne les reconnaît plus.

Va briser les liens de l'onagre sauvage ;
J'ai bâti sa maison sur un âpre rivage ;
De l'enfant du désert et de la liberté
Dompte, si tu le peux, l'indomptable fierté.
Loin du bruit des cités, exempt d'inquiétude,
Il s'empare de l'air et de la solitude ;
Il ne redoute pas qu'un maître impérieux
Charge ses nobles reins d'un poids injurieux ;
Il trouve sa retraite en de stériles plages,
Où j'ai pour le nourrir semé de verts pacages.

D'un agile coursier l'autruche en son essor
Égale la vitesse et la surpasse encor.
L'autruche à l'épervier par sa plume est semblable ;
Elle laisse en fuyant tous ses œufs sur le sable.

J'aveuglai son instinct, j'étouffai dans son cœur
De la maternité le sentiment vainqueur.
Elle ne songe pas, dans son indifférence,
Que ses œufs, de sa race incertaine espérance,
Aux brutes, aux passants, à toute heure exposés[150],
Sous leurs dents, sous leurs pas, peuvent être écrasés.

Rends le rhinocéros à tes ordres docile;
De le vaincre sans doute il te sera facile!
A l'heure du labour, pressé par l'aiguillon,
Qu'il rompe devant toi les mottes du sillon!..
Qu'il traîne la charrue, et que sa dépendance
Au sein de tes guérets ramène l'abondance!..
Des grains que son labeur te fera recueillir,
Tu verras tous les ans tes greniers se remplir[151].

Roi des monts sourcilleux, l'aigle habite leurs cîmes;
Il y suspend son aire au-dessus des abîmes;

Et d'une chair sanglante il repaît ses aiglons.
Vis-tu jamais son vol ramper dans les vallons?
Superbe, indépendant de la nature entière,
Il fend les flots de l'air, dresse une tête altière;
Il oppose, planant dans l'azur radieux,
Aux éclairs du soleil les éclairs de ses yeux;
Des vents tumultueux il affronte la rage,
Son cri joyeux se mêle au fracas de l'orage,
Et des hauteurs du ciel son regard a cherché
L'imperceptible ver qu'un brin d'herbe a caché [152]!..

Qui dota le héron de sa flottante aigrette,
Et couronna le coq d'une royale crête?
D'où vient, quand l'épervier vole vers le Midi,
Qu'il imprime à son aile un essor plus hardi?
Et près de son époux pourquoi la tourterelle
De pudeur et d'amour sans cesse gémit-elle?

Vois le cheval guerrier! te doit-il sa valeur,
Son instinct du péril, la bouillante chaleur

Qui l'enflamme et l'entraîne au milieu des alarmes?
Son oreille se plaît au choc bruyant des armes.
De ses larges naseaux il aspire, il boit l'air,
Ses pieds retentissants font pétiller l'éclair,
Il ronge, plein d'ardeur, son mors blanchi d'écume,
Tant du combat prochain le besoin le consume!
Sitôt que la trompette et ses rauques accents
Ont au loin réveillé les échos frémissants,
Il dit : Allons!!! et part, et vole, et dans la plaine
En tourbillons fumeux disperse son haleine!...
Comme la sauterelle, il s'élance, il bondit.
En vain la flèche siffle et l'acier resplendit.
Qu'importent les hasards dont sa course est semée?
Il reconnaît des chefs la voix accoutumée;
Il se jette à travers les poudreux escadrons,
Au bruit de la mêlée, aux accords des clairons,
Haletant, furieux, les crins épars!... il nage
Dans l'immonde vapeur qu'exhale le carnage.
D'une grêle de traits sans relâche investi,
Son cœur un seul instant ne s'est pas démenti.

De son généreux sang déjà les flots ruissellent;
Il garde sa fierté, mais ses forces chancellent.
Il cède, il tombe, enfin, sur l'arène qu'il mord,
Où son premier soupir est un soupir de mort [155].

C'est ainsi que de Dieu la voix éclate et tonne;
Plein d'une sainte horreur, Job l'entend et frissonne.
Et le Seigneur à Job de nouveau s'adressant :

L'insensé qui dispute avec le Tout-Puissant,
Et se pare à ses yeux d'une vaine insolence,
Sera frappé de crainte et réduit au silence,
Car je suis le Seigneur!... Et Job a répondu :

Qui parle follement doit être confondu;
Il doit alors se taire en tout ce qui vous touche.
Moi, Seigneur, de ma main je fermerai ma bouche;

J'ai dit ce qu'à présent je voudrais retirer:
Une seconde fois on m'a vu murmurer.
Aussi, me renfermant dans mon humble partage,
Mes lèvres n'oseront vous parler davantage.



CHAPITRE XL.



Job se tait; l'Eternel parle encore en ces mots,
Qui de l'immensité font trembler les échos :

Pour éclairer tes yeux, pour dissiper tes doutes,
Comme un homme, dit-il, ceins ton corps et m'écoutes.
Je t'interrogerai, ta voix me répondra.
De mes saints jugements est-ce Job qui voudra,
Dans le délire vain de son audace extrême,
Détruisant l'équité, me condamner moi-même?

Pour se justifier il ose imprudemment
Persister dans l'erreur de son aveuglement;
Son bras du bras divin a-t-il donc la puissance?
A sa tonnante voix qui rend obéissance?

Job, arme-toi d'éclat, de force, de beauté;
Sur un trône éternel monte avec majesté.
Pare-toi de splendeur; avec pompe déploie,
Sur tes longs vêtements, l'or, la pourpre et la soie[154].
Que le superbe fuie au cri de ta fureur.
Qu'un seul de tes regards imprime la terreur
Au cœur des insolents, et qu'il les humilie.
Confonds des orgueilleux l'arrogante folie.
Brise et foule à tes pieds l'impie, au même lieu
Où le coupable osait s'élever contre Dieu!
Habile à les atteindre en leur humeur altière,
Courbe leurs fronts ingrats jusque dans la poussière,
Et tu pourras alors te comparer à moi!...

Béhémot vit le jour, et le vit avec toi;

Ainsi qu'un bœuf, il broute au sein des pâturages;
Ses muscles vigoureux, ses nerfs, ses cartillages,
Sont des tubes d'airain et des lames de fer;
De tous les animaux, pour moi, c'est le plus cher.
Les plaines et les monts à ses besoins fournissent;
Sans crainte autour de lui les gazelles bondissent;
De mon souffle immortel je voulus l'animer,
Et ma puissante main se plut à le former.
Sa queue est comme un cèdre, au tronc rempli de sève.
Je l'investis de force et je l'armai d'un glaive.
Sous des saules touffus et qui bordent les eaux,
Il dort dans le secret des flexibles roseaux;
A peine réveillé, d'une eau pure il s'abreuve;
Peu satisfait encor d'avoir tari le fleuve,
Sans mesure altéré, sa soif voudrait soudain
Absorber tous les flots du rapide Jourdain [155].

Suspends, si tu le peux, à l'hameçon perfide,
Léviathan, ce roi de l'empire liquide;

Enferme ses naseaux dans un cercle d'airain;
Dans sa vaste mâchoire ose poser un frein.
Voudrait-il te fléchir par une humble prière?
Retiens entre des nœuds sa langue prisonnière.
Alors, joue avec lui, comme avec un oiseau
Que ton adroite main a pris en un réseau.
Puisqu'il se tait devant ton pouvoir qui le brave,
Fais un pacte avec lui; qu'il te serve en esclave,
Te suive en ta demeure, et que ses bonds joyeux
De tes jeunes enfants réjouissent les yeux.

Las enfin de nourrir ce convive difforme,
Fais part à tes amis de sa dépouille énorme;
Ou bien, que les marchands des climats opposés
Se partagent entre eux ses membres divisés.
Du harpon des pêcheurs perceras-tu sa tête?
Mais, quoi! dans ton orgueil, son seul aspect t'arrête?
Et si du premier choc ta vigueur ne l'abat,
N'espère pas le vaincre en un second combat.

Dompté par une force à la tienne fatale,
Tu ne reprendras point cette lutte inégale.
Nul n'est assez hardi pour troubler son repos;
Moi seul je le pourrais, moi vainqueur du chaos,
Qui de Léviathan ai foudroyé la rage,
Moi seul maître des cieux, mon éternel ouvrage[156].



CHAPITRE XLI.



Regarde ; peux-tu voir sans pâlir d'épouvante
Léviathan, des mers la montagne vivante?
Autour de sa mâchoire habite la terreur ;
Son souffle est la tempête, et son aspect l'horreur.
En vain pour l'assiéger les vagues s'amoncellent,
Et brillent des éclairs dont ses yeux étincellent.
Comme un mur de granit, il repousse à la fois
La pierre de la fronde ou les traits du carquois;
Le dard, le javelot, la lance des batailles,
S'émoussent sur sa peau recouverte d'écailles.

S'il respire, on croirait que sous un ciel ardent
Mille foudres rivaux se croisent en grondant.
Plus dure que le bronze, une triple cuirasse,
Enfermant de son corps la gigantesque masse,
Unit si fortement ses mailles et ses nœuds,
Qu'un souffle ne pourrait se faire jour entre eux[157].

Plus haut que le soleil, il monte, il le domine.
Son ordre devant lui fait marcher la famine.
Comme une vile fange, il foule à ses pieds l'or.
La flèche de l'archer, dans son rapide essor,
Rejaillit sur son flanc toujours invulnérable:
A l'épée, à la hache il est impénétrable.
Pour ce monstre, en naissant, à la crainte étranger,
Le fer est de la paille, ou n'est qu'un bois léger.
Quand il ouvre en courroux une gueule sanglante,
Vois-tu s'en échapper une lave brûlante?
Sa voix est un tonnerre!... Est-il quelque guerrier
Qui brave de ses dents l'ivoire meurtrier?

Comme un vase dont l'eau sur le brasier fermente,
Sous son énorme poids l'onde bout écumante.
Que pourraient contre lui d'un millier d'assaillants
Les assauts répétés, et les efforts vaillants,
Quand la grêle, les vents, la foudre et la tempête,
Ne pourraient un moment faire courber sa tête?
Le marteau le plus lourd, frappant à coups pressés,
Ne désunirait pas les nerfs entrelacés
De son cœur, de ses reins à l'énorme structure :
Tel est Léviathan, ma grande créature[158] !...

Si dans ses jeux, ce roi des enfants de l'orgueil
Apparaissait debout comme un sinistre écueil,
Dans le plus haut des cieux, les anges à sa vue
Eux-mêmes frémiraient d'une horreur imprévue!
Près de mon trône, prompts à se réfugier,
Ils viendraient en tremblant pour se purifier[159] !
Et ma présence même, à leurs vœux accordée,
A peine calmerait leur âme intimidée.

CHAPITRE XLII

ET DERNIER.



Job répondit : Seigneur, rien ne vous est caché ;
Vos regards dans les cœurs découvrent le péché.
Est-il un ignorant de qui l'orgueil extrême
Osât vous contester la sagesse suprême?
Si, voulant pénétrer vos augustes secrets,
Ma bouche a prononcé quelques mots indiscrets,
Je confesse mes torts : puisse votre indulgence
Pardonner aux erreurs de mon intelligence !

Mon oreille déjà connaissait votre voix,
Et de mes propres yeux maintenant je vous vois[160].
J'attendrai dans le deuil, la poussière et la cendre,
Que votre saint pardon sur moi daigne descendre.

Eliphas de Théman, vous m'avez irrité,
Dit alors le Seigneur : car de la vérité
Vous n'avez point tenu le simple et droit langage,
Comme mon serviteur, plus que vous juste et sage.
Afin de me fléchir, dans vos riches troupeaux
Choisissez sept béliers, sept vigoureux taureaux;
Que mon fidèle Job les immole sur l'heure[161].
Marchez donc sur ses pas; qu'il vienne en sa demeure,
Offrir cet holocauste, et mon vrai serviteur
M'ayant prié pour vous, du pacificateur
J'écouterai les vœux, lui serai favorable;
Votre imprudence alors, me trouvant exorable,
Ne sera point comptée à ceux qui devant moi
De mon serviteur Job ont méconnu la foi.

Pour obéir à Dieu, qui leur rend l'espérance,
Vers la maison de Job marchent, pleins d'assurance,
Eliphas de Théman, avec Baldad de Sus,
Sophar de Nahamat, en leur orgueil déçus;
Job pria donc pour eux d'une voix suppliante [162].

Satisfait de sa foi toujours ferme et constante,
Dieu, de ses trois amis détournant sa fureur,
Grâce aux larmes de Job oublia leur erreur;
Il lut le repentir au fond de leurs pensées,
Et jeta le pardon sur leurs fautes passées [163].

Bientôt à l'heureux Job, ses parents, ses amis,
Ses frères et ses sœurs, en sa demeure admis,
Pour honorer la fin de sa longue détresse,
Vinrent tous à la fois, en signe d'allégresse,
D'une blanche brebis lui faire l'abandon,
Et de l'or d'un pendant y joignirent le don [164];

Réunis à sa table, y burent, y mangèrent,
Et de ses maux passés leurs soins le consolèrent [165].

Il eut une autre épouse [166]; à ce nouvel amour
Trois filles et sept fils durent aussi le jour [167].
De ses filles surtout la beauté virginale
Dans l'univers entier n'aura pas de rivale.
La première de l'aube eut le nom gracieux,
La seconde, celui d'un parfum précieux,
Et la troisième, enfin, en naissant fut nommée
Du nom de ce métal qu'enfante l'Idumée [168].

Mais Job encore obtint plus qu'il n'avait perdu;
Le Seigneur, qui l'aimait, qui l'avait entendu,
De nouveau le bénit et doubla ses richesses.
Mille paires de bœufs, mille paires d'ânesses,
Quinze mille brebis et six mille chameaux
Furent la récompense et le prix de ses maux [169].

Job, de son magnifique et royal héritage
Entre tous ses enfants fit un égal partage;
Ses regards purent voir ses arrière-neveux.
Lui-même, par le Ciel prévenu dans ses vœux,
Vécut cent quarante ans, et de sa renommée
Dans l'univers la gloire est encore semée [170].

FIN DU LIVRE DE JOB.

JOB,

CHANT BIBLIQUE.

JOB (*).

Dans la vieille Arabie, en ces heureux climats
Que l'hiver n'a jamais blanchis de ses frimas,
Un homme juste et bon, Job, au Dieu de ses pères
Dut longtemps de beaux jours et des destins prospères,

(*) Avant de songer à la traduction complète du *Livre de Job*, j'avais rassemblé dans ce poème dithyrambique les principaux traits contenus dans les discours de Dieu; l'accueil favorable qu'il reçut dans plusieurs journaux, lors de son apparition, me détermine à le reproduire ici.

Note de l'Auteur.

Deux filles et deux fils, croissant auprès de lui,
Semblaient à ses vieux ans promettre un doux appui;
Ses immenses troupeaux couvraient au loin les plaines;
De limpides ruisseaux et de claires fontaines
Dans ses prés verdoyants répandaient la fraîcheur;
D'innombrables agneaux, éclatants de blancheur,
Suçaient chaque printemps les mamelles gonflées
De ses brebis en foule au bercail rassemblées.
Les insectes rongeurs, par les étés produits,
Respectaient et la pourpre et l'or pur de ses fruits,
Et lorsqu'environné de sa jeune famille,
Il voyait ses moissons tomber sous la faucille,
A la fête des champs ses voisins conviés
Recueillaient les épis par son ordre oubliés.
Aussi de ses bienfaits la nouvelle semée
Jusqu'au fond des déserts portait sa renommée.
    Mais Dieu par les plus grands malheurs
    Voulut éprouver sa constance.
Il épuisa sur lui le vase des douleurs,
Et d'un sceau dévorant marqua son existence.

Les orages, les vents et les flots pluvieux
Jettent dans ses guérets le trouble et le ravage :
Ses grands troupeaux, atteints d'un mal contagieux,
De leur chair en lambeaux infectent le rivage.
Par la foudre du ciel sous leurs toits embrasés,
Sa femme, ses enfants expirent écrasés.
Lui, comme un spectre errant à travers ces décombres,
Le front souillé de cendre et les sens éperdus,
Il croit de tous les siens, au tombeau descendus,
Entendre à ses côtés gémir les pâles ombres.
Mais il ne touchait point au terme de ses maux.
Pour ajouter encore au tourment qui l'accable,
Prêts à fondre sur lui, des supplices nouveaux
Signalent du Seigneur la colère implacable.
Une lèpre hideuse enveloppe son corps,
Le mal de son courage a brisé les ressorts;
Il se traîne, il s'assied sur un fumier immonde.
Là, cadavre vivant et vil rebut du monde,
Livide, épouvantable, et tout baigné de pleurs,
Il exhale en sanglots ses atroces douleurs.

« Haine éternelle au jour où chacun a pu dire :
» Un nouvel enfant nous est né !
» Qu'ai-je fait au Seigneur, hélas ! pour me maudire ?
» Pourquoi m'a-t-il abandonné ?
» Répandu par mes mains, le sang de mes génisses
» N'a-t-il donc pas rougi l'autel des sacrifices ?
» Au voyageur, de fatigue accablé,
» Ai-je jamais fermé la tente hospitalière ?
» Ai-je de l'indigent repoussé la prière ?
» Il venait malheureux, il partait consolé.
» Et cependant j'ai bu dans la coupe d'absinthe,
» Hélas ! et je survis à ma famille éteinte !
» Peu content de m'ôter tout ce qui me fut cher,
» Dieu cruel, le fléau que ton courroux m'envoie,
» Comme un tigre irrité, gronde en rongeant sa proie ;
» Il fait crier mes os sous ses griffes de fer ;
» C'en est fait ! l'espérance à mon cœur est ravie,
» Et mes cris vainement implorent le trépas.
» Impitoyable Dieu que je ne connais pas,
» T'avais-je demandé le fardeau de la vie ? »

Il achevait ces mots, un éclair pâlissant
Vient luire tout à coup à sa vue alarmée,
Il entend une voix... la voix du Tout-Puissant
Tonne et sort en courroux de la nue enflammée...

« Qui blâme insolemment ma justice et ma loi?
» D'où partent ces clameurs? quel mortel téméraire
» Du sein de son néant s'élève jusqu'à moi,
» Et de son attentat provoque le salaire?
» Est-ce à toi de sonder mes augustes décrets?
» J'ai mis un frein à tes pensées,
» Et nul ne franchira, dans ses vœux indiscrets,
» Les bornes qu'à leur vol ma sagesse a tracées.
» Peux-tu dire en quel lieu j'ai fixé mon séjour?
» Par delà les soleils lancés dans leur carrière,
» Par delà tous les cieux, ta débile paupière
» Peut-elle me surprendre au milieu de ma cour,
» Entouré des esprits d'une immortelle essence,
» Qui, la harpe à la main, célèbrent tour à tour
» Et mes bienfaits et ma puissance?

» Que faisais-tu le jour où naquit l'univers?
» Est-ce toi qui, porté sur un trône d'éclairs,
» Des ombres du chaos, où sommeillaient les mondes,
» Fis jaillir la lumière, et les vents et les ondes?
» Dont la main suspendit à la voûte des cieux
» Ces lustres d'or flottants, ces anneaux radieux?
» Toi qui dis à la mer : respecte tes limites;
» Aux astres de la nuit : roulez dans vos orbites;
» Au printemps : pare-toi de fleurs et de festons;
» A l'été : fais germer et mûrir les moissons;
» A l'automne : de fruits compose ta ceinture;
» A l'hiver : couvre-toi d'un linceul de froidure?
» Es-tu l'artisan des chaleurs?
» Sur la terre fertilisée
» Fais-tu descendre les vapeurs
» Et les perles de la rosée?
» Échappé tout à coup de l'antre des hivers,
» Ton souffle d'un voile de glace
» Enveloppe-t-il la surface
» Des ruisseaux vagabonds et des bruyantes mers?

» Montes-tu sur les vents? peux-tu dans les nuages
» Cacher ton front majestueux?
» Au seul bruit de ta voix le Nord impétueux
» Ouvre-t-il en grondant l'arsenal des orages?

» Viens, rassure les matelots,
» Qu'à ta voix l'ouragan se taise,
» Et de l'Océan qui s'apaise,
» D'un regard aplanis les flots.
» Ose plus : d'une main puissante
» Arrête la marche du temps,
» Et que la tombe obéissante
» Rende au jour tous ses habitants.

» Mais peut-être c'est toi qui forges le tonnerre?
» Sur des ailes de feu balances les éclairs?
» Et sous les éléments divisés par la guerre
» Fais frémir et trembler les airs?

» Au milieu d'une nuit profonde,
» Qui hérissa les cheveux flamboyants
» De la comète vagabonde?
» Qui déploya sa queue en replis ondoyants?
» De ton pouvoir fatale messagère,
» Ceinte d'épouvante et d'horreur,
» Va-t-elle aux nations parler de ta colère,
» Et sur le front des rois secouer la terreur?

» Lève-toi dans ta force et commande aux étoiles
» D'illuminer le firmament....
» Homme insensé, fantôme d'un moment!
» Dis à la sombre nuit de déployer ses voiles;
» Ou contre l'univers, justement irrité,
» Fais mugir les volcans, soulève les tempêtes;
» Tonne sur les pervers, et fais pencher leurs têtes,
» Comme l'épi par les vents agité.

» Suis dans son vol l'aigle superbe :
» Elle affronte l'éclat d'un soleil radieux,

» Plane dans ses rayons, et du sommet des cieux
» Démèle un ver rampant sous l'herbe.

» Quand les nuages pluvieux
» Attristent le front de l'année,
» A l'hirondelle fortunée
» Permets-tu de changer de cieux?
» Elle vole en d'autres contrées
» Où les zéphires caressants,
» De leurs haleines tempérées
» Parfument les gazons naissants;
» La paix escorte ses voyages,
» Et dans mille climats nouveaux
» Pour elle croissent des feuillages,
» Et murmurent de clairs ruisseaux.

» Sitôt que des combats la trompette résonne,
» Vois le cheval guerrier, il écoute, il frissonne.

» De son péril prochain il semble enorgueilli;
» De ses yeux foudroyants des flammes ont jailli;
» Son sang impétueux dans ses veines bouillonne,
» Et sous ses pieds d'airain le sable tourbillonne.
» Impatient de voir les périls commencés,
» Il part, il livre aux vents ses longs crins hérissés.
» Sous la main qui le guide, il bondit, il s'élance,
» Suit tous les mouvements du glaive et de la lance,
» Se précipite au sein des bataillons poudreux,
» Les heurte, en hennissant, d'un poitrail vigoureux;
» Mille coups réunis sur ses flancs retentissent.
» Les traits, les javelots, les glaives l'investissent;
» Étranger à la peur, terrible, l'œil ardent,
» Il brave les assauts de l'orage grondant.
» Vers le péril encor son audace l'entraîne....
» Mais sa force s'épuise, il tombe sur l'arène,
» Et le soupir qu'il pousse, à son dernier effort,
» Est le seul qu'à son cœur ait arraché la mort.

» A travers les forêts au ténébreux ombrage,

» Vois Bethmot s'avancer, fier et la trompe au vent !
» As-tu d'un noble instinct doué ce mont vivant,
» Et doté de pudeur sa compagne sauvage?

» Va sur les bords du Nil qu'entourent les roseaux,
» Suspends à la ligne mordante
» L'énorme crocodile habitant de ses eaux;
» Sur le sable, à tes pieds, vois sa rage expirante :
» Quand il se dresse sur les flots,
» Est-il quelque guerrier nourri dans les batailles
» Qui puisse d'un tel sang teindre les javelots,
» Et porter en triomphe une de ses écailles?
» Rempart impénétrable il brave le trépas;
» Sur ses membres d'acier le fer vole en éclats,
» La flèche rejaillit... Lorsque la foudre gronde,
» Son oreille en aime le bruit,
» La tempête le réjouit,
» Et d'un cri d'allégresse il fait retentir l'onde.

» Nomme celui dont le savoir

» Enseigne aux oiseaux leur ramage ;
» Dont le mystérieux pouvoir
» Donne au paon son riche plumage
» D'émeraude, d'or et d'azur,
» Et son aigrette voltigeante
» Aux reflets d'un jour vif et pur,
» Sans cesse mobile et changeante.

» Jette les yeux autour de toi :
» Les fleuves, les vallons, les ruisseaux, les prairies,
» Les bois épais, les collines fleuries,
» Tout m'appartient : le jour et la nuit sont à moi.
» Debout au sein de la lumière,
» Je règne sur tous les climats ;
» Et les astres sont la poussière
» Qu'avec dédain foulent mes pas.
» Je suis l'auteur de la nature,
» Le destin est ma volonté,
» L'espace me sert de ceinture,
» Et mon âge est l'éternité.

» Mortel, que je viens de confondre,
» Toi qui blasphémais ma bonté,
» Maintenant ose me répondre ! »

Dieu se tait, et les cieux frémissent à sa voix.
Job reconnaît sa faute, et des larmes amères
S'échappant de ses yeux, attestent à la fois
Sa honte et ses regrets sincères.

« O Dieu que j'offensais, pardonne à mon erreur !
» De mon coupable orgueil je vois trop la démence ;
» Mais quand ta seule voix me glace de terreur,
» Fais jusqu'à mon néant descendre ta clémence.
» Dans le deuil et les pleurs, soumis à mon devoir,
» Je nourrirai sans cesse un remords salutaire.
» Est-ce au faible mortel à sonder ton pouvoir ?
» Il doit adorer et se taire. »

Il disait : et du Ciel descendit le pardon.
Plus de tourments pour lui, pour lui plus d'abandon.

Les biens et les troupeaux qu'il reçut en partage
Surpassèrent encor son premier héritage.
Une épouse nouvelle et trésor de beauté
Étonna l'Orient par sa fécondité.
Et sa race nombreuse, à Jéhovah fidèle,
De toutes les vertus fut le digne modèle.

REBECCA,

POËME BIBLIQUE.

REBECCA.



CHANT PREMIER.



LE DÉPART.

DÉJA sur l'horizon la lune de retour
Éclaire Bersabée et les monts d'alentour,
Et les flots du Bezor blanchis par sa lumière.
Dans le vaste palais, dans l'étroite chaumière,
Tout dort : mais Abraham, roi pasteur de ces lieux,
Aux douceurs du sommeil refuse encor ses yeux.
Assis près d'une lampe à l'huile parfumée,
Il veille, et dans son âme attendrie et charmée

S'occupe d'un projet qui trouble son repos.
« Qu'on cherche Éliézer. » Réveillé par ces mots
Qu'il vient de prononcer d'une voix éclatante,
L'un de ses serviteurs soudain sort de la tente,
Et court d'un pas rapide, au milieu de la nuit,
Chercher Éliézer dans son humble réduit.
Des plus simples vertus digne et touchant modèle,
Éliézer s'avance. — « O serviteur fidèle !
» Dit Abraham, il faut que je t'ouvre mon cœur :
» Mon sang glacé par l'âge a perdu sa vigueur.
» Longtemps de mes destins la compagne et l'amie,
» Dans la paix du Seigneur, Sara, s'est endormie,
» Me laissant pour tout fruit de nos longues amours
» Mon Isaac, l'espoir, l'orgueil de mes vieux jours.
» Mais, avant de m'unir à mon souverain maître,
» Dans les fils de mon fils j'ai besoin de renaître.
» Prends donc ma main, et jure au nom de l'Éternel
» De remplir sans délai mon ordre paternel ;
» Et tu le rempliras, ton zèle me l'atteste
» Dans la riche Chaldée une cité modeste,

» Haran, est le séjour de mon frère Nachor.
» Premier né de mon père, il vit peut-être encor.
» Va le trouver, et cherche au sein de sa famille
» L'innocente beauté qui doit être ma fille.
» Soumise à son devoir et stable dans sa foi,
» Qu'elle craigne surtout et chérisse la loi
» Du Dieu qui m'honora de sa sainte alliance.
» Choisis : je m'en remets à ton expérience.
» Les voiles, les parfums, les bijoux précieux,
» Tout est prêt : quand le jour viendra dorer les cieux,
» Pars, et ramène-moi la vierge destinée
» A rendre d'Isaac la couche fortunée. »
Il dit : Eliézer prend la main du vieillard,
Avec respect s'incline, et hâte son départ.
Aux portes d'Orient l'aube se montre à peine,
Que déjà les chameaux réunis dans la plaine
Fléchissent les genoux, et sur leurs dos voûtés
Reçoivent les fardeaux avec pompe apprêtés.
Le signal du départ, donné par la trompette,
Va frapper en roulant l'écho qui le répète.

Éliézer s'éloigne, et d'un œil attendri
Contemple en soupirant lès bords qui l'ont nourri.

Sur le penchant d'un mont dont la cîme azurée
Des peuples Chaldéens domine la contrée,
Trois voyageurs, assis depuis quelques instants,
Laissent brouter en paix leurs chameaux haletants,
Savourent le repos, et leur vue attentive
Embrasse de ces bords la douce perspective.
Ici de longs tapis d'amaranthe et de thym,
Mollement balancés par le vent du matin,
Font ressortir encore au milieu des campagnes
Le bleu riant et pur du lin de ces montagnes;
Là des cèdres touffus, des palmiers odorants
Ombragent dans leur cours les ruisseaux transparents;
Plus loin, parmi des fleurs, bondissent les gazelles;
Les faisans, emportés sur leurs bruyantes ailes,
S'abattent dans la plaine où leurs essaims nombreux
Becquettent le froment et l'orge savoureux;

Tandis que sous une ombre au jour impénétrable
L'éléphant, de sa voix puissante et formidable,
Par intervalle, au loin, fait mugir des forêts
Les noires profondeurs et les antres secrets.
Les voyageurs, de l'œil mesurant ce rivage,
Respirent en parfums l'aubépine sauvage,
La menthe égyptienne et lè vert romarin.
Eliézer, leur chef, sous un aspect serein,
Déguise de son cœur la vague inquiétude.
Dans le calme touchant de cette solitude
Il se dit en secret : « Me sera-t-il permis
» De remplir le message à mon zèle commis?
» Notre prudence, hélas! n'est qu'erreur et faiblesse :
» Au printemps de ses jours comme dans la vieillesse
» L'homme, prompt à juger, s'abuse bien souvent.
» La beauté n'est parfois qu'un charme décevant.
» Dieu seul lit dans les cœurs : eh bien! Dieu d'indulgence,
» Daigne servir de guide à mon intelligence,
» Et que puisse Isaac, si fidèle à tes lois,
» Recevoir par mes mains l'épouse de ton choix! »

Éliézer ainsi se parlait à lui-même ;
Sa fervente prière arrive au Dieu suprême
Qui, du pieux vieillard bénissant la vertu,
Relève son espoir un moment abattu.
Alors, aux compagnons de son lointain voyage,
Éliézer s'adresse et leur tient ce langage :

« Voyez-vous ce coteau qui borne l'horizon ?
» A ses pieds verdoyants baignés par le Phison,
» S'élèvent de Haran les tours hospitalières.
» Demain, quand le soleil, rougissant les bruyères,
» Éclairera pour nous ces pays inconnus,
» Au terme de nos vœux nous serons parvenus. »

Il dit : ses compagnons, qu'un tel discours anime,
De la haute montagne abandonnent la cîme
Et n'arrêtent leurs pas qu'à l'instant où du jour
L'allouette joyeuse annonce le retour.

Haran s'offre à leurs yeux. Non loin d'un champ fertile
S'ouvrait un large puits dont l'eau pure et tranquille,
Comme un brillant miroir réfléchit la clarté
De l'aube qui se lève en un ciel argenté.
Tandis que tous les trois, sur un lit de fougères,
Se reposent, voilà que de jeunes bergères
Descendent du coteau, des vases à la main,
Et vers le puits du champ dirigent leur chemin.
Le vent qui fait flotter leurs longs voiles d'albâtre
Autour d'elles se joue, et leur gaîté folâtre
S'exhale par des chants comme elles gracieux.
Dans le creux d'un vallon frais et silencieux,
Au lever du soleil, si des biches timides
Bondissant sur des fleurs encor toutes humides,
A travers le feuillage aperçoivent au loin
De leurs jeux innocents un indiscret témoin,
On les voit tout à coup s'arrêter inquiètes.
Devant les voyageurs, confuses et muettes,
Les bergères ainsi s'arrêtent un moment.
La gravité succède à leur vif enjoûment,

Et les regards baissés, d'une marche incertaine,
Elles vont tour à tour remplir à la fontaine
Leurs vases dont l'argile est recouvert d'osier.
Alors Éliézer s'avance le premier
Pour contempler de près les grâces ingénues
Des filles de Haran à ses yeux inconnues.
Mais l'aspect d'un vieillard ne les rassure pas,
Et toutes loin du champ précipitent leurs pas.
Une seule, au maintien calme et plein d'innocence,
N'a point d'Éliézer évité la présence,
S'arrête, et sous un voile éclatant de blancheur
Laisse de son visage entrevoir la fraîcheur :
Image de la rose et vierge et printanière.
Ses beaux yeux, ombragés de leur longue paupière,
Sur les trois voyageurs ravis de sa beauté,
Attachent des regards où se peint la bonté.
Éliézer s'approche et dit : « Jeune bergère,
» Sans doute à la pitié tu n'es pas étrangère,
» Dans ce vase, à nos yeux d'une eau fraîche rempli,
» Permets qu'un voyageur, par sa route affaibli,

» Puisse calmer un peu la soif qui le tourmente. »

A peine il achevait, que la vierge charmante,
Heureuse et rougissant du plaisir d'obliger,
Dans le creux de la main du vieillard étranger
Se hâte de répandre une eau pure et limpide :

« Tes chameaux, fatigués d'une course rapide,
» Ont besoin, je le vois, de se désaltérer.
» Reste oisif, et pour eux je vais tout préparer. »

A ces mots, dans une auge en ces lieux disposée
Elle verse à grands flots l'onde qu'elle a puisée,
Tandis qu'Éliézer la contemple et sourit.
Mais un doute cruel vient frapper son esprit.
Dieu ! si tant de vertus paraient une infidèle !
Ce doute est trop pénible ; et, se rapprochant d'elle :

« Jeune fille, réponds : quel père fortuné
» Respire auprès de toi le jour qu'il t'a donné ?

» Quel est son nom? le tien? dis-moi, peux-tu sur l'heure
» Nous recevoir ensemble au sein de ta demeure,
» Mes serviteurs, moi-même et mes chameaux encor?
» — Fille de Bathuel, second fils de Nachor,
» Mon nom est Rébecca : mais, ô douleur amère !
» Mon père ne vit plus; et Zaphira, ma mère,
» Et mon frère Laban, nous vivons réunis
» Sous l'aile du Seigneur qui nous a tous bénis.
» Nous cultivons en paix notre simple héritage.
» Toutefois, bon vieillard, sans tarder davantage,
» Tes serviteurs, toi-même et tes chameaux encor,
» Vous serez tous reçus au foyer de Nachor. »

Aux sons de cette voix douce et pleine de charmes
Des yeux d'Éliézer s'échappent quelques larmes,
Et dans un saint transport se jetant à genoux :
« Loué soit le Seigneur ! il a veillé sur nous.
» Heureux qui sur lui seul fonde son assurance. »

Soudain, tout palpitant d'ardeur et d'espérance,

Près de l'un des chameaux on le voit accourir.
Là, parmi les présents qu'il est chargé d'offrir,
Il choisit un collier où, sur trois rangs, s'étale
Dans toute sa splendeur la perle orientale ;
Deux bracelets d'or pur et deux anneaux brillants
Où le rubis se joue en éclairs scintillants,
Et présente ces dons à la vierge confuse,
Qui, baissant ses beaux yeux, croit qu'un songe l'abuse.
Tantôt sur ces bijoux étincelants de feux
Elle attache un moment ses regards curieux ;
Tantôt elle contemple, en souriant de joie,
Ce vieillard inconnu qui dans ses traits déploie
D'un père et d'un ami la douce majesté.
Enfin elle s'enfuit avec légèreté,
Rentre dans sa maison, et va, comme éperdue,
Conter son aventure étrange, inattendue ;
Et son récit confus, son pudique embarras,
Le feu des bracelets qui ceignent ses beaux bras,
Et l'éclat argenté dont le collier rayonne,
Tout enchante sa mère à la fois et l'étonne.

Mais pour mieux s'éclaircir de ce qui s'est passé,
Dans la plaine soudain Laban s'est avancé.
Il joint les voyageurs, librement les invite
A goûter le repos sous le toit qu'il habite.
Ses serviteurs déjà s'empressent autour d'eux.
Dans l'eau tiède déjà lavent leurs pieds poudreux ;
Sur leur barbe, leurs mains, l'huile à flots d'or s'épanche,
Et tous trois, revêtus d'une tunique blanche,
Savourent à loisir, dans un joyeux festin,
Et le miel et les fruits de ce climat lointain.

DEUXIÈME CHANT.



LE SÉJOUR.

Pour la septième fois dans le gouffre de l'onde
Le soleil a plongé son char flambeau du monde,
Depuis que chez Laban, avec tranquillité,
Éliézer jouit de l'hospitalité.
Des ordres d'Abraham digne dépositaire,
Il a de son voyage expliqué le mystère,
Et Zaphira, cédant son trésor le plus cher,
Toute en pleurs s'est rendue aux vœux d'Éliézer.

Déjà de ces beaux nœuds, dans la ville charmée,
Comme aux prochains hameaux, la nouvelle est semée :
Citoyens et pasteurs accourent à l'envi
Féliciter Laban de son bonheur ravi,
Et le toit de Nachor, parsemé de feuillages,
S'étonne de prêter son ombre à tant d'hommages.
La seule Rébecca, parmi les chants joyeux,
A senti quelques pleurs s'échapper de ses yeux.
Quoi ! si jeune quitter une mère chérie,
Ses compagnes, ses fleurs, les bords qui l'ont nourrie,
Le vallon du chameau, la plaine de l'encens,
Les rustiques loisirs et les jeux innocents ;
Rien ne distrait son cœur, nul plaisir ne la touche ;
Les songes du jeune âge ont déserté sa couche.
Quelquefois se jetant sur le sein maternel ;

« Que veut cet étranger envers moi si cruel,
» Dit-elle ; permets-tu que loin de cet asile
» Sur des bords inconnus pour jamais il m'exile ?

» Si mes soins te sont chers, oh ! laisse moi toujours
» Près de toi, de Laban, couler en paix mes jours.

» — Ma fille, lui répond sa vénérable mère,
» A mon cœur gémissant que ta plainte est amère !
» En toi de mes vieux ans j'espérais un soutien ;
» Mais je vois ton bonheur et je renonce au mien.
» Ma douce Rébecca, l'Éternel nous commande
» D'accepter d'Abraham les vœux et la demande.
» Quelle gloire pour nous, quel triomphe pour toi,
» D'unir ton sang au sang de ce pontife-roi !
» Il étend son pouvoir sur les plaines fécondes
» Où le Jourdain serpente et divise ses ondes,
» Et ses nombreux troupeaux, ses tentes, ses trésors,
» La myrrhe et les parfums, richesse de ces bords,
» Promettent à son fils un royal héritage.
» Sur le cœur de ce fils va régner sans partage.
» S'il faut d'Éliézer en croire les récits,
» De pleurs en ce moment ses yeux sont obscurcis.

» Il veille sur la tombe où repose enfermée
» Cette belle Sara, sa mère bien aimée.
» On vante sa beauté, ses vertus, sa douceur.
» Deviens tout à la fois sa compagne et sa sœur.
» Que ton aimable aspect, ta pieuse tendresse,
» Dans son cœur affligé ramènent l'allégresse. »

Zaphira parle ainsi; mais ses tendres accents
De la jeune beauté ne calment point les sens.
L'éclat de son destin, sa nouvelle fortune,
N'offrent à ses regards qu'une image importune.
La nuit qui précéda son départ de ces lieux
Le sommeil un instant ne ferma point ses yeux.
Pour la dernière fois elle voulut encore,
Plaintive, saluer la campagne où l'aurore
La voyait, de ses feux devançant le retour,
Parcourir les coteaux et les bois d'alentour.
La lune répandait sa lumière argentée :
De ses vagues ennuis Rébecca tourmentée,

Sort et foule à ses pieds le verdoyant gazon.

« Recevez mes adieux, rivage du Phison,
» Bois sonores et frais, vallons, belles prairies,
» Je ne vous verrai plus, mes compagnes chéries !
» Un vieillard inconnu m'entraîne loin de vous ;
» Dans nos fertiles champs mon sort était si doux !
» Ici, près d'une mère, au déclin de son âge,
» Chaque soleil pour moi se levait sans nuage.
» Quelle tempête affreuse, hélas ! avant le temps
» A de toutes ses fleurs dépouillé mon printemps !
» Quel long deuil va me suivre aux rives étrangères !
» Adieu, climats charmants, adieu, vertes fougères,
» Adieu, toits de Nachor, qui fûtes mon berceau !
» Sous le ciel du désert, tendre et faible arbrisseau,
» On me verra flétrir sur ma tige épuisée
» Comme la fleur qui manque et d'air et de rosée. »

Tandis que Rébecca déplore son destin,
Une clarté douteuse annonce le matin.

Dans la plaine aussitôt accourent auprès d'elle
Son frère et Débora, sa nourrice fidèle.
« Viens, ma sœur, dit Laban, viens, les chameaux sont prêts,
» On a de ton voyage achevé les apprêts.
» L'heure de la douleur doit être enfin passée.
» Du puissant Isaac heureuse fiancée,
» Qui t'arrête? suis-nous, ma sœur. » Comme il parlait
Sur ses genoux tremblants Rébecca chancelait,
Au bras de sa nourrice alors elle s'appuie.
Les pleurs que de son voile avec grâce elle essuie
L'embellissent encore, et, priant l'Éternel,
Elle marche à pas lents vers le toit maternel.
Frappé de la langueur dans ses traits imprimée,
Éliézer s'avance : « O vierge tant aimée,
» Lui dit-il : ton aspect m'afflige, et dans ton cœur
» Tu m'accuses tout bas de causer ton malheur;
» Mais, si pour Isaac des nœuds remplis de charmes
» Doivent te condamner à d'éternelles larmes,
» Je m'en retourne seul, gémissant et privé
» Du trésor par mes soins en ces climats trouvé ;

» Car ta beauté, ma fille, et ta voix si touchante,
» Et ta jeunesse en fleurs n'est point ce qui m'enchante;
» Mais ton zèle à remplir tous les devoirs pieux,
» Pour ta mère et Laban, tes soins religieux,
» La pudique bonté qui sur ton front respire,
» Ton amour du Seigneur, voilà ce que j'admire.
» Aimerais-tu déjà !.. Pourquoi baisser ainsi
» L'azur de tes beaux yeux par des pleurs obscurci ?
» Oh! si notre Isaac m'eût suivi dans ces plaines,
» Quand une ardente soif brûlait toutes mes veines,
» S'il avait pu te voir, comme un ange des cieux,
» Avec ton doux sourire et ton front gracieux,
» Approcher de ma bouche une eau rafraîchissante,
» Il se fût écrié : Salut, vierge innocente !
» Compagne d'Isaac, épouse de son choix,
» Je m'engage à jamais sous tes aimables lois...
» Ma fille, tu rougis... cet embarras m'atteste
» Le trouble de ton cœur si pur et si modeste.
» Oui, ce trouble nouveau semble me confirmer
» Qu'Isaac doit te plaire et que tu peux l'aimer.

» Le Seigneur l'a voulu, tu connais sa loi sainte;
» Je suis prêt à quitter cette paisible enceinte.
» Prononce, il en est temps, un mot si désiré,
» Viendras-tu, jeune fille? » Elle répond : « J'irai. »

Mais, d'un aveu naïf à l'instant confondue,
Sur le sein de sa mère elle tombe éperdue,
Et Zaphira, sensible à ses vives douleurs,
La couvre de baisers et l'arrose de pleurs.

« O de mes derniers jours seule et digne espérance!
» Lui dit-elle; arme-toi d'un reste d'assurance.
» Puisqu'il faut nous quitter, pars, ma fille, et reçois
» Mes bénédictions pour la dernière fois;
» Et toi, de Rébecca la nourrice fidèle,
» A qui le Ciel permet de rester auprès d'elle,
» Veille sur mon enfant, hélas! et porte-lui,
» S'il se peut, d'une mère et l'amour et l'appui. »

La vénérable vieille aux pieds de sa maîtresse
Se prosterne et lui jure, au nom de sa tendresse,
Par ses cheveux blanchis, par les soins assidus
Qu'à sa fille charmante elle a toujours rendus,
De ne trahir jamais la promesse sacrée
Que de son zèle exige une mère éplorée.
Mais Laban, d'allégresse et d'espoir radieux :

« Epargnons-nous, dit-il, de funestes adieux ;
» Rébecca, ton départ nous afflige et nous touche,
» Tu le sais ; mais le Ciel a parlé par ta bouche,
» Et toi-même à l'instant viens d'engager ta foi
» Au puissant héritier du patriarche-roi.
» Dissipe donc la nuit sur ton front répandue ;
» Accepte de ton sort la gloire inattendue,
» Et songe, en ce moment si fortuné pour nous,
» Que le fils d'Abraham doit être ton époux. »

Il dit : Éliézer fait un signe, et sur l'heure
Voilà que près du seuil de l'antique demeure,

Couverts d'un lin moelleux et richement ornés,
S'avancent les chameaux au départ destinés.
Timide, sur l'un d'eux Rébecca s'est placée ;
Et Débora près d'elle, à lui plaire empressée,
La couvre d'un manteau, présent d'Éliézer.
Le soleil à l'instant des gouffres de la mer
Jaillit, et ses clartés inondent les campagnes.
Au bruit des longs adieux de tes douces compagnes,
Fille de Bathuel, tu soupires : tes yeux
Ont vu dans le lointain le toit de tes aïeux,
Et les tours de Haran, où le ciel te fit naître,
En un point confondus ensemble disparaître.

TROISIÈME CHANT.



LE RETOUR.

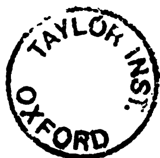
Aux bords d'une onde pure, en un vallon riant,
Quel est donc ce tombeau tourné vers l'Orient,
Et que d'un doux parfum environnent les roses?
Noble et belle Sara, c'est là que tu reposes;
Là que ton vieil époux, ton jeune fils en pleurs,
Sur tes restes mortels viennent jeter des fleurs.
Les voilà, ce sont eux : l'aube à peine naissante
Éclaire d'Abraham la tête blanchissante;

Et l'aimable Isaac, sa gloire et son appui,
Comme un beau séraphin marche à côté de lui.
Toutefois, dans le deuil son âme est absorbée :

« Depuis qu'Éliézer est loin de Bersabée,
» Mon père, disait-il, la lune a, dans les cieux,
» Recommencé cinq fois son cours silencieux.
» Qui peut le retenir si longtemps en voyage ?

» — Mon fils, l'impatience est permise à ton âge,
» Lui répond le vieillard ; mais de notre séjour
» Jusqu'aux bords chaldéens, où j'ai reçu le jour,
» Le trajet tout ensemble est long et difficile.
» D'ailleurs, à mes souhaits Éliézer docile,
» Consulte la sagesse avant de t'amener
» L'épouse que le Ciel daigne te destiner.
» Son choix va décider du bonheur de ta vie.
» Et puisse de tels nœuds ma vieillesse ravie
» Attendre le moment qui doit me réunir
» A l'épouse toujours chère à mon souvenir !

» Mon Isaac, pourquoi répandre ainsi des larmes?
» Va, je n'accuse pas tes pieuses alarmes;
» Mais tout doit obéir à la commune loi.
» Et lorsque le Seigneur disposera de moi,
» Je lui rendrai, mon fils, avec reconnaissance,
» Le dépôt de mes jours soumis à sa puissance.
» Quand l'aurore se montre à l'horizon vermeil,
» Et chasse de nos yeux les vapeurs du sommeil,
» Légers et vigoureux nous quittons notre couche.
» La nuit revient: dès-lors un seul désir nous touche,
» Le désir du repos qui verse dans nos sens
» L'oubli de tous les soins et des maux renaissants. »



En achevant ces mots, il s'agenouille, il prie
Sur la tombe où sommeille une épouse chérie,
Et lève au ciel ses yeux rayonnants de ferveur.
Tandis que, plein d'un trouble inquiet et rêveur,
Isaac, un moment éloigné de son père,
Monte sur la colline, et dans son cœur espère

Que le soleil, avant de terminer son tour,
Aura d'Eliézer éclairé le retour.
Et si, vers l'horizon la céleste lumière
S'entoure faiblement d'un voile de poussière;
Si, dans l'espace monte et flotte une vapeur,
Il palpite, il accueille un indice trompeur,
Et croit qu'Eliézer, d'une marche empressée,
Arrive, conduisant sa jeune fiancée.

Cependant, Rébecca, sous la garde des cieux,
S'avançait lentement vers ces paisibles lieux,
Languissante, et toujours dans son âme attendrie,
Pleurant ses premiers jeux, sa mère et sa patrie.
« Rébecca, lui disait le sage Éliézer,
» Ne calmeras-tu point ce déplaisir amer?
» Oh! ne regrette plus les champs de la Chaldée.
» Dans la terre féconde où mes soins t'ont guidée,
» Quand tes yeux de nos blés verront ondoyer l'or,
» Nos vergers et les fleurs, ceinture du Bézor,

» Les saisons sans mesure à nous plaire constantes,
» L'éclat de nos soleils, la fraîcheur de nos tentes,
» Crois-moi, de ton pays l'aspect tant regretté,
» Comme un songe fuira de ton cœur enchanté.
» Et combien ces beaux lieux, qu'à l'envi tout décore,
» Pour toi, de ton époux vont s'embellir encore.
» Aussi pur qu'un rayon de l'astre du matin,
» Aussi doux que l'agneau bondissant sur le thym,
» Il charmera tes yeux, il remplira ton âme,
» Et son père, témoin de votre chaste flamme,
» Son père, saint vieillard, du Très-Haut favori,
» Dans la paix, la sagesse et la vertu nourri,
» En te voyant si belle et de candeur parée,
» Bénira ta jeunesse à son fils consacrée;
» Et tous deux par vos soins, vos égards complaisants,
» Vous sèmerez de fleurs l'hiver de ses vieux ans. »

Eliézer parlait, et la vierge attentive,
Recueille ces accents dont l'attrait la captive,

L'étonne, et par degrés, jusqu'au fond de son cœur,
Verse un calme nouveau de ses ennuis vainqueur;
Tandis qu'entre la crainte et l'espoir suspendue,
Ses regards de la plaine embrassent l'étendue,
Elle voit près d'un champ où le vent frais et pur
Du lin fleuri caresse et balance l'azur,
Un jeune homme debout, qui, la tête baissée,
Paraît enseveli dans sa triste pensée.
Et le montrant du doigt : « Éliézer, sais-tu
» Quel est cet étranger? Qu'il paraît abattu!
» Et, si je ne m'abuse, il me semble qu'il jette
» Sur nous, sur nos chameaux une vue inquiète.
» — Ah! ses traits de si loin par mes yeux fatigués,
» Répond Eliézer, ne sont pas distingués.
» Avançons : » et soudain, prompt à le reconnaître....
» C'est lui, c'est Isaac, c'est le fils de mon maître. »

O bonheur! A ce nom, par l'écho répété,
Comme de Rébecca le sein bat agité!

Elle abaisse son voile et son teint se colore
De la pourpre des cieux enflammés par l'aurore.
Tous trois de leurs chameaux descendent à l'instant.
Aux bras d'Eliézer Isaac palpitant
S'élance, et la nourrice à sa fille étonnée
Parle ainsi, mais tout bas : « O fille fortunée !
» Plus de vaines terreurs, voilà ton jeune époux !
» Oh! que ses traits sont beaux! que ses regards sont doux!
» Que le son de sa voix, mélodieuse et tendre,
» A ton cœur ingénu se fera bien entendre. »

Isaac s'approchant de la jeune beauté :
« O toi! que du Seigneur l'ineffable bonté
» A conduite en ces lieux pour enchanter ma vie,
» Je saurai contenir une trop juste envie,
» Et ton heureux époux ne soulèvera pas
» Le voile qui lui cache encore tes appas.
» O vierge! un tel honneur n'appartient qu'à mon père;
» Par lui seul en ce jour que tout nous soit prospère.

» Mais il vient, ne crains point; contemple avec respect
» De l'allié du Ciel le vénérable aspect.
» Il te rendra ta mère et ta douce patrie;
» Mon épouse, ma sœur, ma colombe chérie,
» Allons lui demander, avant de nous unir,
» Que de sa main puissante il daigne nous bénir. »

« Salut, Eliézer, dit le saint Patriarche,
» Le Seigneur, je le vois, a veillé sur ta marche;
» Il comble tous mes vœux et te ramène ici.
» Quelle est de mon enfant l'épouse? — La voici, »
Lui répond à l'instant Isaac plein de joie;
« La voici, rendons grâce au Dieu qui nous l'envoie. »

Abraham dans ses bras la reçoit, et sa main
Du long voile jaloux la dégageant soudain,
Il admire longtemps sa beauté merveilleuse,
Et, pour un fils, son âme en devient orgueilleuse.

« Aimable fleur qui viens de tes parfums naissants
» Entourer ma vieillesse et réjouir mes sens,
» Lui dit-il ; sur nos bords à jamais transplantée,
» De l'orage et des vents sois toujours respectée.
» Le Seigneur maintenant peut m'appeler à lui;
» Dans mon fils après moi je te laisse un appui.
» Sara fut comme toi majestueuse et belle,
» Comme Sara sans cesse à tes devoirs fidèle,
» Du fils de mon amour tu feras le bonheur;
» Vivez longtemps heureux sous l'aile du Seigneur;
» Et toi dont la beauté n'eut jamais de pareille,
» Sara, de l'Orient l'honneur et la merveille,
» Sur cette terre ingrate où tu m'as délaissé,
» Pour moi depuis longtemps tout bonheur a cessé.
». Mais avant que mes yeux ne perdent la lumière,
» Aux pieds de Jéhovah dépose ma prière;
» Que ce Dieu tout puissant dont je fus l'allié
» Abaisse sur mon fils un regard de pitié,
» Sans trouble et sans douleur qu'il traverse la vie,
» C'est mon espoir : et toi que la mort m'a ravie,

» Que depuis si longtemps je brûle de revoir,
» Sous les parvis du ciel, oh ! viens me recevoir !
» Viens, brillante d'amour, d'éternelle jeunesse,
» Conduire le vieillard au banquet d'allégresse,
» Et dans ces beaux palais de feux étincelants,
» Des roses de l'Eden couvrir mes cheveux blancs. »

En achevant ces mots, le vieillard s'agenouille
Sur la tombe cachant la mortelle dépouille
D'une épouse si tendre, et dont le chaste amour
Ne s'est point démenti jusqu'à son dernier jour.
On entend aussitôt un vague et doux murmure
S'agiter et frémir au sein de la verdure,
Comme si, dans la nuit du repos éternel,
Sara voulait souscrire à ce vœu paternel.
Le lendemain, sitôt qu'une brise embaumée
Eut rafraîchi les fleurs, trésor de l'Idumée,
Sous des ombrages verts un autel fut dressé,
Dans son vœu le plus doux par le ciel exaucé,

Abraham, tout entier à sa vive tendresse,
Y voulut consacrer le fils de la promesse.

On vit trois jours après arriver sur un char,
Le vieux roi de Salem et le roi de Gérar,
Jaloux de prendre part à cette pompe sainte.
D'une vaste prairie enveloppant l'enceinte,
Des tentes recevaient les habitants lointains,
Par l'ordre d'Abraham conviés aux festins.
Représentant du Ciel, dans cette auguste fête,
Melchisédech, ensemble et pontife et prophète,
L'encensoir à la main s'approcha de l'autel;
Et puis levant les yeux vers l'Arbitre immortel :

« O Jéhovah, dit-il, source d'intelligence,
» Jette sur ces époux un regard d'indulgence!
» Que toujours à tes lois, à ton culte soumis,
» Ils ne traitent jamais avec tes ennemis;

» Que toujours, grâce à toi, leurs plaines fécondées
» Par les molles vapeurs et les tièdes ondées,
» D'opulentes moissons se couvrent tous les ans.
» En lait comme en toisons, que toujours abondants
» Leurs immenses troupeaux couvrent les pâturages,
» Dont ta main paternelle a semé ces rivages;
» Et quand aura pour eux lui le dernier soleil,
» Qu'au sein de ton palais commence leur réveil. »

A peine il achevait de tenir ce langage,
Des bontés du Très-Haut infaillible présage,
Aux lueurs de l'éclair, dans un ciel dévoilé,
Un tonnerre lointain a sourdement roulé.

FIN.

NOTES

DU LIVRE DE JOB.

NOTES

DU LIVRE DE JOB.

---

[1] La terre ou le pays de Hus devait son nom, suivant l'usage antique, en général très exactement observé dans la Bible, au premier homme qui l'habita. Il y a dans la Genèse plusieurs personnages du nom de *Hus*. Le premier est fils d'*Aram* (Genèse, ch. x, v. 23). Il fonda, dit-on, la ville de Damas; on croit que *Hus* peupla une vallée située entre le Liban et l'Anti-Liban. Mais est-ce bien la patrie de Job? on ne saurait l'affirmer positivement; néanmoins, de sages et habiles critiques ont accepté cette opinion, et dom Calmet entre autres. Moïse nomme un second *Hus* (Gen., ch. xxxvi, v. 28) descendu de *Schir* le Horéen, et Esaü, le fils aîné d'Isaac, qui habita la terre de celui-ci. *Nachor*, frère d'*Abraham*, eut aussi un fils du nom de *Hus*; il vivait dans l'*Ausite*, en l'Arabie déserte. Les Chaldéens étaient à son orient, et les Sabéens à son midi; ceux ci n'étaient pas le peuple de ce nom, placé dans l'Arabie déserte. Les fils d'Abraham et de Céthura habitèrent cette contrée. Saint Jérôme, Rupert, Lyran, Oleaster, Spanheïm, y placent le lieu de la naissance de Job, et nous adoptons cette croyance. D'autres veulent qu'il soit Arménien, ou Juif de la tribu d'Issachar; enfin, selon d'autres, il aurait demeuré proche de Jérusalem, et en preuve, on cite un puits prétendu de Job qui serait dans ce canton. Ceux qui l'établissent en Arménie se trompent; ils ont pris le tombeau d'un chef musulman pour celui du saint patriarche.

[2] Le nom primitif de Job est si peu clair dans sa racine, qu'on veut tour à tour qu'il signifie *devin*, *magicien*, *douleur*, *gémissement*, *ennemi*, homme conservant l'*inimitié* ; ou encore, *bien-aimé*, *chéri*, *désiré*, etc. Job n'étant pas Israélite, il est très-difficile de trouver la vraie étymologie de son nom, dans la langue que parlaient les fils de Jacob. On croit, en général, que Jobab et Job est le même nom. On convient qu'il demeurait et même qu'il régnait en la ville de Dénaba, dans l'Ausite ; du moins les Paralipomènes établissent là Jobab. On connaissait deux cités de ce nom : Dénaba, dans la Palymirène, trop écartée du lieu où Job a fait son séjour, et Dénaba, que saint Jérôme place au pays de Moab, entre Aréopolis et Hésébon, en l'ancienne Idumée, proche de Bozra, patrie de la mère de Job. On donne aussi au lieu du séjour de Job le nom de Thérébinte ; mais ceci est rejeté des critiques habiles. Job ou Jobab a sa généalogie en partie complète dans la Bible, pour son ascendance ; ceux qui le veulent Juif, le font descendre ainsi d'Isaac, — Esaü, — Rahuel, — Zaré, — Job ou Jobab. Nous ne réfutons pas cette généalogie qui, en effet, placerait l'existence de Job à peu près au temps où nous croyons qu'il a vécu.

[3] L'Ecriture ne donne ni les noms des premiers enfants de Job, ni ceux des seconds, venus après sa guérison et sa rentrée en grâce. Elle se contente de nommer les trois dernières filles, comme on le trouve au XLII[e] chapitre, vers. 14, et comme nous le dirons à la note 167. Les rabbins, ou les commentateurs, ont supposé, croyons-nous, les noms des sept premiers fils et des trois premières filles ; ils appellent les sept hommes : Eliphaz, Ermoé, Diasush, Fillias, Piffar, Zellud et Thelon ; et leurs sœurs : Méris, Lithé et Zéli.

[4] Les troupeaux formaient, en ces temps reculés et où le commerce était presque tout d'échange, la principale richesse. La Bible parle toujours de bétail, lorsqu'elle veut peindre la fortune d'un homme. Voyez ce qu'elle dit d'Abraham, de Jacob, de Laban, d'Abigaïl, etc. Job possédait en outre des terres labourables, des vignobles, des plants d'oliviers, de dattiers, des hameaux, une ville, etc.

[5] L'opinion universelle des saints pères et des commentateurs, veut que Job ait été roi de sa ville (Dénaba) et de son pays (la terre de Hus). La royauté, à ces époques primitives, n'était guère qu'une grande autorité, communément bornée à une seule ville, ou sur un

état de peu d'étendue. Les rois cités dans les poëmes d'Homère, tous ceux dont parlent la Genèse et les premiers livres saints, ne sont pas plus puissants. D'autres notes nous fourniront l'occasion de mieux faire connaître la position véritable de Job.

[6] Il ne faut pas admettre que ces repas fraternels avaient lieu chaque jour de la semaine, ce qui eût été moins une fête décente qu'une orgie perpétuelle. Job, d'ailleurs, les aurait-il tolérés? Ces festins devaient marquer chacun un ou deux jours dans la semaine. Dom Calmet les écarte bien plus; il les fixe chacun au premier jour de tous les mois, ou peut-être même au jour de la naissance des sept frères.

[7] Les sacrifices multipliés que Job faisait lui-même, prouvent victorieusement qu'il n'était pas Juif, et qu'il ne connaissait ni ne suivait la loi de Moïse. Alors et depuis Noé, chaque père de famille, parmi les adorateurs du vrai Dieu, était sacrificateur suprême dans sa maison. Les païens avaient gardé cet usage. Dans les royaumes le roi, dans les républiques les magistrats suprêmes pouvaient seuls offrir certains sacrifices. Une preuve bien forte fut donnée de ce fait par les Romains, lorsqu'ils abolirent la royauté, et même le nom de roi, pour établir un gouvernement populaire : ils créèrent une place de sacrificateur, auquel le nom de roi fut donné; car superstitieux, pour ainsi dire, au pied de la lettre, ils craignaient de commettre un sacrilége; si certaines cérémonies pieuses n'étaient point faites uniquement par un homme investi du titre de roi.

[8] Les saintes Ecritures nous ayant refusé les lumières nécessaires pour bien expliquer ce passage, nous ne croyons pas devoir y suppléer. Il a beaucoup embarrassé les commentateurs. Dom Calmet n'y voit qu'une manière de parabole, mais il a tort. Le rapprochement de l'esprit du mal du trône du Seigneur, n'est pas borné dans la Bible à ce seul exemple, on en trouve un autre au troisième Livre des Rois, chap. XXII, vers. 19. « J'ai vu (dit le prophète Michée) le » Seigneur assis sur son trône, et toute l'armée du ciel autour de » lui, à droite et à gauche. 20. Et le Seigneur a dit : qui séduira » Achab, roi d'Israël, afin qu'il marche contre Ramoth?.. Et l'un » dit une chose, et l'autre dit une autre. 21. Mais l'esprit malin » s'avance, et se présentant devant le Seigneur, lui dit : c'est moi » qui séduirai Achab. Le Seigneur lui dit : et comment? 22. Il ré-

» pondit : j'irai et je serai un esprit menteur en la bouche de tous » les prophètes. Le Seigneur lui dit : allez et faites comme vous le » dites. »

[9] Dans le texte, il y a *bénédiction* pour *malédiction*. Les Hébreux avaient tant d'horreur du blasphème, que lorsqu'il fallait le prononcer, ils substituaient le mot *bénir* au mot *maudire* ; le sens, seul, faisait connaître la vraie signification.

[10] Il était plusieurs peuples du nom de *Sabéen* ; on croit que celui dont il est question dans ce chapitre descendait de *Séba*, fils d'Abraham et de Céthura, qui habitait l'Arabie déserte, à l'orient de la terre de Hus.

[11] Les Chaldéens couvraient les deux rives de l'Euphrate ; Babylone était leur capitale. Mêlés en partie aux Arabes Scénites, ils vivaient de brigandage, dit l'historien grec Xénophon, au III[e] livre de la *Cyropédie*. *Chesed*, père des Chaldéens, était fils de Nachor et frère de Hus. Leur éloignement de Dénaba les contraignit à faire à cheval leur expédition ; voilà pourquoi les Septante, dans leur traduction grecque de la Bible, les désignent seulement sous cette qualification, des *cavaliers*.

[12] Le *simoun*, ou *seymoun*, ou *semoud*, ou *cadim* en hébreu, est un vent brûlant qui porte aussi d'autres noms et qui, par sa chaleur, désole l'Arabie. Sa violence est telle, que parfois il engloutit des caravanes entières sous les sables qu'il soulève. Ce fut un vent pareil qui fit disparaître toute l'armée du roi de Perse Cambyse, fils de Cyrus, qui revenait, après la conquête de l'Égypte, d'une expédition tentée contre l'oasis du temple de Jupiter Ammon.

[13] Ici commence la torture du saint patriarche et son admirable résignation. On a beaucoup écrit, sans rien décider, selon l'usage, sur la nature de la maladie dont il fut frappé. Pinéda, dans son commentaire sur Job, hésite entre trente-deux maladies diverses et toutes affreuses. Bartholin réduit ce nombre à douze, et veut que celle du patriarche fût le résumé de celles-là. Etait-ce en réalité des ulcères ? l'éléphatialis ? la lèpre ? des plaies aux jambes, à la bouche ? (comme Job lui-même s'en plaint, et notamment chap. XIX, v. 20) l'esquinancie ? la pédiculaire ! Saint Chrysostôme enfin ne craint pas de dire : que Job *endura tous les maux du monde en un seul*

corps, (*S. Chrys. in caten.* p. 31 et 36). Certes, on peut choisir et trouver matière à le plaindre, et à le prendre pour modèle de résignation. Quant à la durée de ce dur traitement, les uns le fixent à quelques mois, à un an au moins : selon les autres, à trois, à cinq, à sept, et même à dix ans ; nous pensons que le Seigneur abrègea beaucoup la durée de ces souffrances affreuses.

[14] Le lecteur remarquera ici que, conformément à l'original, le traducteur a employé les mêmes vers, pour peindre le début du colloque nouveau de DIEU avec Satan ; nous faisons cette observation à l'égard de ceux qui s'étonneraient de cette répétition ; elle prouve la fidélité de l'auteur à suivre les formes du texte.

[15] La femme de Job a aussi occupé les commentateurs, quoiqu'elle ne fasse que paraître, et que lui n'en parle ailleurs qu'accidentellement. Des auteurs, très-mal à propos, plaçant le patriarche antérieurement à Moïse, veulent que Dinah, fille de Jacob, outragée par Sichem, fils d'Hémor, roi de la ville de Sichem, ait été la femme de Job. De ce mariage serait né l'Égyptien Putiphar, père d'Aséneth, femme de Joseph. C'est le pseudonyme Philon qui avance cette fable, dans son livre des Antiquités. D'autres aussi ont adopté cette folle version. On croit que cette femme sortait d'une tribu arabe ; la malignité de son conseil dangereux est si patente, que des critiques galants n'ont pas hésité à prétendre que le démon, pour le donner, avait pris la figure et les vêtements de la femme de Job. Ceux des hommes qui apprécient mieux le caractère féminin, et qui, dans leur ménage, en ayant rencontré d'analogues, voyant d'ailleurs la femme de Socrate et tant d'autres, assurent que celle de Job fut ici inspirée du démon : DIEU, pour la punir de son emportement, la condamna à mendier. Lorsqu'il rendit à Job sa belle existence, il ne crut pas la lui rendre complète, s'il lui laissait sa femme; aussi la fit-il mourir subitement. (Voir, à ce sujet, la note ci-après 166 et une intercallation dans le texte biblique, que nombre de pères de l'église grecque ont adoptée, de même que certains parmi les Latins) ; enfin on trouve dans tous les manuscrits de la version des Septante, ajoutée ici au texte original :

« Vous dites que vous attendiez encore un peu l'espérance de
» votre salut ; car voilà votre mémoire qui est effacée de dessus la
» terre ; vos fils et vos filles que j'ai enfantés avec tant de douleur et

» de travail, et que j'ai élevés avec tant de peine et si inutilement, sont » péris misérablement ; et vous êtes assis dans l'ordure, tout rongé » de vers, et vous y passez la nuit sans couvert; et moi, je suis » obligée d'aller de lieu en lieu, comme une servante, changeant » continuellement et passant d'une maison à une autre, attendant » avec impatience le coucher du soleil pour pouvoir me reposer de » mes fatigues et des peines qui m'environnent de toutes parts; » mais dites quelques paroles à DIEU et mourez. » Cette excellente femme tenait beaucoup à la mort de son mari, car elle y revient dans les deux versions.

[16] Les trois amis de Job, rois aussi de leur ville, selon l'opinion reçue universellement, sont signalés, par les divers critiques, comme ayant tous une origine biblique connue. ELIPHAS descendait d'Ésaü, fils d'Isaac, par un autre Eliphas, fils du père de Jacob. Théman, fils d'Eliphas Ier, fonda et donna son nom à la ville située à quatre lieues environ de Pétra, l'une des capitales de l'Arabie. Les gens de Théman ont toujours eu, dans les temps anciens, une haute réputation de sagesse. Jérémie l'affirme au 7e verset de son XLIX chapitre, et Baruch en dit autant, chapitre III, versets 22 et 23. Les Septante font positivement Eliphas roi des Thémanites; Baldad roi des Suchites, ou Suchéens, et Sophar roi des Minéens. Eliphas, le sixième après Abraham et le troisième après Esaü, outre son amitié, serait, en ce cas, cousin de Job. BALDAD, de Susb ou Sueh, descendait d'Abraham aussi et de Céthura; il habitait l'Arabie déserte : on le fait venir de Suete, dans la Cœlé-Syrie ou dans la Trachonite. Un scholiaste grec place sa ville, Sanchopolis, au pays de Moab. SOPHAR, de Nahamat : on doute si ce deuxième nom est celui du père ou de la capitale de l'état de Sophar : on le croit également issu d'Ésaü. Les Septante ayant lu sans doute Mahanat, pour Nahamat, traduisent par ces mots : *roi des Minéens*, qui étaient une tribu de l'Arabie heureuse, très-éloignée de l'Idumée et vers le midi. L'interprète d'Origène lit les *Nomades*, c'est-à-dire les hordes vagabondes de l'Arabie déserte, pillardes et errantes. Nous doutons que dans le temps de Job, l'Arabie fût soumise aux Chaldéens, comme le dit le traducteur.

[17] Voir la note précédente relativement aux cités de Théman, de Susb et de Nahamat.

[18] On a longtemps compté l'année par les mois lunaires. Souvent, l'année même n'était que des vingt-huit jours de ces mois. Les jours commençaient alors au moment de la venue de la nuit.

[19] La coutume antique voulait que les enfants, à l'instant précis de leur naissance, fussent posés sur les genoux du père et de la mère, de l'aïeul et de l'aïeule ; c'était une sorte de recognition authentique et solennelle.

[20] Ici on retrouve un souvenir des vastes sépultures royales de l'Égypte, de l'Assyrie, et plus tard de la Judée. Il paraît que les hauts magistrats populaires avaient droit aux mêmes honneurs. On trouve, au verset 15 de ce chapitre III, la preuve qu'on enfermait d'immenses richesses dans les tombes des monarques et des particuliers. L'empereur Marcien rendit un décret qui défendait cette séquestration du numéraire. Saint Chrysostôme, dans une de ses homélies, parle de cet usage, qu'il attaque et signale comme étant commun à cette époque ; chaque jour, des découvertes, dans les demeures funèbres, prouvent l'exactitude de cette assertion.

[21] L'admission des esprits surnaturels, des Essences éthérées, a toujours été reçue par les hommes. La Bible est remplie d'apparitions et de songes merveilleux ; les détails de la vision d'Eliphas sont très remarquables. Le poète traducteur a rendu, avec une énergie effrayante, les détails mystérieux contenus en ce chapitre, que les hommes de goût apprécieront particulièrement.

[22] Rarement les fantômes, selon les récits qu'on en fait, parlent-ils à haute voix. La parole de celui-ci n'est qu'un souffle ; tout concourt à rendre plus terrorifiante cette apparition, si admirablement dépeinte dans l'original et par le traducteur.

[23] Si la Genèse ne parle pas de la rébellion et de la chute des mauvais anges, assurément Job y supplée d'une manière bien formelle, et en termes tellement clairs, que le doute à ce sujet n'est plus possible. L'Hébreu dit expressément : *il a mis la folie dans les anges ;* ou, *il a convaincu les anges de folie.* Les Septante disent : *il* (DIEU) *a trouvé de la vanité dans ses anges.* Au demeurant, Job, dans divers chapitres, revient à ce point, et notamment au XXVme.

[24] Certes, ici non plus, ce n'est pas obscurément que Job parle

des saints et de la puissance de leur intercession auprès du Seigneur. Le texte est encore positif, et sa clarté et son autorité ont dû sans doute déterminer ceux qui nient l'efficacité de cette intercession, à rayer le livre de Job du rang des livres canoniques.

[25] Cette formule est commune dans les livres saints, de désigner un nombre fixe pour un nombre indéterminé et supérieur; mais comme le nombre sept passe parmi ceux qui sont mystérieux, les rabbins ont vu là beaucoup de choses, et ils l'ont d'abord mis en rapport avec les fléaux signalés aux versets 20, 21 et 22 du même chapitre, le vme.

[26] L'usage de tout l'Orient, celui de l'Afrique, où il s'est maintenu jusqu'à nos jours, était, et est encore, de renfermer comme de cacher les grains, blé, orge, seigle, avoine, etc., dans des magasins creusés dans l'épaisseur des rochers, ou dans la terre revêtue d'une forte maçonnerie. Là, privés d'air et de lumière, ils se conservent parfaitement; ils se dérobent à l'avide insecte rongeur et au voleur bipède. On appelle ces souterrains des *matamoures*, des *silos*, etc., etc.

[27] Job n'explique pas si le reproche s'adresse aux trois amis venus le visiter, ou à ceux qui jusqu'alors l'avaient flatté. C'est chose commune que la disgrâce écarte de nous les hommes; ceux-ci se reculent du malheur avec une lâcheté naïve, qui fait à la fois rire et pleurer.

[28] Si Homère a souvent employé la comparaison de l'âne, appelé onagre, en son état sauvage, Job n'a non plus fait faute de s'en servir. L'onagre, en son état d'indépendance, et dont le zèbre est peut-être une espèce, était très commun dans la terre de Chanaan, l'Idumée et l'Arabie, par suite des immenses troupeaux d'ânes domestiques qu'on y élevait. L'onagre, ou l'âne, joue un rôle très important dans la Bible. C'était la monture ordinaire de tous ceux (n'importe le sexe) qui n'entreprenaient pas de longs voyages. Les chevaux et les chameaux ne les remplaçaient que lorsqu'il fallait faire des courses lointaines. L'âne compte toujours dans la fortune des riches Israélites.

[29] Cetté comparaison, si même c'en est une, est très difficile à traduire en vers; notre ami s'est tiré de cet embarras avec son élégance et sa clarté habituelles.

30 La folie, dans les livres saints, est mise en signification de péché.

31 Les poètes ont souvent comparé la vie de l'homme à un fil, que la première des parques, *Clotho*, tenait sur sa quenouille, que la seconde, *Lachesis*, filait, et que la troisième, *Atropos*, tranchait avec des ciseaux au moment marqué par le Sort. Elles étaient filles de la Nécessité, et filaient des fils d'or, de soie, de laine et même de diamant. (Voir *Natalis Comes*, *Mythol.*, lib. III, ch. VI.) Mais Job, plus grand poète, du moins plus sublime que les profanes, remet à la main de DIEU le travail des parques païennes.

32 Rien n'est poétique non plus, comme la fréquence des visions, des apparitions, des songes mystérieux, des fantômes nocturnes, qui sèment le livre de Job. Assurément ceux qui veulent donner aux rêves quelque chose de divin et de prophétique, peuvent s'appuyer de ce livre original.

33 Quelle grandeur ! quelle sublimité dans cette double comparaison ! Comme la forme interrogative la rend plus véhémente ! Le traducteur l'a reproduite avec cette précision élégante, que possèdent seuls des hommes qui, sans imiter Racine, ont su s'approprier la magie de son style, si vivement coloré, si poétiquement revêtu d'expressions neuves, de formes pittoresques.

34 Nous ne saurions dire les difficultés que présente le texte, surtout par les répétitions sans nombre, et comment il faut posséder un vocabulaire immensément varié pour ne pas se répéter, en décrivant par force les mêmes choses ; nous ne citerons de ceci qu'un exemple : on comptera, dans les trente-sept premiers chapitres, les portraits, qui sont au fond les mêmes, du méchant, de l'impie et de l'hypocrite, au nombre de quatorze fois, etc., etc., etc.

35 La salvation des hommes, par l'intervention du fils du Seigneur, est encore une de ces vérités que Job exprime avec le plus de clarté. Son livre est un des plus utiles pour fonder, sur la révélation, l'authenticité de notre saint culte. On voit ici Job, ainsi qu'en nombre d'autres endroits, donner, non le seul titre de créateur, ce qui est incontestable, mais de *Sauveur des hommes*, ce qui peut s'appliquer uniquement au Messie.

36 Il faut conclure de ce passage que les fils de Job furent punis

de leurs propres péchés, et non point en raison des fautes de leur vertueux père.

37 Nous ferons remarquer au lecteur, ce vers admirable, inspiré, sans doute, par l'esprit nourri des beautés de Job, mais qui, pour le trouver, n'a pas eu besoin du texte.

38 Ici commence l'un des premiers portraits des méchants, que nous avons signalés être au nombre de quatorze, dans notre note 34. Nous disons l'un des premiers, car il y en a déjà un très complet au IV[e]; et dans le V[e], il traite en passant le même sujet.

39 L'astronomie inventée, ou présentée sous ses aspects utiles, par les premiers hommes, gardiens de troupeaux, prit d'abord naissance dans la Chaldée, ce berceau des hommes et des connaissances humaines. La Chine à l'orient, l'Égypte au midi, furent les premières à profiter des grandes découvertes, dues à de simples bergers, et à leur expérience. Job, très habile en cette science, donnait aux astres, en son livre original, les noms sous lesquels ils étaient connus des nations asiatiques. Saint Jérôme, traduisant, leur imposa les noms équivalents, donnés par les Grecs. Le traducteur a cru devoir s'en tenir à ceux-ci; il a bien fait. Certes, il n'ignorait pas qu'en hébreu Orion est appelé *Ghésil*; les Septante, dans leur traduction, l'appellent Hesperon; Arcturus, *Hasch*, ou *As*. Les Arabes encore le nomment *Nas*; les Hyades, *Chimah*. Il sait en outre que Nembrod, selon Jean Mélala, fut incorporé dans une étoile, celle d'Orion, et que les Grecs ont donné ce nom à un chasseur fameux, ce qui prouve leur connaissance de la Genèse, où il est dit (ch. X, v. 9) que: *Nembrod fut un violent chasseur devant le Seigneur*. Les anciens, du temps d'Homère, et la description du bouclier d'Achille, témoignent qu'ils ne connaissaient que quatre constellations: l'Ourse, Orion, Arcturus et l'étoile du Midi, que les Hébreux nommaient *mazaroth*.

40 Job signale ici les étoiles du midi, constellations inconnues aux Grecs; mais qui n'étaient pas ignorées des peuples de l'Asie, qui avaient, par leur commerce, déjà atteint l'Éthiopie d'une part, en Afrique, et les côtes, en Asie, de la mer des Indes orientales.

Nous ferons observer que dans ce chapitre, le IX[e], la traduction exacte du verset 13, *Deus, cujus iræ nemo resistere potest et sub*

quo curvantur qui portant orbem, a fort embarrassé les commentateurs; ils y voient, soit les protecteurs du monde, les héros, les Hercule, les Thésée, eux vainqueurs des monstres, des tyrans, et toutefois terrassés par le bras de Dieu et par le poids de sa gloire : ou les rois, les puissants dominateurs du peuple, sans force devant le pouvoir divin : ou les anges, à qui sont confiées la conduite du monde, la direction des états et des hommes ; ceux-là aussi tremblent devant le Seigneur : ou encore les démons, appelés par saint Paul : *Les gouverneurs de la région des Ténèbres*. On peut traduire aussi : *Les esprits de malice répandus dans les airs*. (Ep. ad Eph. cap. vi, v. 12.) Les Septante ont été plus loin; ils ont traduit ce verset (d'après la croyance rabbinique, que Léviathan porte sur son dos la masse du monde), par cette phrase : *Les baleines qui sont sous le ciel fléchissent sous lui*. Dom Calmet, ici, achève par dire, et nous transcrivons textuellement ses paroles : « Je ne sais si » saint Jérôme lui-même n'a pas dans l'idée quelque chose de pa- » reil, lorsqu'il traduit; *Sub quo curvantur qui portant orbem*; il » pouvait faire allusion à ces Titans, que les poètes placent sous les » montagnes, où Jupiter les a enfermés, et qui, par les mouvements » du corps, causent des secousses à la terre. »

Et, fessum quoties mutat latus, intremere omnem
Murmure Trinacriam.

Virgile, Enéide, Livre iii, vers 581 et 582.

[41] Cette belle expression! *Ils tiennent les étoiles enfermées comme sous le sceau*, fait allusion à l'usage reculé, commun encore au temps de Job, où, avant l'invention des clefs et des serrures, on scellait dans un coffre, ou un sac, les objets rares et précieux.

[42] On lave mieux avec l'eau de neige, qu'avec l'eau des puits ou des sources. C'était avec de la neige fondue, que les riches, aux temps anciens, se lavaient les pieds et les mains, surtout pendant l'été ; car elle détache mieux que tout autre liquide la poussière et la sueur. Le luxe était poussé loin, à l'époque de Job. Voir là-dessus les notes ci-après 97 à 108.

[43] On a étrangement varié sur la traduction à faire de cette comparaison; certains ont dit : *mes jours ont passé comme des navires du fleuve Abeh*, ou Avah. Deux fleuves de ce nom sont connus; l'un

proche de Cappa ; l'autre dans l'Uvasie, nom de la province de Babylone. D'autres ont employé cette expression : des *vaisseaux de désirs*. Bouchart dit : *des vaisseaux bien équipés*. Le Syriaque : *des vaisseaux ennemis* Symmaque a lu : *des vaisseaux qui voguent aussi vite que des aigles fondant sur leur proie.*

44 Je fais observer ici, combien la vivacité de la traduction et l'énergie pittoresque de cette forme de langage, ajoutent à la beauté du texte. Il est rare qu'un traducteur soit un poète ; c'est presque toujours un homme sans flamme, sans imagination, et qui prend pour du génie sa vanité folle.

45 Job semble avoir étudié l'anatomie ; on reconnaît, dans tous les écrivains bibliques, cette hauteur de vue, cette perspicacité admirable qui leur montre la nature sous son aspect divin. Qui les lit avec attention et les étudie de même, reconnaîtra toujours en eux des hommes reellement inspirés.

46 Encore de nos jours, les Arabes ne se servent, pour faire cailler le lait, que de corbeilles de jonc, artistement tressées. Parmi les stupéfiantes sculptures apportées à Paris, des ruines de Ninive, et dont la merveilleuse exécution prouve si parfaitement la véracité de nos livres saints, nous avons vu, hier dimanche 16 mai 1847, au musée du Louvre, des bas-reliefs où des anges à plusieurs ailes, où des prêtres mortels présentent à un animal-Dieu, en offrande, une pomme de pin, d'une main ; et de l'autre, ils tiennent un panier, ou corbeille en jonc tressé, rempli de lait assurément ; tout dans le livre de Job prouve sa haute antiquité.

47 Job, également, dérrit d'une façon bien claire l'existence de l'enfer, ou au moins la croyance universellement déjà répandue, d'un lieu de punition, après la mort, pour les méchants. Il faut toujours admirer la beauté de son style dans ces circonstances, et remarquer combien le traducteur parvient à ne pas l'affaiblir.

48 Il faut avouer que l'aigreur des amis de Job est extrême ; ils le calomnient avec une véhémence, un acharnement, une fausseté telles, que les amis d'à-présent ne sauraient aller au-delà, et cependant ils sont bien habiles. Sophar se distingue surtout par une malice invétérée et l'habileté à chercher ce qui blesse ; certes, il fait de son mieux, et la société d'alors n'avait rien à lui reprocher.

49 Non, Sophar ne parle point de la loi de Moïse, trop nouvellement promulguée pour qu'il pût la connaître ; c'est de la seule loi naturelle qu'il s'agit. L'hébreu dit ici, peu honorablement il est vrai pour l'espèce humaine : *L'homme qui n'est que vent, deviendra-t-il sage et prudent ? lui qui est né âne sauvage.*

50 Ici encore se retrouve, d'une manière positive, la prière utile faite aux saints, puisque Sophar dit à Job : qu'après sa mort, il sera en repos sans que nul le trouble, et que, dans cet état, plusieurs le supplieront de les regarder favorablement. Ce sont là les prières que l'Église nous dit chaque jour d'adresser aux saints.

51 Le dernier verset du XI[e] chapitre, menace les méchants, qu'après leur mort, les choses en qui ils avaient leur espérance, les idoles, deviendront l'horreur et l'abomination de leur âme. Sans sous-entendre l'enfer, cette menace n'aurait aucun sens naturel.

52 L'hébreu dit : *Le juste est comme une lampe de mépris, dans l'idée d'un homme qui est dans la prospérité et qui va tomber.* Ou encore : *C'est une lampe foulée aux pieds, dans la pensée des heureux du siècle, et exposée aux efforts du pied qui l'étouffe.*

53 N'est-ce pas une forme également poétique que de proposer d'interroger les divers animaux, pour leur entendre louer le Seigneur ?

54 Nous relèverons encore l'élégance de cette forme qui fait connaître avec rapidité l'usage de nos sens.

55 C'est une maxime que pour la répéter de nos jours, il faut avoir beaucoup de courage ; le moindre enfant se croit plus sage que Socrate, plus poète qu'Echyle, et rien ne corrige nos écrivains adolescents, pas même leurs chutes journalières.

56 Anciennement, le riche baudrier était un des attributs essentiels de la royauté. La reine des Amazones portait le baudrier de Mars (Apollodore, Bibliot., liv. II) ; Homère, au livre XI de l'Odyssée, décrit celui d'Hercule, où il y avait des sangliers, des lions, des ours, et les reliefs de ses diverses victoires. Virgile, au X[e] livre de l'Enéide, raconte les ornements du baudrier de Pallas, fils d'Évandre. Au reste, l'hébreu traduit autrement ce passage.

57 Le mot hébreu *Cohen*, qui signifie prêtre, pontife, s'entend des princes, des grands. L'hébreu dit : *Il fait aller les prêtres nus*, et les Septante disent : *Il réduit les prêtres en captivité.*

58 Le terme hébreu *zal-maveth*, se traduit ordinairement par : *l'ombre de la mort*, que, selon Louis de Dieu, on oppose toujours à la simple lumière.

59 Déchirer sa chair avec les dents, peint l'excès de la rage occasionnée par la douleur ; quant à *porter la vie dans ses mains*, se dit pour désigner les horreurs de la mort.

60 Voir la note ci-dessus.

61 Les Ceps, supplice encore usité en Orient, sont des pièces de bois percées de divers trous, où passent les pieds des prisonniers. La peine consiste à leur écarter cruellement les jambes. Plusieurs apôtres furent soumis à cette torture.

62 L'hébreu dit : *il naît comme une fleur, et on la cueille.* Les Septante : *il tombe et il se fane comme une fleur qui a fleuri* ; on remarque que cette phrase d'Aristophane, comédie des Oiseaux, est presque entièrement prise de plusieurs passages de Job réunis avec habileté : « Hommes, écoutez les immortels ; vous vivez dans » les ténèbres, semblables aux feuilles des arbres, sans force, for» més de boue, vains fantômes, ombres vaines, volages, qui ne durez » qu'un jour, environnés de misères semblables aux songes, etc. etc. »

63 Le traducteur s'enflamme ici de l'esprit de l'original, et jamais texte n'a donné lieu à une plus brillante imitation, ni revêtu de couleurs plus pompeuses la fin du monde.

64 Toujours la même comparaison pour montrer combien Dieu tient à gouverner les jours de l'homme.

65 On remarquera encore ici l'un de ces nombreux versets, où Job nous prépare au passage à une meilleure vie.

66 L'ami de Job semble parler des premiers patriarches, dont la vie était plus longue que celle du commun des hommes de leur temps ; on pourrait aussi conclure de ce passage que Sophar était plus jeune que Job, Eliphas et Baldad.

67 Les anges, les saints, n'étaient point complètement purs de-

vant le Seigneur ; combien plus, nous autres hommes, sommes loin de la perfection divine ! Il semble que Job, dans ce verset, revient à la révolte des anges, dont, à cette époque, on était plus occupé que dans nos temps d'égoïsme et d'affreux intérêt personnel.

68 On retrouve ici des traces du souvenir et des promesses faites par le Seigneur à Abraham, et dont les Iduméens, descendus d'Esaü, son petit fils, croyaient avoir leur part. Aussi Eliphas n'hésite pas à dire : que la terre qu'il habite est un don du Ciel fait à ses aïeux. Ce passage, selon nous, est très-important, car il prouve la réalité de l'alliance jurée entre Dieu et la race israélite.

69 Toujours les songes sont présentés, dans le livre de Job, comme les messagers des volontés divines ; il n'en parle que pour les faire voir, soit annonçant au pervers des peines nouvelles, soit pour promettre au juste des récompenses.

70 La fréquence des répétitions des portraits du méchant, de l'hypocrite et de l'impie, est la plus grande difficulté qu'il a fallu vaincre dans la traduction de Job ; certes, ce n'a pu être qu'avec le secours d'un beau génie, et que par des couleurs variées, qu'on a dû faire oublier la monotonie du fond.

71 Rien n'égale la hardiesse et la témérité de cette apostrophe, que les commentateurs n'ont pu néanmoins expliquer, et qui ne reste que comme une preuve de l'extrême exagération du génie poétique dans les âges si reculés du nôtre.

72 Les païens employaient le soufre à la purification des lieux pollués et des choses impures. Job emprunte cet usage pour exprimer combien l'horreur qu'inspire le cadavre de l'impie est grande, puisqu'on ne veut habiter sa maison qu'après l'avoir désinfectée. Pline dit au livre XXXV de son Histoire naturelle : *Sulphur habet et in religionibus locum ad expiandas suffitu domo* : « La religion du lieu voulait que l'on employât le soufre aux expiations des maisons mêmes. »

73 Après le déluge, les hommes, craignant qu'un second désastre ne détruisît leurs connaissances savantes et sans doute l'histoire du monde, dressèrent deux colonnes, une de pierre pour échapper à l'eau ; une autre de briques, pour résister au feu ; et y gravèrent

tout ce qu'ils crurent utile, curieux et bon à transmettre aux générations à venir. En Egypte, dans toute l'Asie, les colonnes, les obélisques, les murailles, les monuments, sont couverts d'inscriptions. En Grèce, à Rome, on entaillait aussi dans l'airain, le bronze ou le marbre, le nom des grands hommes et le récit de leurs belles actions. Les premières annales de Rome étaient gravées sur des feuilles d'airain.

74 Job ne parle point ici figurément; il signale les pertes nombreuses faites dans sa fortune matérielle par le concours des Sabéens, des Chaldéens et du feu du Ciel.

75 Il paraît que la femme de Job n'était pas meilleure épouse que créature religieuse; l'abandon dont ici se plaint le saint homme, a toujours, ou presque toujours, été renouvelé. Lorsque le malheur frappe un chef de famille, ses parents sont les premiers à le fuir et les derniers à lui revenir.

76 Les commentateurs instruits de la mort de tous les enfants de Job, pensent que ceux dont il parle ici, ou sont des petits-fils, trop jeunes pour s'être trouvés au festin fatal, ou qui, enfants directs de Job, étaient nés de son commerce avec ses épouses du second ordre, selon l'usage de l'Orient ancien et moderne.

77 A cette époque, à part peut-être les Égyptiens, et encore rien ne le prouve, notre écriture vulgaire au moyen de papier, de plumes et d'encre, était ignorée : on écrivait sur des tablettes de bois enduites de cire, où l'on gravait les lettres au moyen d'un poinçon de fer; on employait aussi des feuilles de plomb ; on se servait de bandes de parchemin ou de rubans de lin, sur lesquels on peignait les mots ; nous traiterons cette dernière manière plus amplement à la note 121.

78 Jamais la résurrection des corps, dans toute leur intégrité, n'a été annoncée avec plus de clarté, non plus que le dogme consolant de voir un jour Dieu face à face. Ce passage du texte est très-important pour la religion : la certitude que le rédempteur existe, quoique non encore venu, est exprimée là avec une foi et une certitude qui ne permettent pas le doute, et moins encore la négation.

79 Ce passage est expliqué par les Grecs très-singulièrement; les

Septante d'abord l'ont rendu ainsi : *L'Ange l'arrachera de sa maison et le fera mourir d'une mort avancée.* Le traducteur grec, persuadé qu'un ange a la charge de nous faire mourir en nous enlevant l'âme, traduit, au chapitre XXXIII, verset 23 : *Quand il y aurait mille anges de mort contre lui, nul ne le frapperait, s'il pensait dans son cœur sérieusement à revenir au Seigneur;* ch. XXXVI, v. 14 : *et la vie leur sera ôtée par les anges.* Le texte hébreu des Proverbes est favorable à ce sentiment : *Le rebelle,* dit-il, *cherche le mal, et l'ange cruel sera envoyé contre lui.* (Prov., lib. XVII, v. 2.) Voy. aussi le Psalmiste, XXXIV, v. 7 : *Que l'Ange du Seigneur le poursuive pour le faire mourir;* et LXXVII, v. 49 : *Il leur a envoyé des disgrâces par des anges vengeurs.*

[80] Dans les pays chauds, l'eau, le lait et le miel, sont les premières nécessités de l'homme et les premières richesses, lorsqu'il les possède. On se bat en Arabie de tribu à tribu, pour la possession d'un puits, d'une fontaine.

[81] A la lettre : *les Enims viendront sur lui.* Sous le nom d'*Enim,* on désignait une race de géants qui possédait la terre de Moab. (Deutéronome, II, X, XI.) Les livres saints confirment l'existence des géants ; et dans Job même, au chapitre XXVI, on trouve, parmi les méchants punis après leur mort, les géants.

[82] Job prouve sa modestie ; plus bas, quand il parle de mettre le doigt sur la bouche, il emploie cette figure pour recommander le silence et la discrétion. Ce signe était si bien appliqué à la chose, que les païens eux-mêmes représentent Harpocrate, le dieu du silence, avec le doigt indicateur posé sur les lèvres.

[83] La cithare, les cystres, les tambourins, les cymbales, les trompettes et même les harpes, étaient les instruments de l'Orient à cette époque. La musique a toujours été fort aimée chez les Asiatiques et les Africains.

[84] La traduction exacte de ce vers serait : *Il est si gras, qu'il a les entrailles chargées de graisse,* et *les os pleins de moelle.* Le goût exquis du traducteur ne lui a pas permis la répétition exacte de ces paroles, très-romantiques peut-être, mais non encore admises dans la poésie par les poètes réels ; ils les laissent à ceux qui ont besoin

de l'étrangeté du style, et qui, à défaut du vrai beau, donnent des choses absurdes, dégoûtantes ou puériles.

85 Les tombeaux étaient déjà somptueux dans l'Asie et peut-être aussi dans l'Égypte ; car c'est vers cette époque, ou un ou deux siècles auparavant, que les trois grandes pyramides avaient été érigées par le travail, dìt-on, des Israélites.

86 Nous ne pouvons croire à la véracité des inculpations faites à Job par son ami ; elles proviennent, ou des calomnies par lesquelles les ennemis du saint patriarche avaient cherché à justifier ses malheurs : ou des suppositions que nos amis prétendus font trop facilement contre nous, lorsque la main du Seigneur nous frappe.

87 L'hébreu dit : *Les nuages le couvrent, et il ne voit pas ; il se promène sur le globe du ciel.* Les Septante : *Les nues lui servent de voile qui le cache ; on ne le voit point, et il parcourt le cercle du ciel.* La Vulgate dit à la lettre : *Il parcourt les pivots du ciel.* Le Psalmiste et l'auteur du Livre des Rois disent aussi : *Le Seigneur est enveloppé et couvert d'une nue.*

88 Le déluge, assurément, ne devait pas être éloigné d'une longue suite de siècles, lorsque le Livre de Job fut composé. La terreur de ce grand cataclysme était encore si présente, qu'elle revient souvent sous la plume de l'auteur. Le témoignage important de ce dernier prouve que cette grande catastrophe avait laissé dans l'esprit des hommes une épouvante non encore dissipée.

89 Dans ce verset et le précédent on retrouve pareillement le souvenir de deux grands actes de la colère divine : l'embrasement des villes de Sodome, etc., et la destruction antérieure de la tour de Babel. Or, comme au temps où probablement vivait notre poète, les livres de Moïse, peut-être en un seul exemplaire enfermé dans le tabernacle, n'étaient pas connus des nations, on trouve ici une preuve nouvelle isolée de la Genèse, qui certifie et la dispersion des hommes et la punition des cités voisines de la mer Morte.

90 Job ici marque les quatre points cardinaux : l'Orient par le mot hébreu *Kedem*, qui signifie le devant du corps de l'homme ; l'Occident, *Achar*, le dos ; la dextre, le Midi, et la senestre, le Nord. Les Septante disent : *S'il agit à gauche, je ne le trouverai point ; il s'enveloppera à la droite, et je ne le verrai pas.*

91 Les commandements de Dieu dont parle ici Job, ne peuvent être ceux que le Seigneur donna à Moïse, encore peu connus hors des douze tribus d'Israël; c'étaient ceux de la loi naturelle, transmis par Adam et la descendance de Noé, et parvenus par celui-ci et sa postérité, à Job, c'est-à-dire, l'adoration de Dieu, et non des idoles; traiter autrui comme soi-même; être pur et respecter les chefs de la famille comme la sainteté des nœuds du mariage, qu'il était réservé à notre époque de dégradation de voir vivement attaquer, par des femmes impudiques, cherchant, à l'aide de leur talent à ériger leurs passions obscènes en règle de morale et en loi de l'état.

92 L'usage de la haute antiquité, manquant partout de lieux et de meubles fermés, était de mettre dans le sein, sous la robe, les objets précieux ou chers, les dés, ou les sorts, comme dit le Livre des Proverbes : *Les dés du sort se jettent dans un pan de la robe* (chap. XVI, v. 33).

93 Jamais la bassesse de l'homme n'a été mieux présentée, ni notre orgueil jamais mieux abaissé. Ce chapitre, dans son début, est très-remarquable. Le traducteur, emporté par sa riche imagination, en a développé les versets avec une poésie bien brillante, et qui prépare le lecteur à celle que lui offriront les chapitres derniers d'Éliu, et ceux où le Seigneur parlera lui-même.

94 Ici encore on voit que les géants furent engloutis sous les eaux du déluge; de plus, il semble que l'auteur place au fond de la mer le lieu de leur supplice perpétuel. Les Grecs, instruits sans doute aux livres saints, dont ils avaient eu connaissance par leur commerce avec Tyr et Sydon, ont dit : soit Ovide, que le géant Typhon était demeuré englouti sous le mont Etna, lors du combat des Dieux contre les Titans; soit Apollodore, plus conforme à Job, dans les eaux du lac Sirbon. Homère place les Géants à l'extrémité de la terre et de la mer, dans une obscurité ténébreuse, inaccessible aux vivants. Virgile les met dans les abîmes ténébreux. Salomon, aux Proverbes, chap. IX, v. 18, dit : *La femme insensée ignore que les géants seront avec elle, et que ceux qui mangent à sa table seront dans les profondeurs de l'enfer.* Il appelle l'enfer, l'*Assemblée des Raphaims.* Isaïe et Ezéchiel menaçaient les rois de Babylone,

de Tyr et d'Egypte, d'être reçus dans l'enfer par les géants. Voyez ce que dit magnifiquement le premier de ces voyants : *Roi de Babylone, l'enfer s'est vu en trouble à ton arrivée; il a fait lever les géants à cause de toi.* (Ch. XIV, v. 9.) Mais d'autres *Essences surnaturelles*, selon le 5e verset du XXVIe livre de Job, sont aussi retenues dans la mer. On n'a jamais assez étudié la Bible, on y trouverait certes en nombre de ces particularités mystérieuses, qui font dire par Hamlet : *Il y a dans le ciel et sur la terre plus de choses que la philosophie n'en sait et qu'elle n'a jamais enseignées.* La traduction exacte de ce verset, suite de l'hébreu, dit : *Les Raphaïms sont dans la douleur sous les eaux, aussi bien que les autres habitants de ces demeures obscures.*

95 Le serpent dont il est ici parlé, est-ce la constellation de ce nom? Nous ne le croyons pas ; c'est plutôt ce serpent monstrueux des mers du Nord, le Kraken, signalé par Pontoppidan, par Olaüs Magnus, et par une foule d'autres. Il y en a qui lui donnent trois lieues marines de longueur : c'est peut-être aussi un monstre antédiluvien, dont parle Job; nous traiterons plus au long cette matière, à la note 155 ou à celle 158.

96 L'hébreu dit : *Cadim* l'emportera; c'est le vent d'Orient, sec et brûlant en Idumée et dans l'Arabie déserte. (Voyez la note 12, ci-dessus.)

97 Ce chapitre est le monument le plus curieux, le plus important de la civilisation, à cette époque si antérieure à la guerre de Troie. Les premiers versets prouvent qu'alors on recherchait les métaux dans les mines avec un travail pénible, et que déjà l'on connaissait la plupart des procédés relatifs à la métallurgie, et même ceux de la taille des pierres précieuses; les moyens de tisser les étoffes célèbres par leur finesse, la beauté de leur dessin, les couleurs qui les ornaient et, sans doute, l'art de nuancer celles-ci ensemble; les grandes routes; les moyens d'illuminer pendant la nuit; peut-être même, enfin, l'usage de la vapeur, etc. Nous nous arrêterons particulièrement, sur chacune de ces choses importantes, aux notes séparées qui les concernent. Nous débuterons en disant : que la Bible donne à *Tubalcaïn*, troisième descendant d'Adam, par Caïn son fils aîné, et fils lui-même de Lamech et de Sella, l'invention

de couler le fer, d'en faire de l'airain, et de travailler au marteau ces matières métalliques. Nous ferons observer en passant que les deux frères de père seulement de Tubalcaïn, Ada étant leur mère, Jabel, l'aîné, fut le premier qui vécut sous des tentes, et qui éleva des troupeaux avec soin. Jubal, son puîné, inventa l'art de la musique vocale, ainsi que de celle instrumentale, puisqu'il façonna la harpe et l'orgue.

98 Tandis que la Grèce, l'Italie et le reste de l'Europe ignoraient encore l'existence de l'or et de l'argent, ces métaux, déjà connus dans l'Asie, étaient connus à Babylone, à Ninive, dans la Chaldée entière, la terre de Chanaan, l'Arabie, etc. On les avait déjà retirés de la mine et façonnés artistement. Homère, en preuve du peu de connaissance que les Grecs avaient de la valeur réelle de ces riches métaux, montre, au sixième livre de l'Iliade, Bellerophon recevant d'Eneus, aïeul de Diomède, un baudrier royal, teint de pourpre, et lui offrant en retour un vase d'or. Diomède, lui-même, échangeant loyalement, car il n'en savait pas le prix, son armure de cuivre ou d'acier, de la *valeur de neuf bœufs*, avec Glaucus qui lui donnait la sienne toute d'or, et qui *valait cent bœufs*, dit Homère. Les Grecs ne connaissaient guère l'argent monnoyé en ce temps.

99 Les Hébreux avaient apporté dans la terre de Chanaan l'art de façonner les métaux. On trouve, au chapitre XXXI de l'Exode, que le Seigneur remplit de son esprit de sagesse et d'intelligence, deux Juifs, Beséléel et Ooliab, « pour inventer tout ce qui peut se faire » avec l'or, l'argent, l'airain, le marbre, les pierres précieuses, les » bois différents, et même les vêtements pontificaux; l'art de tein» dre la soie, le lin, la laine, les peaux, etc. » Déjà Sémiramis avait érigé à Bélus une statue d'or. Le premier royaume d'Assyrie, et l'Arabie, par suite, avaient appris à façonner les métaux, antérieurement à la venue des Juifs dans la terre promise.

100 Dès avant le Déluge, le fer, le cuivre et l'airain devaient avoir servi à la confection des armes de guerre. Depuis, on y employa l'or et l'argent (voir à la note 98). Les plus anciens poètes grecs parlent des trônes, des trépieds, et même, croyons-nous, des statues d'or massif et animées, que Vulcain confectionnait dans l'Olympe pour le service des Dieux. La Genèse parle des bijoux de Sara; des

bracelets donnés à Rébecca par Eliézer ; des parures de Dinah, visitant la ville de Sichem ; enfin, des magnificences du Tabernacle, de l'Arche d'alliance et des autres ornements de ce saint lieu ; ce que Job même énonce en divers chapitres, tout prouve des hauts progrès du luxe. Les béliers à tête de fer, les chars armés de faulx, sont des machines de guerre qui existaient à des époques bien reculées.

101 L'astronomie, et par suite la science de mesurer le temps par les divisions de siècles, d'ans, de mois, de jours, d'heures et de minutes, furent inventées par les bergers chaldéens, premiers habitants du monde, car l'histoire, plus fidèle à nos livres saints que ne le voudraient les impies, reconnaît que ce pays (la Chaldée) a été le plus anciennement peuplé. Des nuits sereines ont amené la contemplation des astres ; le génie, appuyé sur la réflexion, a fait le reste.

102 Des brâsiers allumés à grand renfort de bois, soit pour réchauffer les nuits froides, soit pour faire peur aux bêtes, furent les premiers luminaires nocturnes. Plus tard on dut employer successivement la poix résine, des bûchettes d'arbres résineux (plusieurs peuples s'en servent encore), l'huile, la graisse, la cire, etc. Qui sait, si le gaz n'avait pas servi aux grandes et féeriques illuminations des grandes villes presque contemporaines du Déluge.

103 Plusieurs ont vu dans le texte énigmatique de ce verset : *terra de qua oriebatur panis in loco suo, igni subversa est*, la découverte, si utilisée de nos jours, de la vapeur employée à la place des chevaux, des mers ou du souffle du vent. Il y a plusieurs années, qu'un avocat de Paris, aussi illustre par sa naissance, dont son visage, d'ailleurs, est le vivant témoignage, que très connu par sa science en physique et par son esprit éloquent, M. Bourbon-Leblanc, soutenait devant nous cette thèse, que j'ai vue appuyée par d'autres personnes également très recommandables. D'autres n'ont voulu voir là-dedans qu'une allusion aux terres dévorées par la pluie de soufre qui consuma Sodome et les villes voisines ; ou bien un simple écobuage (*) aidant à la fertilité de la terre. Nous n'admet-

(*) On appelle *écobuer*, relever en tas la surface d'une terre couverte

tons aucune de ces deux dernières opinions : quant à la première, en nous y rattachant presque, nous ferons observer au lecteur que les premiers hommes avaient porté bien loin et bien haut leurs connaissances des secrets de la nature. Ce serait un bien beau livre à faire, que celui où l'on prouverait victorieusement que nos pères primitifs en ont su beaucoup plus que nous. L'illustre Arago, ce chef de la science moderne, devrait s'occuper d'un travail pareil, qu'il pourrait seul entreprendre, et que son universalité si accomplie lui permettrait de traiter dignement.

104 Le sens naturel de ce passage annoncerait qu'avant que la célèbre Arachnée eût eu en Grèce, avec Minerve, cette querelle dont l'art de la broderie fut la cause, et qui fit changer en araignée cette ouvrière habile, déjà les Indes façonnaient ces étoffes de soie, de fil, de coton ou de laine, brochées, brodées, tissées d'or, d'argent et de matières aussi riches par la vivacité des tons, la diversité des couleurs, la magnificence ou la bizarrerie du dessin. L'hébreu dit : *Elle* (la Sagesse) *ne sera pas comparée au Kétem d'Ophir.* Ophir, on le sait, est un pays riche par ses mines d'or, mais dont la situation est pleinement ignorée. *Kétem* est encore un mot moins connu dans sa vraie acception. Au XXXe chapitre de Job, il y a dans l'original : *J'ai dit au* KÉTEM, *tu es mon espérance* ! Tous les commentateurs ont traduit ce mot par *or*. On y joint plusieurs Kétem l'*épuré ;* celui de *Phas*, ou d'*Uphas*. Le plus souvent, on le qualifie de *Kétem d'Ophir ;* on le rend par le mot *argent*. Isaïe, le Psalmiste, disent ainsi. Job, au chapitre XXXI, verset 24, et Isaïe, au chapitre XIII, verset 12, disent *pierre précieuse*. Aquilæ veut qu'il soit une *teinture ;* et Symmaque un *diadème*. *Kétem*, aussi en hébreu et en arabe, signifie *sceller*, *enfermer*, *cacher*. Les Hébreux, n'ayant qu'un substantif pour désigner l'or, ont plusieurs adjectifs pour exprimer la valeur : *Ségur*, *Kétem*, *Tahor*, etc.

105 L'antiquité tout entière a ignoré le diamant ou l'a peu connu : on le confondait avec le cristal de *roche ;* comme, même plus tard, on ne le façonnait qu'en rose ou qu'en table, il ne pouvait lancer ces feux admirables dont une taille plus habile l'a investi

d'herbes, et à laquelle on met le feu ; la cendre qui en résulte sert d'engrais et fertilise singulièrement le sol, quelque ingrat qu'il soit.

et qui a porté à une si haute valeur le diamant-brillant. Le cristal, ou le verre naturel, est nommé *séchichit;* il n'est ainsi désigné qu'en ce seul endroit de la Bible. On ne croit pas qu'il fût au nombre des douze pierres précieuses du *rational* du Grand-Prêtre hébreu (*Voir à la note* 107. Les plus beaux diamants viennent de l'Orient; ceux du Brésil sont moins estimés.

106 Les merveilles décrites dans les livres saints, les ornements des meubles, du tabernacle; les figures, entre autres, des chérubins, les ciselures des tables, les fleurs, les diverses pièces du Chandelier à sept branches; enfin, le Veau d'or, élevé pendant l'absence de Moïse; la somptuosité des vases précieux emportés d'Égypte par les Hébreux; le *Livre de Job* revenant souvent à la sculpture des matières d'or et d'argent; les merveilles inventées par Vulcain et par Dédale; la gravure admirable des boucliers d'Hercule et d'Achille; le luxe des cours d'Assyrie, de Médie, de Perse, de Memphis, etc., à des époques, certes, bien reculées, prouvent combien les arts étaient cultivés avec soin. On faisait peu d'objets précieux, mais on les préparait avec un soin extrême.

107 L'usage des pierres précieuses remonte à la plus haute antiquité; néanmoins la Bible n'en parle pas dans la Genèse. Mais seulement dans l'Exode, au chapitre XXVIII, lorsqu'on décrit les diverses portions du vêtement du Grand-Prêtre (v. 15) : « Vous ferez aussi » le rational du jugement, qui sera... tissu d'or, d'hyacinthe, de » pourpre, d'écarlate teinte deux fois, et de fin lin retors, mêlés en» semble, ces fils tissus de différentes couleurs. » (V. 16) : « Il » sera carré, et doublé d'une palme en largeur et en longueur. » (V. 17) : « Vous y mettrez quatre rangs de pierres précieuses, sar» doine, topaze, émeraude, escarboucle, saphir, jaspe, ligure (in» connu), agate, améthyste, chrysolithe, onyx et béryl. » On ne sait si par ligure, on entendait le peridot, l'aigue-marine, ou plutôt le rubis, la première parmi les pierreries, et qu'il semble étrange qu'on ait écartée de l'éphore. *Peninim* est, en hébreu, le nom du poisson dont l'écaille fournit la perle. Cette production marine a été depuis bien longtemps employée à la parure des femmes, toujours portées à désirer ce qu'il y a de plus cher et de plus fragile, et surtout ce qui ruine le plus vite ceux qui achètent, pour les parer, ces vaines frivolités.

108 *Mesurer l'air, donner du poids au vent*, sont sans doute des attributions particulières à la Divinité. Mais pour qu'un homme le signale, et surtout à cette époque, il faut que lui-même ait élevé haut les connaissances mortelles. Ne serait-ce que ridicule de voir là-dedans la découverte perdue, et que nous cherchons maintenant avec tant de soin, soit celle de diriger les aérostats, celle non moins importante de remplacer la vapeur, en ses fonctions modernes, par l'emploi de l'air? Nous pensons que rien ne doit être négligé dans l'étude des choses antiques; ceci encore serait digne d'arrêter les réflexions du savant député des Pyrénées-Orientales, celles aussi du jeune astronome français, M. Leverrier, dont le génie n'a point craint de marquer impérieusement à une planète la place qu'elle devait occuper dans notre système solaire, et où elle s'est empressée de se montrer, tant pour l'homme de la science que pour prouver que Dieu, créant l'homme à son image, a voulu que par la grandeur étonnante de son esprit, il ne s'humilie que plus profondément devant sa suprême intelligence.

109 L'huile jouait un rôle plus important dans la vie des peuples anciens que parmi les nations modernes civilisées. L'olivier, que Minerve a planté la première dans l'Attique, depuis nombre de siècles antérieurs à celui-là, était compté parmi les richesses orientales. On en assaisonnait la plupart des aliments, nombre d'autres étaient conservés dans l'huile. Les athlètes, les voyageurs, s'oignaient le corps d'huile, soit, les premiers pour offrir moins de prise à leurs adversaires, soit, les seconds pour marcher plus dispos ou pour mieux se délasser à l'arrivée. On faisait une grande consommation d'huiles parfumées; on en sacrait les rois : de là leur titre *oints du Seigneur*. Ainsi furent sacrés Saül, allant à la quête de ses anesses, et qui trouva la couronne d'Israël à leur place, par Samuel, avec de l'huile : il déplut à Dieu, il est rare qu'un roi lui plaise longtemps; et Samuel encore, versant sur la tête du jeune David une corne de bœuf pleine d'huile, l'appela à remplacer le prince déchu. Salomon fut ainsi intronisé. C'était avec de l'huile que Moïse sacra Grand-Prêtre son frère Aaron. Enfin, l'huile de nard, répandue par Madeleine sur les pieds de N. S. J.-C., a toujours été présentée comme une consécration mystérieuse du dernier et du plus grand des sacrifices expiatoires.

110 Selon l'usage des rois pasteurs, Job habitait presque toujours sous des tentes; il ne venait guère dans sa ville de Dénaba que pour les cérémonies publiques et pour y rendre la justice. Comme, alors, il n'y avait pas d'édifice assez vaste pour contenir la foule, c'était ou sur la place publique des cités, ou à la porte des villes, sur des siéges construits en demi-cercle, que s'asseyaient le roi, les princes, les grands, les prêtres, les anciens et les notables. C'est en un lieu pareil que Booz, lorsqu'il voulut épouser Ruth, alla quérir d'un parent, plus proche que lui de cette jeune veuve, le désistement dont il avait besoin. La preuve du fait fut donnée par le soulier que celui-ci tira de son pied et remit à Booz. Il paraît que, fort heureusement pour la fortune de ceux de cette époque, nos notaires n'existaient pas, ces derniers, si habiles aujourd'hui à ruiner leurs clients à leur avantage. (Liv. de Ruth, ch. IV, v. 1.) Job, dans tout ce chapitre, nous prouve sa haute position; et certes, s'il n'était pas le roi de la ville de Dénaba et de la terre de Hus, au moins en était-il le premier fonctionnaire ou le prince le plus important : nous penchons vers la royauté, toutefois, afin de nous conformer à l'opinion du plus grand nombre.

111 Ici les commentateurs sont partagés. L'obscurité du texte et du mot a permis de dire qu'il espérait vivre autant qu'un palmier ; à d'autres de prétendre que sa vie devait avoir la durée de celle du phénix ; ou enfin que le nombre de ses ans atteindrait celui des sables de la mer. Les Septante ont traduit par le mot phénix, sans doute, parce qu'ils écrivaient en Égypte, où la fable de la longévité et de la résurrection du phénix était article de foi religieuse. En grec, le mot phénix signifie l'oiseau de ce nom, un homme de Phénicie, enfin une herbe, l'*ivraie sauvage* (voir Dioscoride, liv. IV, chap. XXXIX). La durée du palmier est très-prolongée; il se multiplie de boutures et de rejetons avec une énergie extrême. D'autres prétendent qu'il ne vient que de graines, mais qu'un seul palmier en fait croître autour de lui jusqu'à une vingtaine. Théophraste assure qu'il vit un laps de temps prodigieux; Pline, au XVI[e] livre de son *Histoire naturelle*, chap. 44, dit que de son temps on en montrait un, à Delos, qui était le même sous lequel Apollon était né. Il ne datait pas assurément d'aussi loin ; mais cela prouvait une existence remontant à la première population de l'île. Du reste, les

écrivains sacrés désignent toujours le palmier par le mot *thamar*, et non par celui de *chol*; les Septante ne se sont servis de ce dernier mot qu'une seule fois, et comme on ne l'écrit pas ainsi en chaldéen, en syriaque, en arabe ni en hébreu, ils se sont trompés. La meilleure traduction serait d'employer la comparaison du sable des mers.

112 La pluie ne tombe dans la Palestine et les contrées voisines en général, qu'au printemps et dans l'automne. Les premières pluies étaient désignées *imber matutinus ;* les secondes *imber serotinus : On attend les regards gracieux du roi comme la pluie de l'arrière-saison.* (Prov., ch. XVI, v. 5.)

113 Nous n'osons pas dire que Job manque un peu de charité dans cette phrase si dédaigneuse; il employait alors une forme proverbiale en usage dans ces climats. Joab dit à Abner, général des armées du roi Saül : *Suis-je un homme pour mettre à la tête des chiens?* (2me liv. des Rois, ch. III, v. 8.) Le proverbe était venu, peut-être, du livre de Job, alors connu.

114 On croit que c'était le *pourpier des mers*, *maluac* en hébreu et *halima* en grec, *maluch* en syrien. Mathiole dit qu'en français cette herbe s'appelle *franche pute* ou *blanche pute.* Solin et Gallien la disent bonne à manger; quant aux racines du *genévrier*, elles sont immangeables; aussi les commentateurs ont voulu qu'il fût question du *genêt;* car il croît, disent Pline et Dioscoride, à la racine de cette dernière plante une sorte de rave nommée *orobanchon* ou *cynomonion.* Il faut plutôt croire que le mot hébreu *rethamim*, au verbe *retham*, doit être pris dans le sens général d'arbustes, de rejetons, de jeunes plantes, bons à manger, et non des végétaux qui seraient mortels.

115 Les Septante ont traduit *j'ai été le frère des syrènes et l'ami des autruches.* On a prouvé, que ne prouve-t-onpas ! que le mot hébreu *thannim* est, non un *dragon* qui ne crie guère et qui siffle tout au plus (encore, qu'est-ce qu'un dragon ?) ; mais bien un grand poisson, comme la baleine ; ou un amphibie, comme le phoque et le crocodile, et que la *fille de la Jaanah,* dont on a fait une *autruche*, était plutôt un cygne. Nous croyons qu'on ne sait rien de clair là-dessus.

116 On veut conclure de cette phrase que toute la postérité de Job n'avait pas péri; ses petits-enfants, ou enfants concubins, existaient encore. L'hébreu, au verset où il revient à sa femme, dit : *Que ma femme soit obligée de moudre pour un autre, et que d'autres se penchent sur elle*, ce qui, dans l'Écriture-Sainte, se prend pour tomber ou pour être humilié. Les Septante ont traduit : *Que ma femme plaise à un autre, et que mes enfants soient humiliés.*

117 En opposition de nos mœurs modernes, l'adultère était abominable dans l'antiquité; le Seigneur, dans ses dix commandements, l'interdit par deux fois.

118 A ces époques reculées, l'idolâtrie, surtout chez les Iduméens, ne consistait encore que dans l'adoration des astres du firmament. Cependant, déjà plusieurs idoles étaient vénérées. *Moloch*, *Astarté*, *Dagon*, etc., avaient des autels. L'acte le plus solennel, et par conséquent le plus coupable du culte des étoiles, était la salutation à laquelle Job fait allusion, celle de porter sa main sur sa bouche, de la presser des lèvres, puis de l'élever vers le ciel, comme si on envoyait un baiser respectueux à l'objet de cet acte d'idolâtrie.

119 La manière mystérieuse dont Job parle ici cache une des abominations les plus odieuses au Seigneur. L'hébreu dit expressément : *Si j'ai caché mon péché*, *comme Adam*, ce qui prouve que les Iduméens, sans connaître la Genèse de Moïse, savaient, eux aussi, qu'Adam était le père commun des hommes.

120 La résurrection et la certitude d'une autre vie sont exprimées encore dans ce verset d'une manière irrécusable.

121 Les Pharisiens, les Saducéens, chez les Juifs, garnissaient de bandelettes de parchemin ou de cuir leur robe et le bas de leur tunique. Ils y écrivaient des passages pieux de l'Écriture. Ce verset fait allusion à cette coutume. Job veut écrire l'histoire de sa vie de la même façon que depuis le firent les Hébreux, et entrelacer ces bandelettes historiques avec ses cheveux, ou sur ses épaules. On posa sur la tête du roi Joas, lors de son couronnement, le Livre de la Loi.

122 Ce nouvel interlocuteur, que rien n'a annoncé, dont on ne s'occupera plus lorsqu'il aura cessé de parler, forme comme un

épisode de longue causerie dans le poème de Job. Cet Eliu était, à ce que l'on croit communément, de la race de Bus, fils de Nachor l'Amoréen ou le Syrien. *Ram* est mis au lieu d'*Aram*. Certains font descendre Eliu d'Aram, fils d'Erron, petit-fils de Juda. On ne se rend pas compte de son introduction dans le colloque de Job et de ses amis. Il est à remarquer que personne ne lui répond, et que le Seigneur ne parle pas de lui au XLII[e] chapitre. Peut-être que cet épisode est une interpolation. Cependant, dès qu'il est regardé comme canonique, nous devons donc l'admettre aussi.

[123] On revient encore dans ce passage à faire entendre que plusieurs songes sont envoyés par l'ordre du Ciel.

[124] C'est une peinture bien vive de l'excès du mal de Job. Les Septante traduisent : *Son âme désirera à manger jusqu'à ce que ses chairs soient pourries et qu'il montre ses os vides.*

[125] L'intervention des anges, leur sollicitation auprès de DIEU, par conséquent l'efficacité des prières qu'on leur adresse nous semblent invinciblement prouvées par ce verset.

[126] Le nombre ternaire ici employé est une expression proverbiale : à la lettre, DIEU nous avertit de nous corriger, 1° par des songes, des visions; 2° par des maladies; 3° par les conseils, les inspirations des anges, des saints ou des hommes vertueux.

[127] Ceci fait allusion aux plaies d'Égypte, et notamment à la dernière, la mort des premiers nés.

[128] C'est-à-dire que le tyran meurt assassiné, empoisonné ou frappé invisiblement de la main d'un ange, messager de colère.

[129] Les commentateurs affirment presque tous que ceci se rapporte à la catastrophe qui fit périr Pharaon et son armée dans les flots de la mer Rouge.

[130] Autre forme de désigner un nombre précis, à la place d'un nombre indéterminé. Job peut aussi rappeler de nouveau le souvenir des dix plaies de l'Égypte.

[131] Ici l'on trouve visiblement le souvenir du passage de la mer Rouge et de ses suites terribles pour les Égyptiens. Le bruit de ce

grand miracle était parvenu jusqu'à Job, qui ignorait encore ceux qui eurent lieu pendant le voyage au désert, etc., etc.

132 Le règne d'un prince hypocrite est le plus grand fléau dont le Seigneur frappe un peuple; aussi le prophète Osée dit au nom de Dieu : *Je vous donnerai un roi dans ma fureur* (chap. XIII, vers. 2). L'hébreu est parfois traduit ainsi : *Il renverse du trône le roi hypocrite à cause des sujets de scandale du peuple.*

133 Ce chapitre est remarquable par la sublimité des images et par la preuve que Job donne, que le Ciel nous a séparés entièrement des animaux.

134 Nouvelle preuve de l'immortalité de l'âme et de la résurrection des corps.

135 On retrouve là la même figure employée déjà plusieurs fois.

136 L'onagre et le zèbre, dans l'état sauvage, dont ce dernier ne sort jamais, habitent les déserts les plus isolés de l'Afrique. On devait alors en trouver dans les rochers de l'Arabie déserte.

137 Les vêtements de laine sont plus sains dans les pays chauds que ceux provenant du lin ou de la soie; aussi les Orientaux sont presque toujours vêtus d'étoffes de laine.

138 L'opinion vulgaire prétendait alors que les cieux étaient solides. Job se conforme au langage commun, mais Dieu ne parlera pas ainsi au chapitre suivant. L'hébreu dit : *Avez-vous battu au marteau les cieux qui sont aussi solides qu'un miroir de fonte?* Les miroirs d'alors étaient en seul métal.

139 *L'or vient de l'aquilon.* Aucun commentateur n'a pu expliquer ce passage raisonnablement, qu'en disant que l'aquilon, vent froid et venu du nord, rend le ciel, lorsqu'il souffle, aussi pur que le serait l'or. Il y a plusieurs passages de Job que l'on ne peut traduire en leur donnant un sens raisonnable.

140 On évitait, dans les temps reculés, de nommer Dieu ; on employait des périphrases ou des noms : *celui qui est*, *Éloim*, *Adonaï*. Il est à remarquer que l'auteur du livre de Job ne donne au Seigneur son nom de *Jéhovah* que deux ou trois fois.

141 Ici commencent les chapitres sublimes! où la grandeur du

Créateur de toutes choses est peinte d'une manière si extraordinaire, si étrange, que, sans inspiration divine, un homme n'a pu s'énoncer ainsi. Le traducteur a, dans ces quatre chapitres, élevé la poésie française aussi haut, ce nous semble, qu'on a pu la porter.

142 Les anciens croyaient la terre ronde dans son contour, mais plate en son étendue. Le mot hébreu *thébel* est mal traduit par *orbis;* car il ne signifie pas *rondeur*. Le niveau, ou plutôt la corde dont parle Job, semble être posée sur une surface plane.

143 Nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer au lecteur la poésie gracieuse et élégante qui distingue ce passage.

144 C'est une peinture bien sublime que celle qui décrit les portes de la mort. Jamais les auteurs profanes, Homère même, n'ont monté aussi haut.

145 Ici non plus l'auteur sacré ne peut craindre de comparaison ; cette description de l'obéissance du tonnerre, et la laconicité de la réponse, sont des beautés que les profanes n'ont jamais connues.

146 Le texte dit : *donnez au coq l'intelligence.*

147 Les Septante ont traduit ainsi : *qui a donné aux hommes la science de faire de la toile, et celle de faire des ouvrages de broderie ?*

148 Voici une de ces difficultés vaincues, de ces formes poétiques au-dessus de tout éloge ?

149 Le traducteur, en décrivant les effets du déluge, ses suites et comment il a empreint la trace de son passage sur la terre, s'est élevé à la hauteur de l'original.

150 L'autruche, par la forme de son corps, ne pourrait couver ses œufs ; elle est contrainte de les abandonner à la chaleur du soleil. Les tortues enfoncent leurs œufs dans le sable : les crocodiles font de même.

151 La puissance de cette ironie est supérieure à ce que peut inventer l'homme. Les livres bibliques portent avec eux la preuve irréfragable de l'inspiration divine.

152 Cette magnifique description de l'aigle n'a point sa pareille dans les auteurs profanes.

153 La poésie, ici également, nous semble être parvenue aussi haut qu'elle peut monter ; cette description du cheval est célèbre. Un grand nombre de poètes ont tenté de la traduire, plusieurs l'ont fait avec succès ; mais nous croyons qu'après M. de Lormian, il ne sera plus permis de recommencer son ouvrage On traduira ce fragment, exactement, poétiquement même, ce sera tout. La borne est posée. Et cependant, nous aussi nous avons traduit la peinture du cheval de Job ! Mais avant tout la vérité.

154 On reconnaît en ceci, le luxe extrême déjà répandu sur la terre et certes bien éloigné de la simplicité primitive.

155 *Béhémot*, est la Baleine; est le Crocodile; est l'Éléphant ; le Taureau même ; telles sont les opinions des commentateurs. Quant à nous, éclairé par l'aspect des monstres antédiluviens, retrouvés par Cuvier, nous croyons que *Béhémot*, comme *Léviathan*, lorsque ce dernier n'est point l'esprit du mal, appartiennent, non à des animaux connus aujourd'hui, mais à ces espèces primitives et gigantesques, qui durent exister sur le globe, tant qu'il ne fut pas peuplé.

156 Ici, visiblement, il ne s'agit pas d'une bête de la terre, mais de l'ange rebelle, qui précipité des cieux, lutte encore jusqu'à sa dernière défaite.

157 Cette description porte la poésie à une sublimité peu commune ; il est rare de traduire avec autant d'éclat, d'énergie et de fidélité.

158 Assurément rien dans cet être si étrange, si formidable, ne se rapporte à des espèces communes. Au reste, soit dans ce chapitre, soit au précédent, l'auteur original fait de continuelles allusions à Satan.

159 Des anges craindraient-ils un crocodile, une baleine? leur effroi mystérieux et apocalyptique, ne se rapporte-t-il pas à la lutte qui eut lieu dans le ciel entre saint Michel et l'ancien serpent?

160 Le texte est précis : Dieu se dévoile à Job; ou plutôt, Job voit l'ange qui lui parle au nom du Seigneur, que Moïse même ne peut voir en face.

161 Job, image du rédempteur, est interposé par le Seigneur entre lui et ses trois amis coupables.

Libr. d'Argences
6.11.87
90 F.
[ZAH.]

